

Le grondement de la montagne

Kawabata, Yasunari

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

YASUNARI

KAWABATA

LE GRONDEMENT DE LA MONTAGNE



LIBRE
POUR

biblio

YASUNARI KAWABATA

Prix nobel de littérature 1968

Le grondement
de la montagne

*Traduit du japonais par Sylvie Regnault-Gatier
et Hisashi Suematsu*

ALBIN MICHEL

Ce roman a paru sous le titre original :
YAMA NO OTO

Pour la traduction française :
© Éditions ALBIN MICHEL

INTRODUCTION

Un homme, au soir de sa vie, observe les siens : sa femme si laide et qui ronfle la nuit, sa fille aux traits ingrats abandonnée par un époux dévoyé, ses petits-enfants, une petite fille surtout, cruelle autant que disgracieuse, son fils toujours chez sa maîtresse, et Kikuko enfin, la femme de son fils, la mince et blanche Kikuko aussi frêle et gracieuse, aussi délicate et tendre qu'une jeune fille...

Ces êtres blessés, médiocres souvent, à la dérive, il les regarde vivre. Son attention se fait de plus en plus aiguë au fur et à mesure qu'il sent approcher la menace de sa mort. Ce pressentiment monte en lui comme un mal étrange, un roulement sauvage. Un bruit qui ne vient pas de la mer toute proche mais semble arriver de la montagne, un grondement sourd et souterrain. « C'est un bruit d'une forme profonde, un rugissement surgi du cœur de la terre. » Ce bruit fait frissonner le vieux Shingo « comme si l'heure de sa mort lui avait été révélée ».

Et pourtant les saisons s'écoulent lentes et légères dans la maison aux cloisons coulissantes. Les voix, les gémissements, les parfums se croisent. Shingo aperçoit les cerisiers du froid qui fleurissent en janvier dans son jardin tandis que le grand serpent, une couleuvre magnifique de deux mètres de long, qui habite la demeure de Shingo depuis de nombreuses années, réapparaît. C'est « le seigneur de la maison ». Pour l'homme japonais, les animaux, la nature ne sont-ils pas une halte et un secours, une sorte de « rafraîchissement » ? Bien sûr, Shingo peut se sentir un instant calmé par la vue des acacias fleuris, mais il n'est jamais apaisé. Il souffre des déboires conjugaux de ses deux enfants. Il souffre de vieillir. Il souffre aussi au plus profond de lui-même de ne pas avoir épousé celle qu'il aimait, la sœur de sa femme. Imaginant avoir retrouvé celle-ci sous les traits de Kikuko, il se sent insidieusement attiré par sa gracieuse belle-fille. Elle est comme un sortilège, comme une fleur, un nuage, un tableau... Des images prémonitoires l'assaillent. Il rêve de mort, de fille caressée. Ces songes confusément morbides et érotiques éclairent sa vie, expliquent ses désirs refoulés, ses déceptions, ses échecs. Sa femme, sa fille, ses petites-filles sont lointaines, indifférentes. Pourquoi lui, Shingo, qui a à peine dépassé la soixantaine, ne chercherait-il pas la compagnie de Kikuko, elle-même délaissée par son propre mari ? Souhaiterait-il, Shingo, s'il pouvait refaire sa vie, épouser Kikuko ? Peut-on aimer sa

belle-fille ou seulement en songe ? « Quand je souffre mes rêves prolongent la réalité. »

Une profonde tristesse enveloppe le roman de Kawabata. *Le Grondement de la montagne* est une méditation sur la mort – et la solitude. En quoi elle s'accorde au thème directeur de l'œuvre de l'écrivain japonais. On chercherait en vain, chez lui, d'autres préoccupations, d'autres obsessions, que ce soit dans *La Danseuse d'Izu* (1926), *Pays de neige* (écrit entre 1935 et 1948), *Nuée d'oiseaux blancs* (1952), *Le Lac* (1955), *Les Belles Endormies* ou *Tristesse et Beauté*, son dernier roman.

Dès sa jeunesse, Yasunari Kawabata a subi l'empreinte de la mort. Né le 11 juin 1899, à Ôsaka, il a, dans ses trois premières années de sa vie, perdu ses parents emportés par la tuberculose, puis son unique sœur. Recueilli par ses grands-parents, il n'a que six ans quand sa grand-mère meurt. À quinze ans, le voilà seul au monde après avoir assisté son grand-père dans une atroce agonie. Expérience douloureuse, tragique même si l'on sait le rôle essentiel de la cellule familiale au Japon. Dès lors, l'orphelin pourra aisément se persuader de la fragilité de l'existence humaine et de l'isolement des êtres. Son destin s'inscrira sous la forme d'une obsession perpétuelle : la mort.

Mais à cette pulsion de mort répondent aussi, chez Kawabata, la beauté, la juvénilité, la pérennité de l'art et de la nature. Voluptés délicates surprises sur les corps des belles endormies, érotisme furtif et ambigu, envoûtement secret des jardins, souvenirs, hallucinations, rêves..., la réalité jaillit du voile d'un songe, l'homme un instant croit pouvoir se bercer de telles consolations.

Shingo, comme les autres personnages de Kawabata, respecte les traditions, les croyances, les rituels. Le bouddhisme est tout aussi présent dans *Le Grondement de la montagne* que dans *Pays de neige* ou *La Danseuse d'Izu*. L'occidentalisation du Japon va être pour lui un bouleversement, comme en témoigne *Kyôto*, roman écrit en hommage à l'ancienne capitale japonaise en pleine mutation, ou *Le Maître ou le tournoi de Go* qui, sous le couvert d'un combat (qui se déroula réellement en 1938 et resta célèbre dans les annales de cet art), analyse la personnalité des deux adversaires. En face du vieux Maître jusqu'alors invaincu, et qui va perdre son dernier combat, se dresse désormais celui qui représente une autre sensibilité, un autre monde. Le Japon ancien affronte le nouveau. C'est un jeu à la vie à la mort.

Bien sûr, l'artiste, le poète, le musicien des mots qu'est Kawabata peut se réfugier dans l'évocation des lieux, la secrète harmonie des choses, la description des jardins, la peinture délicate des camphriers, la mélancolique et sereine beauté des temples ou la blancheur essentielle de la neige. Que l'on se souvienne seulement de son discours prononcé à l'Académie suédoise, lorsqu'il reçut le prix Nobel

en 1968, dans lequel il déclarait : « La neige, la lune, les cerisiers en fleur, mots qui expriment la beauté des saisons se transformant l'une en l'autre, englobent toute la tradition japonaise de la beauté des montagnes, des rivières, des plantes et des arbres, les milliers de manifestations où se révèle la nature, aussi bien que les innombrables sentiments humains. »

Comme pour Shingo, ce havre de paix n'a été, à ses yeux, que provisoire. Sinon, comment expliquer la mort troublante de Kawabata ? La défaite de 1945, l'occupation américaine, la nouvelle société japonaise ou son propre univers mental ont-ils été insoutenables à l'écrivain ? Kawabata se suicida alors qu'il était célébré au Japon et dans le monde. Le 16 avril 1972, dans un appartement loué à Zushi, au bord de la mer, non loin de sa maison de Kamakura, où se déroulait précisément *Le Grondement de la montagne*, disparaissait l'un des plus grands écrivains japonais.

Nicole Chardaire

LE GRONDEMENT DE LA MONTAGNE

Ogata Shingo, les sourcils légèrement froncés, la bouche entrouverte, semblait réfléchir. On aurait pu croire peut-être à un moment de tristesse et non de réflexion.

Shuichi, son fils, se rendait compte – mais ne s'en alarmait guère, tant c'était habituel maintenant – que le vieillard, plus qu'il ne réfléchissait, tentait de rassembler ses souvenirs.

Le père retira son chapeau et le posa sur ses genoux, en laissant les mains à plat dessus, mais son fils le lui prit pour le placer sur le porte-bagages du train de banlieue.

« Et voilà ! » fit Shingo. Dans certains cas, les mots ne lui venaient pas facilement. « Cette servante qui est partie voici quelque temps, quel était son nom ?

— Vous voulez parler de Kayo ?

— Ah ! c'est cela. Kayo. Quand nous a-t-elle quittés ?

— Jeudi dernier ; il y a donc cinq jours.

— Cinq jours... Ne pouvoir se rappeler ni le visage ni les vêtements d'une servante qui vous a quitté voilà cinq jours... C'est incroyable ! »

Habitué maintenant aux absences de son père, Shuichi ne montrait aucune commisération, mais Shingo, quoiqu'il y fût moins habitué, sentit l'ombre de la terreur le gagner. Malgré tous ses efforts, cette fille ne lui apparaissait pas bien. Ce vain bouillonnement du cerveau trouvait en général un exutoire dans un accès de sentimentalité.

Il n'en fut pas autrement cette fois. La servante avait posé les mains à plat sur le seuil, en guise de salut ; elle avait avancé le corps pour lui parler.

Kayo, la servante, avait passé près de six mois chez lui, mais elle ne survivait un peu dans sa mémoire que par un geste, un salut au seuil de sa maison. Cela lui donna l'impression de sentir la vie s'échapper.

Yasuko, la femme de Shingo, était âgée de soixante-trois ans. Elle avait donc un an de plus que lui. Ils avaient un fils, Shuichi, et une fille, Fusako, mère de deux enfants.

Yasuko paraissait assez jeune. À la voir, on ne l'aurait pas crue plus âgée que son mari. Non que celui-ci fût tellement vieux. On la croyait plus jeune parce que c'eût été conforme à l'usage, et l'apparence du couple ne démentait pas cette supposition. D'ailleurs cette femme, petite et forte, respirait la santé.

Yasuko n'était pas belle. Dans sa jeunesse, on voyait bien qu'elle était la plus âgée des deux ; aussi n'aimait-elle pas jadis sortir avec son mari.

Shingo ne pouvait dire à quelle époque l'image qu'ils offraient avait cessé de heurter les convenances, selon lesquelles le mari doit être l'aîné. Après qu'il eut atteint cinquante-cinq ans ? En général, les femmes vieillissent plus vite, mais chez eux, c'était l'inverse.

L'année précédente, atteignant la soixantaine, ayant déjà parcouru tout un cycle du calendrier, le vieillard avait un peu craché le sang. Cela devait venir des poumons, mais il ne s'était pas fait examiner sérieusement, et n'avait même pas pris de vrai repos. Depuis, il n'avait plus connu le moindre ennui de santé.

Cela ne signifiait pas qu'il eût vieilli ; bien au contraire, sa peau paraissait plus saine. Après deux semaines de lit, ses yeux, ses lèvres avaient repris les couleurs de la jeunesse. Shingo n'avait jamais auparavant ressenti le moindre malaise évocateur de tuberculose. Cracher le sang à soixante ans, cela lui avait paru bien triste ! Aussi avait-il évité la consultation médicale. Shuichi n'y avait vu qu'une obstination de vieillard, mais il s'agissait de bien autre chose.

Yasuko dormait bien, sans doute par un effet de sa bonne santé. Ses ronflements éveillaient de temps à autre Shingo. Cette habitude datait de l'adolescence ; ses parents avaient tenté, mais en vain, de l'en corriger. Elle avait disparu avec le mariage, et reparu vers la cinquantaine. Shingo, dans ces cas-là, pinçait le nez de sa femme, pour la secouer légèrement et, si cela ne suffisait pas, il la prenait par le cou. Voilà du moins ce qu'il racontait dans ses bons jours. Dans les mauvais, ce corps auprès duquel il avait vécu si longtemps lui inspirait du dégoût.

Or, ce soir-là, le vieillard était de mauvaise humeur. Il avait allumé, regardé du coin de l'œil le visage de Yasuko, l'avait prise à la gorge,

secouée. Elle avait la peau moite. Il ne touchait plus sa femme que lorsqu'il voulait l'empêcher de ronfler – constatation qui lui inspira une sorte d'apitoiement dérisoire.

Il prit une revue posée près de son oreiller, mais la chaleur humide le fit lever ; il écarta la porte coulissante et s'agenouilla sur la véranda.

C'était une nuit de lune.

Une robe séchait dehors, blanchâtre sous la lune, désagréable à l'œil. Il songea d'abord qu'on avait oublié de rentrer le linge, puis que c'était peut-être voulu, si la robe avait été trempée de sueur.

Il entendit un crissement dans le jardin : une cigale sur le tronc de cerisier, à sa gauche. « Est-ce une cigale, se demanda-t-il, ce bruit si lugubre ? » Mais oui, c'était une cigale.

« Les cigales s'éveillent-elles quand elles font des cauchemars ? »

L'une d'elles, entrée dans la chambre, s'était posée sur le bas de la moustiquaire ; Shingo l'attrapa, mais elle ne craquait pas. « Elle est muette, se dit-il, ce n'était pas elle. »

Pour éviter que la lumière ne l'attirât de nouveau dans la maison, il la jeta de toutes ses forces vers la cime du cerisier, mais il ne lui sembla pas avoir visé juste.

La main sur la porte, il tournait ses regards vers l'arbre, sans savoir si l'insecte était arrivé à destination.

Que la nuit est profonde, au clair de lune ! Il la ressentait en lui, cette profondeur qui s'enfonce, à l'horizontale, jusqu'au lointain.

On n'était pas encore au 10 août, mais déjà les insectes chantaient. On entendait aussi les gouttes de rosée tomber des fruits sur les feuilles.

Soudain, le grondement de la montagne parvint jusqu'à Shingo.

Il n'y avait aucun vent. La lune était aussi lumineuse qu'une pleine lune, la nuit un peu humide, et le contour des arbres qui dessinaient de petites montagnes, flou, mais immobile, dans l'air inerte.

Les feuilles des fougères, en contrebas de la véranda, restaient figées. Certaines nuits, au fond de la vallée de Kamakura, on perçoit la rumeur des vagues ; Shingo se demanda s'il n'entendait pas la mer, mais non, c'était bien le grondement de la montagne.

Il ressemble, ce grondement, à celui du vent lointain, mais c'est un bruit d'une force profonde, un rugissement surgi du cœur de la terre. Comme il semblait à Shingo qu'il ne résonnait peut-être que dans sa tête et pouvait provenir d'un bourdonnement d'oreilles, il secoua le chef.

Le bruit cessa.

Alors, Shingo fut effrayé.

Il frissonna comme si l'heure de sa mort lui avait été révélée.

Ce bruit du vent, ou ce bruit de la mer, ou ce bourdonnement d'oreilles, Shingo crut y avoir réfléchi de sang-froid. Mais peut-être

n'avait-il pas retenti ?

Mais pourtant il a vraiment retenti, ce grondement de la montagne, comme si quelque démon l'avait fait résonner au passage.

Il voyait, devant lui, se dresser le versant abrupt qui formait un mur sombre dans l'éclairage de cette nuit moite. C'était une petite montagne, une colline qui tiendrait peut-être dans la cour de la maison. Elle s'élevait comme une moitié d'œuf dur. Il y en avait d'autres, à côté, derrière, mais c'était certainement celle-là qui avait grondé.

Quelques étoiles brillaient à travers les arbres du sommet.

En refermant la porte coulissante, il lui souvint d'un incident curieux.

Une dizaine de jours plus tôt, il avait attendu un client dans une maison de thé récemment construite. Le client ne venait pas, une seule geisha se trouvait là, une ou deux autres étant en retard.

« Retirez donc votre cravate. Il fait lourd et chaud », avait dit cette femme.

Shingo s'était laissé faire. Il la connaissait peu, mais elle avait pourtant emporté la cravate et l'avait glissée dans la poche du veston pendu près du tokonoma.

Elle revint vers lui et commença de raconter sa vie.

Deux mois auparavant, elle avait tenté de se suicider avec un des charpentiers qui avaient construit la maison. Mais au moment d'absorber le cyanure, le doute l'avait saisie. Le poison allait-il bien les tuer ?

« On m'a dit que la dose est suffisante. La preuve, c'est qu'il y a deux paquets. On a mis la dose qui convient. »

Mais elle ne pouvait y croire. Plus elle y pensait, plus le doute la tenaillait.

« Qui vous les a dosés ? Peut-être n'y a-t-on mis que ce qu'il faut pour nous faire souffrir tous deux... Quand je vous demande le nom du médecin qui vous les a donnés, vous ne voulez pas me répondre. C'est absurde. Lorsque nous serons morts, personne n'en saura rien. »

Shingo fut tenté de demander : « Est-ce un conte ? » mais il n'en fit rien.

La geisha soutenait qu'après avoir fait vérifier la dose, ils recommenceraient.

« Les voici, je les ai sur moi. »

Shingo trouva l'histoire suspecte. Seul le mot : charpentier, lui avait paru vrai.

La geisha, sortant les enveloppes de poison de sa bourse, les avait ouvertes.

« Tiens ! » avait fait Shingo, mais savoir si c'était bien du cyanure !

En fermant la porte coulissante, il lui souvenait de cette geisha.

Il retourna se coucher, sans oser réveiller sa femme de soixante-trois ans pour lui raconter sa terreur d'avoir entendu le grondement de la montagne.

II

Shuichi travaillait dans la même société que son père ; en outre, il lui servait d'aide-mémoire – fonction à laquelle participaient bien entendu Yasuko, et même Kikuko. Ils étaient ainsi trois dans la famille qui venaient au secours du vieillard.

Une secrétaire jouait également le rôle de memento.

Shuichi, entrant dans le bureau de son père, sortit un livre de la petite bibliothèque du coin et se mit à le feuilleter.

« Tiens, tiens ! fit-il, en s'approchant de la table de la jeune fille à laquelle il montra des pages ouvertes.

— Qu'y a-t-il ? » demanda Shingo, souriant.

Shuichi, sans le refermer, apporta le livre.

« “Il ne s'agit pas, ici, de la perte du sentiment de chasteté. L'homme ne peut supporter l'ennui d'aimer toujours la même femme, pas plus que la femme ne peut se contenter d'aimer un seul homme. Afin que tous deux soient heureux et puissent continuer de s'aimer le plus longtemps possible, ils recourent, chacun de leur côté, à la recherche d'un autre partenaire. C'est, en somme, un procédé pour renforcer leur union...” Voilà le passage en question.

— Ici ? Où cela se passe-t-il donc ?

— À Paris... C'est le journal de voyage en Europe d'un romancier. »

La cervelle de Shingo étant désormais insensible aux épigrammes et aux paradoxes, cette réflexion ne lui parut être ni l'une ni l'autre, mais une observation sincère.

Shuichi n'avait pas dû prendre la citation très au sérieux : ce devait être un biais pour donner rendez-vous à la fille. Telle fut, du moins, l'impression du vieillard.

En descendant à la gare de Kamakura, Shingo songea qu'il aurait dû se mettre d'accord avec Shuichi sur l'heure du retour ; ou rentrer après son fils.

Les autocars étaient bondés de travailleurs rentrant de Tôkyô. Shingo partit à pied. Il s'arrêta devant la poissonnerie. Le patron de la boutique le salua. Shingo s'approcha.

L'eau d'un baquet de bois où l'on avait mis des langoustines paraissait un peu trouble, croupie. Shingo toucha du bout du doigt un crustacé qui, sûrement vivant, ne réagissait pourtant plus.

Il y avait une sorte de murex qui se vend beaucoup, aussi pensa-t-il en acheter.

« Combien ? » La question du patron le fit un peu hésiter.

« Hmmm... trois ! Ceux qui paraissent pleins.

— On vous les prépare, monsieur ? Bon ! »

Le poissonnier et son fils enfoncèrent la pointe de leurs couteaux dans les murex pour extraire la chair, et le grincement de la lame sur la coquille fit frissonner Shingo. Ils les lavèrent sous le robinet, puis les hachèrent d'un mouvement vif. Pendant ce temps, deux filles s'étaient arrêtés devant la maison.

« Qu'est-ce que vous voulez ? fit le poissonnier tout en hachant ses coquillages.

— Donnez-moi du maquereau.

— Combien ?

— Un.

— Un poisson ?

— Oui.

— Un seul ?

— Celui-là. » Il s'agissait d'un maquereau de taille moyenne.

La fille ne se souciait guère de la grossièreté du poissonnier. Celui-ci lui passa le maquereau emballé dans du papier.

Sa compagne, debout derrière elle, lui tapa légèrement le coude.

« On peut s'en passer. »

La première, ayant pris son maquereau, regarda du côté des langoustes.

« Est-ce que vous en aurez encore samedi ? Mon homme adore cela. »

La fille qui était en arrière restait coite.

Shingo, son attention éveillée, jeta un coup d'œil à la dérobée. C'était une prostituée, le dos nu, bien faite, chaussée de sandales en cuir.

Le poissonnier rassemblait la chair hachée au milieu de la planche à découper ; puis il en forma trois tas qu'il reversa dans les trois coquilles.

« Ces femmes-là sont maintenant nombreuses à Kamakura », fit-il, comme s'il crachait.

Le ton de cet homme surprit beaucoup Shingo.

« Mais elles sont gentilles, ces petites ! » fit-il, s'opposant, sans trop savoir pourquoi.

Le poissonnier versait la chair dans les coquilles d'un geste désinvolte.

Shingo s'attarda sur un détail singulier : la chair de chacun des coquillages ne réintérait pas sa coquille d'origine.

« Nous sommes jeudi, songea Shingo. Encore trois jours jusqu'à

samedi, mais en ce moment il y a beaucoup de langoustes chez les poissonniers. »

Comment cette fille sauvage va-t-elle préparer la langouste de son Américain ? En tout cas, c'est facile, soit qu'elle la fasse bouillir, soit qu'elle la fasse griller ou pocher à la vapeur. Cuire une langouste, c'est simple et barbare.

Le vieillard éprouvait de la sympathie pour cette fille, mais ensuite il ne put se défendre d'une certaine tristesse.

Sa maison se composait de quatre personnes ; or il venait d'acheter trois coquillages.

Ce n'était pas forcément par délicatesse à l'égard de Kikuko ; il était clair que Shuichi ne rentrerait pas.

À la question du poissonnier, il avait répondu, sans intention particulière, en omettant son fils. À mi-chemin, chez le marchand de légumes, il acheta aussi des noix de ginnan.

III

Shingo était rentré avec ces coquillages, ce qui ne lui était pas habituel.

Ni Yasuko ni Kikuko ne montrèrent de surprise, peut-être pour n'avoir pas à s'étonner non plus de l'absence de Shuichi, qui aurait dû revenir avec son père.

Après avoir remis ses emplettes à sa belle-fille, le vieillard la suivit dans la cuisine.

« Veux-tu me donner un verre d'eau sucrée ?

— Je vous l'apporte », dit Kikuko, mais le vieillard ouvrit lui-même le robinet.

Il y avait là des crevettes et des langoustines. Une coïncidence : le vieillard avait justement éprouvé une légère envie de crustacés, sans avoir voulu acheter ni des unes ni des autres.

Il observait les langoustines, leur teinte vive : « C'est bon », dit-il.

Kikuko cassait les noix avec le dos du couteau à découper.

« Je suis navrée : ces noix ne sont pas mangeables.

— Ah ! J'ai bien pensé que ce n'était pas tout à fait la saison.

— Nous allons téléphoner à l'épicier pour nous plaindre.

— Ce n'est pas la peine. En tout cas, les coquillages, c'est de la famille des crustacés. J'ai apporté de l'eau à la rivière.

— Ah ! je parie que cela vous rappelait les maisons de thé d'Enoshima ! » Kikuko sortait un tout petit peu le bout de la langue.

« Comme les murex d'Enoshima sont surtout bons en tsuboyaki, nous

ferons griller les langoustes et frire les langoustines. Je vais acheter des champignons de chène. Pendant ce temps, Père, voudriez-vous cueillir des aubergines dans le jardin ?

« Oui..., fit Shingo.

— Et des petites feuilles tendres de menthe.

— Mais les langoustes ne suffiraient-elles pas ? »

Kikuko servit deux des coquillages pour le dîner.

Shingo hésita, puis demanda : « Il y en avait bien un autre ?

— Mais, puisque le grand-père et la grand-mère ont de mauvaises dents, j'ai pensé qu'ils trouveraient plus gentil d'en partager un !

— Ne me tiens pas de propos démoralisants ! Et pourquoi grand-père, puisqu'il n'y a pas de petit-fils chez nous ! »

Yasuko, la tête baissée, pouffait.

« Excusez-moi. » La jeune femme se leva d'un geste vif. Elle apporta le troisième murex.

« Comme le disait Kikuko, fit Yasuko, nous pourrions en partager un gentiment. »

Le vieillard admirait, à part soi, l'esprit de repartie de la jeune femme. Sa boutade avait dissipé la gêne que pouvait susciter le nombre insuffisant de coquillages. Elle avait parlé d'un air innocent. Ce n'est pas négligeable.

Elle aurait pu dire qu'elle n'en mangerait pas, pour en laisser à Shuichi ; ou bien qu'elle en partagerait un avec sa belle-mère. Peut-être y avait-elle bien réfléchi, elle aussi.

Cependant, Yasuko, qui ne soupçonnait pas les arrière-pensées de Shingo, insista sottement :

« N'y avait-il que trois coquillages ? Vous en avez acheté trois, et nous sommes quatre !

— Shuichi ne rentrera pas ; alors pourquoi en prendre pour lui ? »

Yasuko rit d'un air contraint, et cela ne ressemblait pas à un rire, mais peut-être était-ce à cause de son âge.

Le visage de Kikuko ne s'assombrit point, et elle ne demanda pas où était allé son mari.

C'était la plus jeune d'une famille de huit enfants. Ses sept aînés déjà mariés avaient eux-mêmes beaucoup d'enfants. Cela évoquait, pour Shingo, la belle fécondité des parents de Kikuko.

Cette dernière se plaignait souvent de ce que Shingo n'eût pas appris les noms de ses frères et sœurs, ni à plus forte raison ceux de cette grande quantité de neveux et de nièces.

À la naissance de la jeune femme, sa mère, qui ne voulait plus d'enfants et se croyait sûre de n'en plus avoir, prise de honte – à son âge ! – avait même maudit son corps. Elle avait tenté d'avorter, mais en vain. La naissance avait été si difficile qu'il avait fallu tirer l'enfant par la tête avec les pinces.

Kikuko avait raconté ces détails, qu'elle tenait de sa mère, à Shingo ; celui-ci ne comprenait ni qu'une mère racontât de telles histoires à sa fille, ni que cette fille les rapportât à son beau-père.

Kikuko montrait une légère cicatrice au front, quand elle écartait les cheveux.

Depuis lors, dès qu'il apercevait la cicatrice, Shingo ressentait un élan vers sa belle-fille, qui lui semblait digne d'amour.

Cependant, Kikuko lui paraissait avoir été choyée comme une dernière-née ; ou plutôt, elle devait avoir le don de se faire aimer. Il y avait en elle un je ne sais quoi de délicat. À son entrée dans sa maison, Shingo avait été frappé par son maintien gracieux, une façon de mouvoir à peine les épaules qui lui donnait un charme nouveau pour lui. Et puis, Kikuko, mince et blanche, lui rappelait la sœur aînée de Yasuko.

Shingo, adolescent, avait éprouvé de l'attrance pour cette femme. Après la mort de celle-ci, la cadette, Yasuko, était allée dans sa famille pour y travailler et s'occuper de l'enfant que sa sœur avait laissé, se donnant tout entière à cette tâche. Elle aurait voulu la remplacer en tout, car elle aimait beaucoup son beau-frère – un bel homme –, mais elle avait surtout aimé sa sœur, une vraie beauté, qu'on n'aurait jamais crue de la même mère. Aux yeux de Yasuko, sa sœur et son beau-frère étaient des êtres sortis d'un monde idéal.

Yasuko était utile à son beau-frère, à cause de l'enfant, mais il feignait d'ignorer les intentions véritables de la jeune fille et menait une existence fort déréglée. Yasuko paraissait se contenter d'une vie de dévouement, quand Shingo – qui était au courant de toutes ces circonstances – l'épousa.

Maintenant, trente ans après, il ne pensait pas que ce mariage eût été une erreur. Un bon mariage ne dépend pas toujours d'un bon ou d'un mauvais départ.

Cependant, l'image de la sœur de Yasuko restait dans leur cœur, et sans en parler ni l'un ni l'autre ils ne l'oubliaient pas. Rien d'étonnant à ce que l'arrivée de Kikuko eût ravivé, comme à la lueur d'un éclair, les souvenirs de Shingo.

Shuichi, marié depuis deux ans seulement, avait déjà pris une maîtresse – au grand étonnement de son père. Différent en cela du jeune provincial qu'avait jadis été Shingo, Shuichi ne paraissait tourmenté ni par ses désirs ni par ses sentiments – cela ne posait aucun problème pour lui. De quand datait sa première expérience amoureuse ? Shingo n'en avait aucune idée.

Il soupçonnait l'actuelle maîtresse de son fils d'être une professionnelle, une sorte de prostituée. Les secrétaires de l'entreprise, Shuichi se contentait de les inviter à danser, peut-être simplement pour donner le change à son père. Sa partenaire ne devait pas être une

petite fille, pensait Shingo, sans raison valable, mais à cause de Kikuko.

Depuis que Shuichi avait une maîtresse, la vie conjugale de ce couple avait pris un tournant. Le corps de Kikuko s'était même modifié. Pendant la nuit qui avait suivi l'incident des coquillages, Shingo, lorsqu'il s'éveilla, perçut la voix de Kikuko telle qu'il ne l'avait jamais entendue.

Elle ignorait tout de la maîtresse de son mari, songea le vieillard.

« Avec un coquillage, le père a quémendé le pardon », faillit-il dire tout haut.

Mais si Kikuko ignorait ce qui montait vers elle, comme des vagues de la mer, de cette autre femme, Shingo, lui, s'étonnait : Qu'était-ce donc ?

Le vieillard somnolait un peu. L'aube pointait. Il sortit du lit pour prendre les journaux. La lune était montée haut. Il jeta un coup d'œil sur les titres et se rendormit.

IV

À la gare de Tôkyô, Shuichi se précipita dans le train pour prendre une place et la céder ensuite à son père, entré après lui.

Il lui passa le journal du soir, ainsi qu'une paire de lunettes qu'il sortit d'une de ses poches. Le vieillard portait des lunettes sur lui, mais comme il les oubliait souvent, il en confiait une paire supplémentaire à Shuichi.

Celui-ci, se baissant un peu, parlait par-dessus le journal.

« Aujourd'hui, dit-il, j'ai prié Tanizaki de nous amener une de ses camarades d'école dont elle nous a parlé ; cette fille veut travailler comme domestique.

— Ah ! Une amie de Tanizaki ? Cela ne serait peut-être pas sans présenter d'inconvénient ?

— Lequel ?

— Une domestique, renseignée par Tanizaki, pourrait informer ta femme.

— Bah ! Qu'y a-t-il donc à rapporter ?

— Enfin, nous verrons, quand nous aurons des renseignements sur cette personne. »

Ils descendirent à la gare de Kamakura. Shuichi remit la question sur le tapis.

« Tanizaki vous aurait-elle raconté des choses sur mon compte ?

« Elle ne nous a rien dit. On se serait arrangé pour qu'elle ne nous

dise rien, n'est-ce pas ?

— Quelle idée ! Si par hasard il y avait quelque chose entre votre secrétaire et moi, ce serait très gênant pour vous. Cela prêterait à rire, n'est-ce pas ?

— Comment donc ! En tout cas, débrouille-toi pour que Kikuko ne sache rien. »

Shuichi n'avait peut-être même pas l'intention de se cacher.

« Est-ce par Tanizaki que vous êtes au courant ?

— Est-ce qu'elle désire s'amuser avec toi, tout en sachant que tu as une bonne amie ?

— Probablement. C'est en partie de la jalousie.

— Un comble !

— Mais je vais rompre avec cette femme-là. Oui, oui, je vais rompre.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Il faudra que je t'écoute à tête reposée.

— Nous en discuterons tranquillement une fois que je l'aurai quittée.

— De toute façon, n'en parle pas à Kikuko.

— Bien. Mais elle est peut-être au courant. »

Shingo grogna, puis se tut, chagrin.

Après son retour, le vieillard resta d'humeur sombre. Il se leva de table très vite, pour se retirer dans sa chambre.

Kikuko vint lui apporter des tranches de pastèque.

« Kikuko, tu as oublié le sel », fit Yasuko qui la suivait.

Les deux femmes s'assirent, sans raison particulière, dans la véranda.

« Vous n'aviez donc pas entendu Kikuko crier : Pastèques, pastèques !

— Non, je n'ai rien entendu. Mais je savais qu'on en avait mis à rafraîchir.

— Tu vois, Kikuko, tu n'as pas crié assez fort ! fit Yasuko, se tournant vers sa belle-fille.

— C'est sans doute, dit celle-ci, que Père a quelque contrariété. »

Shingo garda le silence pendant un moment.

« J'ai des ennuis avec mes oreilles, ces temps-ci. Voici peu, j'étais allé prendre le frais la nuit sur le seuil de la porte, et j'ai entendu un bruit, comme si la montagne grondait. Pourtant, ta mère dormait profondément. »

Yasuko et Kikuko tournèrent la tête vers la colline.

« Se peut-il qu'une montagne gronde ? fit Kikuko. Un jour, notre mère a raconté que vous aviez entendu gronder la montagne, juste avant le décès de sa sœur. Vous m'en aviez parlé, Mère, n'est-ce pas ? »

Shingo fut saisi d'effroi. Qu'il l'eût oublié, cela lui parut impardonnable. Le grondement de la montagne était revenu jusqu'à lui, et il ne s'en était pas souvenu.

Kikuko semblait inquiète aussi, après avoir parlé. Ses belles épaules restaient immobiles.

LES AILES DE LA CIGALE

I

Fusako, leur fille, vint avec ses deux enfants : la plus grande de quatre ans, la petite qui venait d'avoir un an. Si elle continuait à respecter cet intervalle, le prochain ne naîtrait pas tout de suite, mais Shingo demanda distraitemment :

« Y en a-t-il un autre en route ? »

— Quelle idée, Père ! Il n'y a pas longtemps que vous m'avez déjà posé la question. »

Elle avait installé le bébé sur le dos pour le démailloter.

« Et votre Kikuko ? » dit-elle aussi distraitemment.

Le visage de Kikuko, qui se penchait sur l'enfant, se durcit soudain.

« Laisse un peu cette gosse tranquille.

— Appelez-la donc Kuniko, s'il vous plaît, et non pas cette gosse.

Après tout, Père, c'est vous qui lui avez donné ce nom. »

Shingo semblait avoir été seul à remarquer le changement de visage de sa belle-fille, mais tout absorbé par la gesticulation des petits pieds nus libérés, il ne s'y arrêta guère.

« Laisse-la tranquille. Elle a l'air contente. Elle devait étouffer de chaleur, dit Yasuko qui s'approcha de l'enfant pour tapoter le petit ventre et les cuisses. Emmène donc ton aînée dans la salle de bain pour l'éponger, elle est en nage.

— Et les serviettes ? » Kikuko se soulevait un peu.

« J'en ai », dit Fusako. Sans doute comptait-elle séjourner quelques jours chez eux.

Satoko, l'aînée, restait obstinément dans le dos de sa mère, qui sortait en silence des serviettes et des vêtements de son ballot. L'enfant n'avait pas ouvert la bouche depuis leur arrivée. Vue de dos, elle attirait l'œil par une belle chevelure bien noire.

L'étoffe qui enveloppait les effets de sa fille parut familière à Shingo, mais il se souvenait seulement qu'elle sortait de chez lui. La jeune femme avait dû venir à pied de la gare, portant Kuniko sur le dos, tenant Satoko d'une main, le ballot de l'autre.

« Quelle expédition ! » se dit Shingo.

Satoko n'était pas une enfant facile, sa mère avait dû avoir de la peine à la conduire ; elle avait le talent de créer des complications dès

que Fusako se trouvait en difficulté ou connaissait un moment de découragement.

Shingo se demanda si Yasuko n'était pas gênée de voir sa belle-fille bien plus soignée que sa propre fille.

Fusako étant allée dans la salle de bain, Yasuko restait à caresser une rougeur sur la cuisse du bébé. « J'ai l'impression que cette enfant sera peut-être plus raisonnable que sa grande sœur.

— Elle est née après que ses parents ont cessé de l'être, eux, raisonnables. Satoko, elle, a été marquée par leur dégradation.

— Croyez-vous qu'une enfant de quatre ans comprenne cela ?

— Bien sûr, cela l'influence.

— C'est plutôt inné. Cette petite Satoko... »

Le bébé, d'un mouvement imprévu, s'était retourné, mis à quatre pattes, et dressé sur ses jambes en s'appuyant à la cloison coulissante.

« Ha ! Ha ! » Kikuko, les bras écartés, se dirigeait vers le bébé dont elle prit les mains ; elle la fit marcher jusqu'à la pièce voisine. Alors Yasuko se leva vivement et saisit le porte-monnaie posé près du bagage de Fusako pour l'examiner à la dérobée.

« Que fais-tu là ? » Shingo parlait bas, mais sa voix vibrait de colère. « Laisse cela !

— Pourquoi donc ? fit Yasuko, placide.

— Je te dis de laisser cela. Mais enfin, que fais-tu ? » Un tremblement agitait le bout de ses doigts.

« Je ne la vole pas.

— C'est pire que voler ! »

Yasuko remit le porte-monnaie à sa place, mais ne se dérangea pas.

« J'ai bien le droit de m'occuper de ma fille. Où est le mal ? Il serait gênant qu'elle ne soit pas en mesure d'acheter des bonbons aux enfants quand elle est chez moi. Je veux me rendre compte aussi de la situation. »

Shingo lui lançait des regards furieux.

Fusako revint de la salle de bain. Sa mère l'entreprit aussitôt, comme si elle voulait rapporter.

« Sais-tu, Fusako, que je viens de regarder dans ton porte-monnaie, et que je me suis fait gronder par ton père ? Si cela te choque, je t'en demande pardon.

— Si cela te choque ! Tu en as de bonnes ! » Shingo trouvait encore plus désagréable que Yasuko se fut ouverte à Fusako, tout en essayant de se raisonner et de se dire que, d'une mère à sa fille, c'était normal ; mais il tremblait de colère et sentait la fatigue de l'âge remonter du tréfonds de son être.

Fusako lui jeta un coup d'œil à la dérobée, plus surprise peut-être de sa colère que de l'indiscrétion de sa mère. Elle lança son porte-monnaie sur les genoux de celle-ci.

« Mais faites donc, laissa-t-elle tomber. Regardez tant que vous voulez. » Et son geste n'avait fait que choquer Shingo davantage.

Yasuko n'osait plus tendre la main vers ce porte-monnaie.

« Aihara pense que, sans argent, je ne pourrais pas le quitter. Que voulez-vous, il n'y a rien dedans ! »

Les jambes de la petite fille que soutenait Kikuko fléchirent brusquement. L'enfant tomba. La jeune femme l'apporta dans ses bras.

Fusako souleva sa blouse pour donner le sein. Son visage manquait de charme, mais elle était bien faite. La poitrine n'était pas encore déformée, le sein était large et gonflé.

« Même un dimanche, Shuichi est sorti ? » Fusako s'enquérât de son frère, pour tenter d'alléger la contrainte qui régnait entre ses parents.

II

Shingo, rentrant, et proche de la maison, leva son regard vers des tournesols qui poussaient dans un jardin.

Il était allé se placer sous les corolles et ne les quittait pas des yeux. Ces fleurs s'épanouissaient à côté d'une porte de jardin et s'orientaient vers elle ; aussi Shingo bloquait-il pratiquement l'entrée de la maison. Derrière lui se tenait une petite fille qui rentrait chez elle. Il ne lui aurait pas été impossible de se faufiler pour pousser la porte, mais elle le connaissait ; aussi attendait-elle en sa compagnie.

« Quelles grandes fleurs, fit-il quand il l'eut remarquée. Magnifiques, vraiment. »

Elle sourit, un peu timide. « Nous les épinçons, pour qu'il ne se développe qu'une fleur par pied. Qu'une seule.

— C'est pour cela qu'elles sont si belles. Fleurissent-elles longtemps ?

— Oui.

— Combien de jours ? »

La fillette était âgée de douze ou treize ans. Calculant en silence, elle levait son visage vers le vieillard, puis le tournait vers les fleurs, en même temps que lui. Visage rond, membres minces, elle était dorée par le soleil.

Shingo lui céda le passage et dirigea plus loin ses regards. À quelques maisons de là se dressaient d'autres tournesols.

Chaque pied portait trois fleurs, au sommet de leurs tiges, moitié moins grandes que celle qu'il venait d'admirer.

En s'éloignant, Shingo se retourna encore vers les grands

tournesols.

« Père ! » C'était la voix de Kikuko. Elle se tenait derrière lui. Des haricots dépassaient du bord de son panier à provisions. « Bienvenue ! Vous regardez les fleurs ? »

Shingo ressentait une certaine gêne, non pas d'être surpris en train d'admirer des tournesols, mais de se retrouver près de chez lui sans son fils.

« C'est magnifique, n'est-ce pas ? On dirait des têtes de grands hommes. »

Kikuko hocha légèrement le chef.

Cette expression : têtes de grands hommes, lui était venue soudain, sans qu'il y eût réfléchi, mais après qu'il eut dit ces mots, la puissance lourde de la fleur de tournesol lui devint très sensible, de même que sa structure harmonieuse, ordonnée.

Les pétales formaient une couronne, une frange ornementale, mais la plus grande partie de la fleur, tout le cœur, était remplie d'étamines innombrables, tendues, gonflées de force, mais calmes et rythmées, sans évoquer désordre ni conflit.

La fleur était plus grande qu'une tête humaine ; cette impression de volume organisé pouvait éveiller une association d'idées avec un cerveau, et celle d'une puissance naturelle évoquait pour lui un symbole de virilité. Il ne savait pas comment se répartissaient les organes mâles et femelles sur ce disque, mais pour le vieillard, il symbolisait une force mâle.

Le crépuscule tombait sur ce jour d'été, l'heure où se lève la brise du soir. Les pétales qui entouraient la fleur paraissaient encore jaunes, d'une couleur féminine.

Son imagination se jouait-elle de lui parce que Kikuko l'accompagnait ? Shingo se détourna des fleurs et se mit à marcher.

« Ma tête est devenue si vague que la seule vue de ces soleils évoque une tête pour moi. Que la mienne ne devient-elle aussi propre que cette fleur ! Tout à l'heure, dans le train, je me demandais si on pourrait envoyer sa tête au blanchissage ou la faire réparer. La couper... ce serait peut-être un peu violent. Mais enfin, détacher provisoirement la tête du tronc, en disposer comme de linge sale. À l'Hôpital universitaire, par exemple : « Voulez-vous vous en charger ? » Ils laveraient le cerveau, répareraient les ratés, pendant que le corps dormirait sans rêver ni se retourner. »

Le regard de Kikuko s'assombrit. « Père, vous êtes fatigué ?

— Oui, répondit-il. Aujourd'hui même, au bureau, je recevais quelqu'un. J'ai tiré une bouffée de ma cigarette, je l'ai posée sur le cendrier, j'en ai allumé une autre et l'ai posée sur le cendrier ; voilà trois cigarettes qui se fumaient toutes seules, en rang, toutes aussi longues les unes que les autres. J'en avais honte ! »

En effet, dans le train, l'idée de se faire lessiver la tête lui était venue, mais la notion de son corps endormi l'avait séduit plus que celle d'un cerveau mis à neuf. Certes, il était las.

Au petit matin, il avait fait deux rêves, et par deux fois, un mort lui était apparu.

— N'allez-vous pas prendre de vacances cet été ? lui demanda la jeune femme.

— Si, j'ai envie d'en prendre. Je pense aller à Kamikôchi, puisque personne ne veut se charger de ma tête. J'irai voir les montagnes.

— Quelle bonne idée, fit Kikuko, sur un ton léger.

— Oui, mais pour le moment, nous avons Fusako chez nous. Elle est venue parce qu'elle a besoin de se reposer aussi. Alors, pour elle, vaut-il mieux que je reste à la maison, ou que je m'absente ? Qu'en pense ma belle-fille ?

— Quel bon père vous faites ! Je l'envie... », dit Kikuko, mais ses paroles sonnaient un peu faux.

Le vieillard, effrayant la jeune femme ou cherchant à la distraire, ne s'efforçait-il pas de lui faire oublier qu'il rentrait seul sans son mari ? Il n'avait pas eu cette intention, mais peut-être qu'inconsciemment...

« Te moquerais-tu de moi, par hasard ? »

Kikuko fut prise de court.

« Étant donné la situation dans laquelle se trouve Fusako, je ne vois pas qu'on puisse m'appeler un bon père. »

Kikuko, confuse, rougit jusqu'aux oreilles.

« Ce n'est pas votre faute, Père ! » dit-elle, et dans le ton de sa voix, Shingo puisa quelque consolation.

III

Shingo détestait boire froid, même en été. Yasuko ne voulait pas lui donner de boisson froide, et, peu à peu, depuis plus longtemps qu'il n'aurait pu le dire, l'habitude de s'abstenir s'était formée.

Au lever, le matin, puis le soir, à son retour, il prenait beaucoup de thé chaud. C'était une tradition sur laquelle veillait Kikuko.

Quand ils rentrèrent, après avoir admiré les tournesols, Kikuko s'empessa de lui donner son thé. Le vieillard but la moitié de la tasse, puis se changea pour mettre un léger kimono de coton ; il emporta sa tasse sur la véranda, sirotant une gorgée de thé tout en marchant.

Kikuko le suivit, avec une serviette froide et des cigarettes. Elle lui reversa du thé, puis se releva pour lui chercher ses lunettes et les

journaux du soir.

Quel ennui de remettre des lunettes quand on s'est essuyé le visage ! Il contemplait le jardin.

La pelouse était négligée. Au fond, une touffe de trèfle buissonnant et des hautes graminées poussaient comme en plein champ. Plus loin voletait un papillon ; Shingo le voyait, à travers les feuillages, apparaître et disparaître ; il devait y en avoir plusieurs. Shingo souhaitait le voir s'élever au-dessus des plantes ou s'en écarter, mais l'insecte voletait toujours derrière les feuilles.

À le contempler ainsi, Shingo eut l'impression qu'il existait un petit monde à part derrière ce buisson. Les ailes du papillon, qui se dessinaient derrière les trèfles, lui parurent gracieuses.

Il lui souvint brusquement des étoiles qui brillaient à travers les arbres de la montagne, derrière la maison, cette autre nuit où la lune était presque pleine.

Yasuko était sortie sur la véranda.

« Shuichi va-t-il rentrer tard encore aujourd'hui ? dit-elle en s'éventant.

— Sans doute, fit Shingo, détournant son visage vers le jardin. Vois-tu ce papillon qui volette au-delà du buisson ? Le vois-tu ?

— Mais oui. »

Cependant, les papillons – ils étaient trois – avaient jailli au-dessus des trèfles, comme s'il leur déplaisait d'avoir été remarqués par Yasuko.

« Tiens, ils étaient trois. Ce sont des machaons », dit Shingo. Ce n'étaient pas des papillons de très grande taille, et leur couleur lui sembla plutôt terne.

Ils reparurent devant les pins de la maison voisine, après avoir décrit une diagonale sur la palissade. Ils volaient en formation verticale, sans jamais dévier, ni modifier la distance qui les séparait. Ils s'élevèrent rapidement entre les pins, vers la cime. Ces pins n'avaient jamais été taillés, comme le font les bons jardiniers ; ils montaient très haut.

Un moment après, l'un des papillons surgit en un endroit imprévu. Traversant la cour en volant bas, il se dirigea vers les trèfles.

« Ce matin, dit Shingo à Yasuko, juste avant de m'éveiller, j'ai par deux fois rêvé de morts. Le vieux bonhomme du Tatsumi m'a offert du soba.

— Vous n'en avez pas pris ?

— Euh... Je n'aurais pas dû ? »

Shingo s'interrogea : pouvait-on mourir d'avoir, en rêve, accepté d'un plat offert par un mort ?

« Qu'ai-je fait ? Non, je ne pense pas en avoir mangé. C'étaient des nouilles de sarrasin servies sur un plat de bambou. »

Il lui sembla s'être éveillé sans en avoir mangé. Le plat était carré, noir à l'extérieur, rouge vif à l'intérieur, avec du bambou au fond. Le vieillard se rappelait nettement la couleur des nouilles.

Ce rêve était-il vraiment en couleur, ou lui en prêtait-il au réveil ? Il ne savait plus. En tout cas, seules les nouilles restaient claires dans son souvenir, la suite était devenue floue.

Shingo se tenait debout, tout près du plat posé sur le tatami, tandis que le père Tatsumi et sa famille demeuraient assis. Personne n'avait de coussin. Que Shingo fût resté debout, c'était curieux. Voilà donc ce qu'il avait retenu de cette scène.

Ce rêve l'avait éveillé ; il se l'était alors parfaitement rappelé. Puis il s'était rendormi. Le lendemain matin, le souvenir lui en restait plus précis encore, mais le soir tout s'était effacé, sauf l'image où figuraient les nouilles ; le reste, ce qui précédait et ce qui suivait, s'était évanoui.

Le père Tatsumi était un menuisier décédé trois ou quatre ans plus tôt, à plus de soixante-dix ans. Shingo, goûtant chez lui la mentalité des artisans d'autrefois, le faisait volontiers travailler, mais leurs rapports n'avaient pas été tellement amicaux qu'il pût en rêver encore après quelques années.

La scène se situait peut-être dans l'arrière-boutique, derrière l'atelier, d'où Shingo conversait avec le vieillard. Mais en réalité, Shingo n'avait jamais pénétré jusque-là. Comment expliquer que, dans ce rêve, le père Tatsumi lui eût offert des nouilles ?

Ce bonhomme avait eu six enfants, rien que des filles. S'agissait-il de l'une d'elles ? Shingo ne l'identifiait plus maintenant, mais en rêve, il avait pris une fille dans ses bras.

De cela, il lui souvenait assurément, mais quant à sa partenaire... Il avait perdu tout point de repère. Lors de son premier réveil, sans doute la connaissait-il ; après s'être rendormi le matin, peut-être s'en souvenait-il encore, mais vers le soir, il n'en savait plus rien.

Ce rêve venant à la suite de celui du père Tatsumi, le vieillard avait songé que ce pouvait être une des filles du menuisier, mais il n'en gardait pas de sensation nette.

D'ailleurs, les visages de toutes ces filles ne lui revenaient même pas à l'esprit. Ce rêve devait être une suite au précédent, sans qu'il soit possible d'établir un quelconque rapport avec la scène des nouilles.

Au réveil, Shingo n'avait gardé le souvenir que de ce détail précis. Ainsi lui sembla-t-il ensuite, mais normalement, caresser cette fille n'aurait-il pas dû le surprendre et l'éveiller ?

Cependant, il n'avait rien ressenti de bien vif, et le déroulement de ce rêve lui avait échappé, tout comme l'image floue de cette partenaire. Il ne lui restait que le souvenir d'une sensation sans vigueur, d'un corps sans réaction précise : une déception, en somme.

Shingo n'avait aucune expérience de femmes de cet âge ; il ne

savait pas de laquelle il s'agissait – une jeune fille, de toute façon, une histoire impensable.

À soixante-deux ans, il ne faisait pas souvent de rêves érotiques, mais l'étonnant pour lui, quand il s'éveilla, ce fut la fadeur d'un rêve qu'on ne pouvait presque plus qualifier d'érotique.

Après ce songe, il s'était rendormi, mais il avait encore rêvé.

Aita, un homme très corpulent, montait chez lui, Shingo, en apportant une bouteille de saké d'environ deux litres. Il semblait avoir déjà bu. Son visage rouge, aux pores dilatés, ses gestes aussi, trahissaient son ivresse. Voilà ce que Shingo retenait de ce rêve.

Cette maison était-elle celle que Shingo habitait actuellement ou celle qu'il habitait autrefois ? Aita, qui travaillait dans la même affaire que Shingo, comme directeur, était mort à la fin de l'année précédente d'une hémorragie cérébrale ; ces dernières années, il était maigre.

« Et puis, j'ai fait encore un rêve, dit-il à Yasuko. Dans celui-là, Aita venait chez nous en apportant une bonne bouteille.

— M. Aita ? Mais M. Aita ne buvait pas, c'est bizarre.

— En effet. Il était asthmatique. Au moment de son attaque, des mucosités l'ont étouffé. Cet homme ne buvait pas, il avait toujours une potion à la main. »

Pourtant, l'image d'Aita, telle qu'elle lui était apparue dans son rêve, allure dégagée, grand buveur, lui restait très présente à l'esprit.

« Et vous, avez-vous pris part à ses beuveries ?

— Non, nous n'avons pas bu ensemble, répondit-il. À peine s'avavançait-il vers moi que je me suis réveillé, sans qu'il ait eu le temps de s'asseoir.

— C'est affreux ! Rêver de deux personnes, défuntes toutes deux !

— Elles sont venues m'accueillir », dit Shingo.

Il arrivait à l'âge où beaucoup de ses anciens amis n'étaient plus. Il pouvait être normal que ces morts apparaissent dans ses rêves ; cependant, ni Aita ni le père Tatsumi n'étaient venus comme des morts, dans ses rêves, mais comme des vivants. Il avait distingué clairement leur allure, leur visage, plus nets encore que dans le souvenir réel qu'il en gardait. Ce visage empourpré par l'ivresse, Aita ne l'avait jamais montré dans la vie, mais Shingo s'en souvenait très bien, jusque dans le détail des pores dilatés.

Comment se faisait-il alors que la forme de la fille qu'il avait caressée, dans ces mêmes rêves, pût lui échapper ? Et qu'il ne sût même pas qui elle était ?

Il se demanda si quelque sentiment de culpabilité bloquait sa mémoire. Non, ce ne pouvait être, car il n'était pas resté assez longtemps éveillé pour formuler un jugement moral ; le sommeil l'avait gagné tout de suite.

Le vieillard ne retenait de ce rêve que le souvenir d'une déception

des sens.

Quel rêve curieux, cependant, que celui d'une telle déception ! Même en songe, il ne l'avait pas trouvé plaisant, et n'en comptait parler à personne, pas même à sa femme.

Il entendait bavarder dans la cuisine Kikuko et Fusako, qui préparaient le dîner. Il lui sembla qu'elles parlaient un peu trop haut.

IV

Chaque soir, des cigales venaient, des cerisiers, se jeter dans la maison.

Se trouvant dans le jardin, Shingo voulut aller examiner ces cerisiers. Il entendit un grand bruit d'ailes : les cigales s'envolaient dans toutes les directions. Il s'étonna, non seulement du nombre des insectes, mais du volume extraordinaire de ce bruit, comparable, lui semblait-il, à celui des battements d'ailes d'une troupe de moineaux en fuite.

Il leva ses regards vers le plus grand arbre ; il s'en envolait toujours.

Les nuages du ciel gris fuyaient vers l'est. Le bulletin météorologique laissait espérer que ce jour – le deux cent dixième après l'équinoxe du printemps – échapperait aux typhons proverbiaux.

Shingo, pourtant, eut l'impression que ce soir-là, quelque tempête pourrait bien leur amener du froid.

Kikuko vint vers lui :

« Père, vous est-il arrivé quelque chose ? J'entendais les cigales, je me suis inquiétée.

— Elles font, vraiment, un tumulte surprenant, comme s'il était arrivé un accident. On parle du bruit d'ailes des oiseaux des marais, mais ceci me frappe au moins autant. »

Kikuko tenait entre ses doigts une aiguillée de fil rouge.

« Ce n'est pas tant le bruit d'ailes, mais leur craquètement, comme si elles avaient peur.

— Je ne l'avais guère remarqué. »

Shingo tourna ses regards vers la pièce d'où venait Kikuko. La jeune femme cousait un vêtement rouge d'enfant, taillé dans l'étoffe d'une camisole de Yasuko.

« Satoko joue-t-elle encore avec les cigales ? » demanda Shingo.

Kikuko hocha la tête. Le vieillard crut voir ses lèvres formuler un acquiescement inaudible.

La petite fille venait de Tôkyô ; les cigales l'intriguaient et

l'effrayaient un peu. Fusako lui en avait donné une, dont elle avait d'abord coupé les ailes avec des ciseaux. Depuis, si jamais l'enfant parvenait à capturer l'un de ces insectes, elle l'apportait à Yasuko ou à Kikuko, en demandant qu'on lui coupât les ailes.

Yasuko détestait ces pratiques : « Ce n'était pas autrefois le genre de Fusako », disait-elle en l'expliquant par la mauvaise influence du mari.

Elle avait blêmi, certain jour, en trouvant une colonie de fourmis rouges qui emportaient une cigale mutilée. Shingo s'en était amusé, Yasuko n'étant pas femme à se laisser affecter par ce genre d'incident. Mais peut-être avait-elle été frappée par un pressentiment. La cigale ne devait pas être seule en cause.

Satoko, sournoisement obstinée, continuait à soulever des difficultés, même après que les grandes personnes lui eurent cédé. On l'avait vue rejeter dans le jardin, le geste dissimulé, l'air perfide, un insecte qu'on venait de mutiler ainsi, sachant que les adultes l'observaient.

Fusako déversait tous les jours ses plaintes, mais sans jamais, pourtant, fixer la date de son départ. C'est qu'elle n'avait donc pas abordé de front l'essentiel de son problème.

Chaque soir, au lit, Yasuko rapportait à Shingo le lot de récriminations quotidiennes de sa fille. Il ne lui prêtait en général qu'une oreille distraite, mais il sentait que Fusako n'avait pas tout dit.

Le vieillard savait bien que c'était aux parents à inviter les confidences, mais avec une fille de trente ans, déjà mariée, il est difficile d'entrer dans le vif du sujet. Recueillir une femme et ses deux enfants, cela pose aussi des problèmes. Alors il remettait la discussion de jour en jour, en attendant l'issue.

Fusako avait dit une fois à l'heure du dîner, en présence de Shuichi et de Kikuko :

« Le père est très gentil avec Kikuko.

— Bien entendu ! avait répliqué Yasuko. Moi aussi, je m'efforce d'être gentille avec elle. »

Les paroles de Fusako n'appelaient pas de réponse ; Yasuko avait répliqué d'une voix rieuse, mais c'était pourtant une réprimande. « Elle-même ne se montre-t-elle pas gentille pour nous ? »

Kikuko rougit.

Yasuko parlait probablement sans détour, mais ses paroles semblaient contenir une arrière-pensée. Elles sous-entendaient que les parents préféraient la belle-fille qui paraissait heureuse à leur propre fille qui semblait malheureuse. Pouvait-on prêter à Yasuko tant de méchanceté ?

Ce qu'elle éprouvait, c'était un certain dégoût de soi. Du moins Shingo l'interprétait ainsi, car il trouvait un sentiment analogue en lui.

Mais qu'une femme, une vieille mère, l'eût pu faire exploser devant sa malheureuse fille, voilà qui fut inattendu pour Shingo.

« Moi, je ne suis pas de cet avis, dit Shuichi. Elle n'est pas gentille pour son mari », et personne ne le prit pour une plaisanterie.

Shuichi, Yasuko, et bien entendu Kikuko savaient bien que Shingo montrait beaucoup de gentillesse à la jeune femme. On n'en parlait jamais, et la remarque de Fusako venait soudain d'attrister Shingo.

Pour lui, sa bru était un rayon de lumière dans cette sombre maison, dont les membres ne se dirigeaient pas dans le sens qu'il eût souhaité, et ne parvenaient même pas à vivre selon leurs propres désirs.

Aussi les êtres de sa chair et de son sang pesaient-ils lourdement à Shingo, tandis que la vue de sa jeune belle-fille lui apportait un soulagement, une petite lumière dans sa solitude morose. Il se laissait aller à son sentimentalisme.

Pour sa part, la jeune femme ne songeait pas un instant aux sombres méandres dans lesquels s'enlise la psychologie des vieillards, et elle ne se méfiait pas de lui.

La réflexion de Fusako était peut-être, se dit-il, passée trop près de son secret.

L'incident remontait à trois ou quatre jours, à l'heure du dîner. Shingo, sous le cerisier, y songeait, ainsi qu'aux ailes de cigales, et à Satoko.

« Fusako fait-elle sa sieste ?

— Oui, répondit Kikuko, levant les yeux sur son visage, car elle fait dormir Kuniko.

— Curieuse enfant que Satoko ! Toutes les fois que Fusako fait dormir le bébé, Satoko les accompagne et s'installe dans le dos de sa mère. Alors elle est sage.

— Elle est mignonne.

— Sa grand-mère ne l'aime pas, mais peut-être que la petite ronflera comme elle, lorsqu'elle aura quatorze ou quinze ans. »

Kikuko, surprise, fit celle qui ne comprend pas.

Elle s'apprêtait à retourner dans la pièce où elle cousait, et lui dans une autre ; il s'éloignait quand elle le rappela :

« Il paraît que vous êtes allé danser !

— Quoi ! fit-il en se retournant vers elle, tu es déjà au courant ! C'est étonnant ! »

Deux jours plus tôt, il avait emmené dans un dancing une jeune fille qui travaillait dans son bureau. C'était un dimanche : cette fille, Tanizaki Eiko, avait dû le raconter à Shuichi la veille, et son fils lui-même en avait parlé à Kikuko.

Voilà des années que Shingo n'était pas allé danser. Eiko, apparemment surprise par cette invitation, prétendit que cette sortie

ferait jaser dans le bureau mais Shingo lui répondit qu'elle n'avait pas besoin d'en parler. Pourtant, elle avait dû le rapporter dès le lendemain à Shuichi, lequel, tout en feignant l'ignorance vis-à-vis de son père, s'était hâté de le répéter à sa femme.

Le vieillard, en cette occasion, suivait l'exemple de son fils qui devait sans doute emmener cette Eiko danser de temps à autre. C'est qu'il pensait trouver peut-être la maîtresse de Shuichi dans le dancing. Pourtant, une fois dans ce lieu, il n'avait pu pousser ses recherches, et n'avait pas eu le front de questionner sa compagne.

Cette invitation tout à fait imprévue avait visiblement intimidé la pauvre fille ; elle montra de l'affolement, ce qui la fit paraître vulnérable aux yeux du vieillard, et il en avait éprouvé de la pitié.

À vingt-deux ans, elle avait de tout petits seins ; ils auraient tenu dans le creux de la main. Shingo, soudain, se rappela une estampe érotique de Harunobu. Étant donné le lieu, bruyant et désordonné, c'était une association d'idées cocasse.

« La prochaine fois, c'est toi que j'emmènerai, Kikuko, dit-il.

— Vraiment ! J'en serai ravie. » Elle était toute rougissante depuis qu'elle l'avait rappelé. Devinait-elle qu'il était allé dans ce dancing dans l'espoir d'y trouver la maîtresse de son mari ?

Qu'elle fût au courant de sa sortie, c'était sans conséquence mais, à cause de sa secrète préoccupation de l'autre femme, il avait été quelque peu troublé quand elle avait abordé ce sujet.

Il remonta par la grande porte et se dirigea vers la chambre de Shuichi.

« Alors, fit-il sans s'asseoir, Tanizaki t'a mis au courant ?

— Un événement concernant la famille !

— Un événement ! La prochaine fois que tu l'emmèneras danser, achète-lui donc une robe d'été.

— Tiens ! Elle vous a fait honte ?

— Peut-être... Sa blouse et sa jupe ne s'harmonisaient guère !

— Elle en a d'autres. C'est normal, vous l'avez prise au dépourvu. Si vous l'aviez avertie d'avance, elle aurait mis quelque chose de bien. » Il détourna la tête.

Shingo, évitant la chambre où Fusako dormait avec ses deux enfants, entra dans la pièce voisine. Il leva les yeux vers la pendule. « Cinq heures », murmura-t-il, comme pour se rassurer.

LES NUAGES DE FLAMME

I

Bien que les journaux eussent annoncé que le deux cent dixième jour, ce jour traditionnellement marqué par des typhons, serait paisible, un typhon survint la veille.

Shingo avait lu ces articles – peut-être pas de véritables bulletins météorologiques – quelques jours plus tôt. À l'approche de la calamité, des informations et des avertissements furent bien entendu publiés par la presse.

« Rentres-tu de bonne heure, aujourd'hui ? »

Shingo invitait son fils à faire le trajet avec lui. Eiko, la secrétaire, aida le vieillard à se préparer, puis elle-même s'habilla vite, enfilant un imperméable blanc mais transparent, au travers duquel sa poitrine paraissait encore plus plate.

Depuis qu'un soir, au dancing, il avait remarqué ce buste pauvre, Shingo ne pouvait s'empêcher, malgré cette déficience, d'y prêter attention.

Eiko, courant presque, descendit l'escalier derrière eux et les rejoignit à la sortie. Comme il pleuvait à verse, elle ne s'était pas du tout maquillée.

Shingo s'apprêtait à lui demander : « Où rentres-tu ? » mais s'abstint ; il lui avait déjà posé la question vingt fois peut-être sans retenir la réponse.

En gare de Kamakura, les voyageurs descendirent et s'abritèrent des bourrasques de pluie.

Arrivés devant la porte de la maison des tournesols, ils entendirent, dominant le bruit de la tempête, la chanson *Sous les toits de Paris*.

« Elle ne s'en fait pas, celle-là ! » fit Shuichi, reconnaissant un disque de Lys Gauty que passait Kikuko. Une fois le disque fini, la musique recommença. Vers le milieu de la chanson, on entendit le bruit de la porte extérieure qui se fermait. Accompagnant le disque, la voix de la jeune femme, qui chantait en fermant la porte, parvint à eux. Elle ne s'était pas rendu compte, à cause de la tempête et du chant, que son beau-père et son mari venaient d'entrer.

« C'est terrible, mes chaussures sont remplies d'eau. » Shuichi retira ses chaussettes dans l'entrée.

Shingo monta, trempé.

« Vous voilà ! Bienvenue à la maison ! » Kikuko, tout heureuse, était près d'eux. Shuichi lui passa les chaussettes qu'il tenait à la main.

« Père, vous êtes aussi très mouillé ! »

Le disque s'arrêta. Kikuko remit une fois de plus la pointe au début, puis se releva, les vêtements dégoulinants sur le bras.

Shuichi nouait sa ceinture sur son kimono.

« Sais-tu qu'on t'entend chanter des maisons voisines ? Tu ne t'en fais pas !

— J'ai fait marcher le tourne-disque parce que j'avais peur. Je m'inquiétais de vous deux, je ne pouvais pas tenir en place. »

Toutefois, la jeune femme montrait une gaieté nerveuse, comme si la tempête la mettait en transe. En allant chercher à la cuisine le thé de Shingo, elle chantonnait toujours.

C'était Shuichi qui lui avait acheté ces chansons de Paris, qu'il aimait d'ailleurs. Il parlait français, sa femme non, mais il lui en avait appris la prononciation. Elle avait souvent imité le disque et parvenait à le chanter assez bien. Certes, elle ne rendait pas la saveur que Lys Gauty – une femme qui dans des circonstances difficiles était parvenue tout juste à subsister – prêtait à ces mélodies, mais la manière gauche et simple de Kikuko ne manquait pas de charme.

Lors de son mariage, ses anciennes camarades de lycée lui avaient offert une collection de berceuses du monde entier. Les premiers temps, elle les jouait souvent et, quand elle était seule, chantait à mi-voix en suivant l'enregistrement.

Shingo en avait été doucement ému. Il trouvait touchant ce cadeau féminin.

La jeune femme, quand elle écoutait ces berceuses, semblait perdue dans la nostalgie de ses souvenirs d'adolescence.

« Pour mes obsèques, je voudrais qu'on joue ces disques. Cela me suffira. Sans oraison funèbre ni discours », lui avait dit un jour Shingo. Ce n'était qu'un propos en l'air, mais des larmes avaient jailli de ses yeux. Cependant, comme Kikuko n'avait pas eu d'enfant, elle avait dû se lasser des berceuses ; on ne les entendait plus.

La musique s'arrêta net, vers ta fin de *Sous les toits de Paris*.

« Le courant est coupé ! dit Yasuko, de la pièce voisine.

— Le courant est coupé, nous n'avons plus d'électricité, dit la jeune femme, en fermant l'interrupteur du tourne-disque.

— Mère ! dînons vite ! »

Pendant le repas, le courant d'air éteignit, à trois ou quatre reprises, la mince bougie.

En fond sonore au bruit de la tempête, on entendait gronder la mer, et ce grondement paraissait plus terrifiant encore que le vacarme de l'orage.

L'odeur de la bougie éteinte, près de l'oreiller, restait dans le nez du vieillard.

La maison trembla légèrement : Yasuko, tâtonnant, chercha la boîte d'allumettes sur le lit ; elle la secoua doucement pour s'assurer qu'elle n'était pas vide, et aussi pour la faire entendre à Shingo. Puis elle chercha sa main, qu'elle toucha sans la serrer.

« N'y a-t-il aucun danger ? »

— Aucun. Même si le vent arrache quelque chose au-dehors, il ne faut pas sortir.

— Et chez Fusako ?

— Chez Fusako ? » Shingo l'avait complètement oubliée.

« Peut-être que tout ira bien. Par cette nuit de tempête au moins, ils se coucheront ensemble sans se disputer. »

Yasuko répondit un peu à côté : « Pourront-ils rester couchés ? » puis elle se tut.

On entendait parler Shuichi et Kikuko. La jeune femme faisait l'enfant.

Bientôt Yasuko reprit : « Ils ont deux petites filles, ce n'est pas comme chez nous.

— Au fait, sa belle-mère a mal aux jambes. Comment va son rhumatisme ? »

— C'est vrai. S'ils quittent la maison, Aïhara devra porter sa mère sur son dos.

Elle ne tient pas debout ?

— Je crois qu'elle bouge, mais par cette tempête... Cela doit être triste, là-bas. »

Shingo pensa par-devers soi que sa vieille femme s'exprimait d'une façon bien simplette.

« C'est triste partout.

— Une femme change plusieurs fois de coiffure pendant sa vie. On en parlait dans les journaux. Je trouve ça bien dit.

— Dans quel journal ? »

Il s'agissait, d'après Yasuko, d'une femme qui venait de mourir. Elle faisait des portraits mondains. C'était au début de l'article.

En réalité, le texte disait tout le contraire : cette artiste n'avait jamais changé de coiffure et, de l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort à soixante-quinze ans, c'est-à-dire pendant plus d'un demi-siècle, elle avait conservé le même style : le plus simple.

Yasuko ressentait de l'admiration pour une personne si constante dans la simplicité, mais elle paraissait aussi fort impressionnée par un propos sur les différentes coiffures qui marquent la vie d'une femme.

Elle avait pour habitude de lire les quotidiens chaque jour, puis de relire plusieurs livraisons successives. Quel journal citait-elle en ce moment ? Le soir, en outre, elle écoutait pieusement les commentaires des nouvelles de neuf heures ; il lui arrivait d'aborder des sujets imprévus.

« Fusako va modifier plusieurs fois sa coiffure, suggéra-t-il.

— C'est vrai, pour les femmes, mais les coiffures, de nos jours, changeront moins que jadis, quand nous portions les chignons à l'ancienne mode. Si Fusako était aussi belle que Kikuko, ces changements de style seraient intéressants.

— Toi, quand Fusako est venue, tu lui as fait des misères. Elle a dû repartir désespérée.

— Peut-être que vos sentiments déteignent sur nous. Vous n'en avez que pour Kikuko.

— Ce n'est pas vrai, tu es injuste.

— Pas du tout. Même autrefois, vous n'aimiez pas Fusako, vous ne vous occupiez que de Shuichi. Voilà commentl vous êtes. Tout en étant incapable de reprocher à Shuichi sa maîtresse, vous avez des égards extraordinaires pour Kikuko. C'est encore plus dur, au fond. Vous l'empêchez de montrer sa jalousie. C'est navrant. Ah ! que la tempête nous emporte ! »

Shingo, pantois devant ces propos orageux, répondit à côté :

« C'est un typhon.

— C'est un typhon. Notre fille, à son âge, et à notre époque, n'est-elle pas lâche de ne rien dire, si elle désire que ses parents lui conseillent de divorcer ?

— Pas tellement, mais serait-il déjà question de divorce ?

— Qu'il en soit ou non question, je vois déjà votre air consterné quand il vous faudra vous mettre Fusako et les petites filles sur les bras.

— C'est toi qui fais triste figure.

— Parce qu'il y a Kikuko, votre préférée. Mais Kikuko mise à part, à dire vrai, tout cela me déplaît aussi. De temps en temps, les propos de Kikuko m'égaient, mais Fusako me déprime, elle. Avant que nous l'ayons mariée, ce n'était pas si marqué. Est-ce que les parents deviennent ainsi ? Pourtant c'est notre fille, ce sont nos petites-filles. Quelle horreur ! Voilà votre influence !

— Suis-je donc plus lâche que Fusako ?

— Je parlais pour rire. Vous n'avez pas vu, dans le noir, que je tirais la langue ?

— Cela m'étonne. Tu as la langue bien pendue, grand-mère !

— Fusako est pitoyable. Vous ne la trouvez pas pitoyable ?

— Nous pouvons la prendre. » Puis, apparemment frappé par une réminiscence, Shingo continua : « L'autre jour, elle a rapporté une

étoffe, ses affaires y étaient emballées.

— Une étoffe ?

— Oui, une étoffe. Et cette étoffe, il m'a semblé l'avoir déjà vue, mais je ne me rappelle pas bien. N'était-elle pas chez nous ?

Une grande cotonnade, n'est-ce pas ? Au moment de son mariage, nous y avions enveloppé le miroir de son trousseau. C'était un grand miroir.

— Vraiment ? La vue de cette étoffe m'a choqué. Pourquoi s'en servir ? Elle aurait pu prendre la valise de son voyage de noces.

— La valise est lourde, elle a deux enfants. Il ne s'agit plus de paraître.

— Mais il y a Kikuko chez nous.

— Eh bien, cette étoffe, je l'avais apportée quand nous nous sommes mariés, pour emballer un paquet.

— Tiens !

— Mais elle était plus ancienne. Elle me venait peut-être de ma sœur, car après sa mort, elle m'a servi pour envelopper un pot de fleurs, quand je suis retournée dans ma vraie maison. Un érable, grand pour un érable en pot.

— Ah ! oui ? » fit doucement Shingo. Le vermeil de ce petit arbre magnifique lui apparut, illuminant toute sa tête.

Le père de Yasuko se livrait à la culture des arbres miniaturisés, et surtout à celle des érables, dans une ville de province. Il se faisait aider par la sœur de Yasuko.

En cette nuit de tempête, Shingo, dans son lit, se souvenait d'elle, debout devant des rangées d'érables.

Ce père avait sans doute offert un arbre à sa fille quittant la maison comme jeune mariée ; peut-être en avait-elle eu envie ? Puis, à sa mort, comme c'était un pot précieux et que personne ne devait être capable d'en prendre soin dans la belle-famille de la jeune femme, on l'avait rendu ; ou peut-être le père l'avait-il réclamé ?

L'érable à feuilles vermeilles qui remplissait l'esprit de Shingo, c'était celui qu'on avait mis dans l'oratoire familial. « La sœur de Yasuko serait donc morte en automne », se dit Shingo. Dans la région de Shinano, l'automne vient vite.

Mais avait-on rendu le pot immédiatement après la mort de la jeune mariée ? L'érable avait rougi dans l'oratoire familial. Non, la coïncidence serait trop symbolique. Son imagination ne se jouait-elle pas de ses souvenirs ? Le vieillard restait incertain.

Shingo avait oublié la date de la mort de sa belle-sœur, mais s'abstint de la demander à sa femme, car celle-ci lui avait dit un jour :

« Je n'ai jamais aidé mon père à cultiver ses arbres en pots. Cela tenait peut-être à mon caractère, mais j'avais l'impression qu'il n'aimait que ma sœur. Moi aussi, je l'aimais beaucoup. J'en étais

jalouse, bien sûr, mais je craignais d'être moins habile qu'elle à cette culture. »

Et comme on ne pouvait pas évoquer la partialité de Shingo pour Shuichi sans songer à celle du père de Yasuko pour sa fille aînée, Yasuko avait dit un jour : « Moi aussi, j'ai été une sorte de Fusako. »

Shingo s'étonna que l'étoffe dont sa fille s'était servie fût encore un héritage de sa belle-sœur, mais comme il allait être question de cette morte, il se tut.

« Dormons, dit Yasuko. Les jeunes mariés doivent penser que les vieux ne dorment pas tout de suite non plus. » Elle continua : « Comment Kikuko peut-elle rire si gaiement dans cette tempête ? Et rejouer toujours le même disque ? Je la trouve navrante.

— Il me semble qu'il n'y a pas longtemps, tu me disais le contraire.

— Que vous êtes méchant !

— Ce n'est que justice. Pour une fois que nous nous couchons de bonne heure, j'en ai pris pour mon grade. »

L'érable miniaturisé demeurait encore dans sa tête.

Shingo, encore adolescent, avait éprouvé de l'attirance pour sa belle-sœur. Après trente ans de mariage, cette vieille blessure saignait-elle toujours ? Ainsi songeait-il, dans la partie de sa tête où régnait le vermeil de l'érable.

Il s'endormit environ une heure après sa femme. Un bruit terrible l'éveilla.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Il entendit les pas de Kikuko qui venait, en tâtonnant, de l'autre côté de la galerie.

« Vous êtes réveillé ? fit-elle. La couverture en zinc du hangar où l'on range le tabernacle du temple shintoïste a dû être projetée par le vent sur le toit d'une autre maison. Enfin, c'est ce qu'il nous a semblé. »

III

Toutes les plaques de zinc qui couvraient le hangar du tabernacle s'étaient envolées.

On en retrouva sept ou huit sur le toit et dans le jardin de Shingo. Les gens du temple vinrent les chercher dès le petit matin.

Le lendemain, la ligne de Yokosuka fut rétablie. Shingo partit travailler.

« Comment cela s'est-il passé ? Tu n'as pas dû dormir ? demanda-t-il à la secrétaire qui lui servait du thé.

— Non, en effet. » Eiko lui décrivit quelques dégâts causés par le typhon, qu'elle avait observés par la fenêtre de son train de banlieue.

« Si nous allions danser aujourd'hui ? » fit Shingo après avoir fumé deux cigarettes.

Eiko leva son visage vers lui et sourit.

« L'autre jour, le lendemain de notre sortie, j'ai eu mal aux reins. Je ne suis plus qu'un pauvre vieillard ! »

Un pli malicieux, de la paupière inférieure à l'aile du nez, se dessina sur le visage de la jeune fille.

« Peut-être vous êtes-vous trop cambré ? »

— Trop cambré ? Ah ? Mon échine serait-elle déjà courbée ?

— Vous dansiez en vous écartant de moi, comme si c'était un crime de me toucher !

— Tiens, je ne m'en rendais pas compte... Ce n'est pas vrai !

— Mais...

— Est-ce que je cherchais à me redresser ? C'était involontaire !

— Vraiment ?

C'est aussi que toi, tu as une façon de danser corps à corps qui est fort inconvenante !

— Vous êtes dur ! »

Tout en dansant, Shingo avait trouvé la jeune fille anormalement agitée, mais il se leurrait, c'était lui le plus tendu.

« Alors, une autre fois, je danserai bien voûté, pour me coller contre toi. »

La jeune fille, qui baissait le nez, tentait de se retenir de rire.

« Je vous accompagnerai volontiers, mais pas aujourd'hui. Je n'ai pas une tenue convenable.

— Bien sûr, pas aujourd'hui. »

Le vieillard observait le corsage blanc de sa secrétaire, et le ruban blanc qui retenait ses cheveux en queue de cheval.

Un corsage blanc, c'est banal, mais le ruban blanc soulignait peut-être la blancheur de la blouse. Il formait un large nœud. Une bonne tenue, somme toute, pour un jour de typhon.

Les oreilles et les cheveux follets de la nuque se trouvaient ainsi dévoilés. Ces petits cheveux, sur la peau blanche, un peu bleutée, que masque généralement la coiffure, étaient bien coiffés.

La jeune fille portait une jupe bleu marine d'écolière en lainage mince qui n'était pas neuve, et ne faisait pas remarquer l'insuffisance de sa poitrine.

« Shuichi ne t'a pas invitée depuis l'autre jour ? »

— Non.

— Si le fils te néglige parce que tu danses avec le père, tu n'as pas de chance.

Ne dites pas de choses pareilles ! C'est moi qui l'inviterai !

— Je vois que je n'ai pas à m'inquiéter pour toi.
— Si vous me taquinez, je n'irai plus danser avec vous.
— Mais enfin, tu es très au courant, il ne peut pas garder la face devant toi ! »

Eiko sursauta.

« Connais-tu sa maîtresse ? Est-ce une danseuse ? »

La jeune fille, embarrassée, garda le silence.

« Est-elle plus vieille que lui ? »

— Plus vieille ? Elle est plus vieille que sa femme.

— Est-ce une beauté ?

— Oh ! oui, c'est une beauté, balbutia-t-elle, mais elle a la voix rauque. Ou plutôt cassée. Elle a l'air de sortir en deux morceaux.
M. Shuichi dit que c'est une voix érotique.

— Allons bon ! »

Shingo avait envie de se boucher les oreilles pour ne pas entendre la suite. Il éprouvait de la honte de soi-même, du dégoût pour la nature de la maîtresse de Shuichi, et même d'Eiko, qui allait tout lui révéler.

La façon dont la jeune fille lui avait rapporté les propos de son fils le surprenait aussi : la voix « érotique » de cette maîtresse ! Shuichi n'était qu'un imbécile, et cette fille ne valait pas mieux.

Celle-ci, déchiffrant l'expression du vieillard, se tut.

Ce soir-là, Shuichi rentra de nouveau tôt avec Shingo.

Ils fermèrent la maison et sortirent à quatre pour voir un film tiré d'une pièce du répertoire classique : *Le Carnet de Souscription*.

Lorsque Shuichi avait enlevé sa chemise pour se changer, Shingo avait aperçu des marques rouges au-dessus d'un des seins et sur le haut du bras. Kikuko l'avait-elle marqué pendant la tempête ?

Trois des acteurs de ce film, Koshirô, Hazaemon et Kikugorô, étaient déjà morts.

La représentation n'avait pas produit la même impression sur Shingo et sur le jeune ménage.

« Combien de fois avons-nous vu Koshirô jouer Benkei ? »

— J'ai oublié.

— Vous dites toujours que vous avez oublié ! »

Comme le clair de lune baignait la ville, Shingo leva les yeux vers le ciel. Des flammes entouraient la lune – c'est ce qu'il éprouva brusquement. Les nuages, autour de la lune, évoquaient ce feu qui s'élève derrière le Fudo, le dieu gardien en colère, ou bien celui de l'âme d'Inari, le dieu Renard – toutes les flammes qui rayonnent dans les peintures bouddhiques. Quelles formes étranges prenaient ces nuages...

Pourtant, ce flamboiement glacé, dénué de couleur, la lune froide, le sentiment de l'automne étreignirent soudain le vieillard.

La lune, suspendue à l'est, presque pleine, s'auréolait de ce flamboiement nébuleux, et son rayonnement estompait les contours des nuages les plus proches. En dehors de cette nuée de feu blanc, le ciel restait pur. Après la tempête, en l'espace d'une nuit, il était devenu tout noir.

Les boutiques de la ville avaient fermé leurs portes et présentaient depuis la veille un aspect désolé. Les spectateurs, au sortir du cinéma, s'enfonçaient dans les rues désertes.

« Après la mauvaise nuit d'hier, allons nous coucher tôt » dit Shingo, sentant un froid, une tristesse physique le gagner. Il aurait souhaité la chaleur d'une autre peau.

Il lui semblait approcher le temps crucial de la vie – oui, tel était son sentiment ; il semblait tâtonner à l'approche d'un impondérable à déterminer.

LES CHÂTAIGNES

I

« Le gingko recommence à bourgeonner.

— Est-ce la première fois que tu le remarques, Kikuko ? Moi, voilà longtemps que je l'ai vu.

— C'est que vous, Père, vous êtes toujours assis en face. »

La jeune femme, qui se montrait de profil à son beau-père, détournait son visage vers l'arbre.

Depuis bien longtemps, la place à table des quatre membres de la famille était fixée.

Shingo s'asseyait face à l'est, sa femme, à sa gauche, regardant vers le sud, son fils, à sa droite, vers le nord, et sa belle-fille, en face du vieillard, donc vers l'ouest.

On voyait le jardin au sud et à l'est. Les parents occupaient les bonnes places. Celles des femmes étaient, en outre, commandées par la commodité du service à table. Ils avaient pris l'habitude de s'asseoir toujours ainsi, même en dehors des repas.

Kikuko tournait toujours le dos au gingko, mais néanmoins, pour qu'elle n'eût pas observé qu'un si grand arbre bourgeonnait hors de saison, il fallait qu'elle eût l'esprit bien troublé. Shingo ne fut pas sans le remarquer.

« Cela ne saute-t-il pas aux yeux, quand on ouvre la porte à coulisse ou quand on balaie la véranda ?

— En effet, maintenant que vous me le dites.

— Mais oui, rends-toi compte : en rentrant à la maison, tu marches droit sur l'arbre ; alors cela crève les yeux. Mais tu vas toujours tête basse, en rêvant !

— Ah ! je suis confondue ! » La jeune femme eut un mouvement d'épaule. « Désormais, je m'appliquerai, pour bien voir tout ce que vous voyez. »

Le vieillard trouva la réplique un peu mélancolique.

« Ce ne serait pas facile. »

Dans sa vie, Shingo n'avait jamais eu d'amie à laquelle il souhaitât de voir tout ce qu'il voyait.

Kikuko tournait toujours ses regards vers le gingko.

« Il y a, vers le sommet de la colline, un autre arbre qui

bourgeonne !

— Encore un que la tempête aura dépouillé. »

À l'emplacement du temple shintoïste, la colline qui s'élevait derrière la maison de Shingo finissait, et sa base avait été aplanie pour aménager le parvis. C'est là que se dressait ce gingko, mais à le voir par la fenêtre de la salle à manger, on l'aurait pris pour un arbre de la colline. Il avait été dénudé pendant la nuit du typhon.

Ce gingko et le cerisier étaient les seuls arbres dont le vent eût arraché les feuilles ; ils en avaient, plus que les autres, subi les attaques, peut-être parce que c'étaient les plus grands, près de la maison. Ou bien leurs feuilles seraient-elles moins résistantes ?

Le cerisier avait d'abord conservé quelques feuilles fanées, maintenant tombées ; il restait nu.

Sur la colline, les feuilles des bambous se flétrissaient aussi. Cela pouvait tenir à la proximité de la mer ; le vent apporte un peu d'eau salée. On avait même trouvé, dans le jardin, des tiges de bambous arrachées par la tempête.

Le grand gingko s'était donc remis à bourgeonner ; Shingo le regardait chaque jour en rentrant, car dès qu'il quittait la rue pour s'engager dans le sentier, il se dirigeait droit sur lui, puis il le voyait de la salle à manger.

« Le gingko est quand même essentiellement plus résistant que le cerisier. Je le contemple, et m'interroge : les arbres doués de longévité sont-ils d'une autre nature que les autres ? dit Shingo. Quelle force lui faut-il, à ce vieil arbre, pour refaire un feuillage en automne !

— C'est un feuillage un peu mélancolique, fit Kikuko.

— Oui. Je me demande s'il deviendra aussi beau que celui du printemps ; il grandit à peine ! »

Les feuilles, petites et clairsemées, ne parvenaient pas à cacher les branches ; elles paraissaient trop minces et, manquant de pigment, restaient jaunâtres.

Le soleil de ce matin d'automne semblait éclairer le bois de l'arbre nu.

Sur la colline, derrière le temple, poussaient un grand nombre d'essences à feuilles persistantes. Elles devaient mieux subir les assauts de la tempête, car on n'y remarquait aucun dommage. Au-dessus de ce fourré touffu, un grand arbre montrait de jeunes pousses assez vertes, celles que Kikuko venait de leur signaler.

Yasuko avait dû rentrer par la porte de la cuisine, car on entendit couler le robinet. Elle parlait, mais le bruit de l'eau ne permettait pas à Shingo de saisir ses paroles.

« Que dis-tu ? cria-t-il.

— Elle dit que le lupin fleurit bien.

— Ah ! bon !

— Elle dit que l'autre aussi », continua la jeune femme.
Yasuko parlait toujours.
« Tais-toi, cria le vieillard. On n'entend rien. »
Kikuko, le visage baissé, faillit rire.
« Je vous servirai de truchement.
— De truchement ! Pour un monologue de vieille femme !
— Il paraît qu'hier soir, elle a rêvé que la maison de famille était détruite.
— Tiens !
— C'est tout ce que vous trouvez à répondre ?
— Que veux-tu répondre ? »
Yasuko ferma le robinet ; elle appela sa belle-fille.
« Kikuko, voulez-vous vous occuper des fleurs ? Elles étaient jolies, si jolies que je les ai cueillies, mais je vous demanderais de les arranger.
— Volontiers, mais avant je voudrais les montrer à Père. »
La jeune femme les apporta dans ses bras.
Yasuko se lava les mains, puis entra, tenant un vase en faïence de Shigarati, tout mouillé.
« Les queues-de-renard des voisins sont d'une belle couleur aussi, dit-elle en s'asseyant.
— Il en pousse également dans la maison des tournesols », fit Shingo, qui se souvint alors de la plante splendide brisée par la tempête et gisant sur le sol, pendant de longs jours, au bord de la sente, avec une tige d'un mètre cinquante. On aurait dit une tête coupée.
Les pétales du pourtour s'étaient fanés les premiers puis la grosse tige perdit sa fraîcheur, la couleur s'altéra, devint bourbeuse. En sortant, en rentrant, il lui fallait chaque jour l'enjamber, mais il ne voulait pas la regarder.
La base décapitée de la tige restait debout, à la porte, sans feuilles. À côté, cinq ou six queues-de-renard, alignées, avaient pris leur teinte rouge.
« Mais il n'y a pas de queues-de-renard par ici qui se comparent à celles des voisins », dit Yasuko.

II

La maison dévastée dont venait de rêver Yasuko n'était autre que son ancienne maison de famille, qui restait inhabitée depuis la mort de ses parents.

Lors du mariage de sa fille aînée, son père devait déjà sans doute envisager de léguer cette demeure à Yasuko. Il semblait aller à l'encontre de ses préférences mais peut-être Yasuko lui inspirait-elle une certaine pitié, car l'autre, très belle, avait été recherchée par plusieurs partis.

La cadette, à la mort de sa sœur, avait été travailler dans la famille où celle-ci s'était mariée, et où elle semblait la remplacer. Le père, navré, éprouvait peut-être aussi des remords, car si Yasuko pouvait nourrir de telles intentions, les parents, la famille, en étaient un peu responsables. Il avait paru satisfait de son mariage avec Shingo, et semblait se résigner à finir ses jours sans trouver d'héritier pour sa maison.

Shingo avait dépassé maintenant l'âge qu'avait son beau-père lors de ce mariage. La mère de Yasuko avait devancé son mari dans la mort ; puis c'avait été son tour à lui.

Les champs une fois vendus, il ne restait qu'un peu de terrain montagneux, et celui qui attenait à la maison. Il n'y avait aucune antiquité.

Tout avait été mis au nom de Yasuko. Elle en laissait la jouissance à des voisins ou parents, qui devaient payer les frais et les taxes en vendant le bois du terrain montagneux. Ainsi, depuis longtemps, cette maison n'occasionnait aucune dépense et ne rapportait rien.

Une fois, un acheteur se présenta, pendant la guerre, au moment de l'évacuation des citadins, mais Shingo voulut ménager l'attachement de sa femme pour la maison.

Leur mariage y avait été célébré. Le père de Yasuko souhaitait qu'il eût lieu chez lui, pour se consoler du départ de sa dernière fille. Au moment précis de l'échange des coupes, une châtaigne était tombée : Shingo ne l'avait jamais oubliée.

Elle était tombée sur l'une des grandes pierres du jardin, pour rebondir plus loin jusque dans le ruisseau. Peut-être parce que le dessus de cette pierre était en pente, ce rebond avait été d'une beauté surprenante.

Un cri de surprise avait failli lui échapper. Il risqua un regard autour de lui. Personne ne semblait avoir remarqué la chute d'un modeste marron.

Le lendemain matin, Shingo était descendu jusqu'au ruisseau. Sur le bord gisait une châtaigne. Quelques-unes tombaient, par-ci, par-là, ce n'était donc pas forcément la même. Pourtant Shingo la ramassa. L'idée d'en parler à Yasuko l'effleura, mais cela paraîtrait enfantin. D'ailleurs, elle, et ceux qui l'écouteraient, croiraient-ils que ce fût le fruit de la veille ? Il la rejeta dans une touffe d'herbe, redoutant peut-être moins l'incrédulité de sa femme que le ridicule devant le mari de sa belle-sœur.

Ce beau-frère n'eût-il point été là, Shingo aurait pu faire remarquer, et même au cours de la cérémonie, qu'une châtaigne venait de tomber, mais cette présence lui imposait une contrainte qui ressemblait à de l'humiliation. C'est que l'attirance jadis éprouvée pour sa belle-sœur, même après le mariage de celle-ci, lui donnait mauvaise conscience et que son union avec Yasuko, après la maladie et la mort de cette sœur, le gênait vis-à-vis de son beau-frère.

La situation de Yasuko était, bien entendu, plus mortifiante encore, son beau-frère l'ayant en quelque sorte utilisée comme servante, en feignant de ne pas lire dans son cœur.

Que ce parent proche eût été convié, rien que de normal, mais Shingo ressentait un malaise tel qu'il ne pouvait tourner ses regards vers cet homme. C'était, en outre, un être d'une éblouissante beauté. Pour Shingo, l'endroit où il se tenait paraissait rayonner.

Le couple qu'il avait formé avec la sœur de Yasuko avait toujours semblé, aux yeux de cette dernière, appartenir à un monde idéal. Shingo, prenant la délaissée, se situait donc sur un plan d'irréremédiable inégalité par rapport à son beau-frère qui lui semblait considérer froidement, et d'en haut, l'union célébrée ce jour-là.

Ce détail que Shingo n'avait osé sortir de l'obscurité, cet incident minuscule, la chute d'une châtaigne, devait rester enfoui dans l'histoire de ces époux.

À la naissance de Fusako, son père avait secrètement espéré, sans l'avouer à sa femme, que l'enfant deviendrait belle, à la ressemblance de sa tante. Hélas ! Fusako devait être encore plus laide que sa mère.

Shingo prétendait que le même sang n'avait pas coulé dans les veines des deux sœurs et, dans son for intérieur, il avait été déçu par sa femme.

Peu de jours après que Yasuko eut rêvé de son ancienne maison, un télégramme, expédié par de proches parents à la campagne, leur apprit que Fusako venait de s'y installer avec ses enfants. Kikuko reçut le télégramme ; elle le transmet à sa belle-mère.

« Ce rêve était-il donc prémonitoire ? dit Yasuko, plutôt calme, en regardant son mari qui lisait le journal.

— Ah ! oui, la maison de campagne ! »

La première pensée de Shingo avait été que sa fille ne se suiciderait pas.

« Mais pourquoi ne pas être revenue chez nous ?

— Aura-t-elle pensé qu'Aihara l'apprendrait tout de suite ?

— Ne... n'a-t-il rien fait savoir ?

— Rien.

— Enfin, c'en est fait, car si sa femme et ses enfants s'en vont...

— Mais si Fusako lui a dit qu'elle partait pour la campagne, comme l'autre fois ! Je pense que du point de vue d'Aihara, ce ne serait pas

facile de se manifester chez nous.

— De toute façon, c'en est fait, n'est-ce pas ?

— Je m'étonne qu'elle ait pu partir pour la campagne.

— Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle vienne chez nous ?

— Ne vaudrait-il pas mieux... Vous en parlez bien froidement. Il faut reconnaître le fait qu'elle n'ait pu rentrer chez nous, cette pauvre Fusako. Quelle tristesse, quand j'y songe, pour les parents, pour les enfants... »

Shingo, les sourcils froncés, le menton en avant, dénouait sa cravate.

« Un moment. Où sont mes vêtements ? »

Sa belle-fille lui apporta de quoi se changer, puis silencieuse, ressortit en emportant son complet de ville.

Yasuko gardait la tête baissée, le regard fixé sur la cloison de papier que la jeune femme venait de faire glisser.

« Rien n'empêcherait Kikuko de partir aussi, balbutia-t-elle.

— Les parents ne peuvent être indéfiniment responsables de la vie conjugale de leurs enfants.

— Ah ! Vous ne comprenez pas le sentiment des femmes... Dans une situation navrante, une femme réagit autrement qu'un homme.

— Cela m'étonnerait pourtant qu'une femme comprenne les sentiments de toutes les autres femmes.

— Ce soir encore, Shuichi ne rentre pas. Pourquoi n'êtes-vous pas revenus ensemble ! Vous ne le ramenez pas et vous faites ranger vos vêtements par Kikuko. Quelles façons ! »

Shingo ne répondit rien.

« N'aurions-nous pas intérêt à discuter avec Shuichi du cas de Fusako ?

— Allons-nous l'envoyer à la campagne ? Il faudrait aller la chercher.

— Il se soucie bien de sa sœur ! Croyez-vous qu'elle serait heureuse d'être accueillie par lui ?

— Ne nous attardons pas à des bagatelles. Il faut l'envoyer samedi.

— Que va-t-on penser de nous à la campagne ! Enfin, nous n'y retournons jamais... Nous n'avons plus aucun rapport avec eux, et Fusako n'a personne à qui se confier. Quelle lubie d'aller là-bas !

— Je me demande qui s'occupe d'elle.

— Il est possible qu'elle soit dans la maison vide. La tante ne pourrait en prendre soin. »

Cette tante devait avoir quatre-vingts ans passés, et Yasuko n'entretenait guère de rapports avec ses cousins. Shingo ne savait même plus combien cette famille comptait de personnes. D'après le rêve de Yasuko, l'ancienne demeure était complètement délabrée. L'idée que sa fille y eût cherché refuge glaça Shingo d'une sorte

III

Le samedi matin, les deux hommes quittèrent ensemble la maison pour passer au bureau, car le train ne partait pas très tôt.

Shuichi entra chez son père.

« Je laisse ce parapluie », dit-il à la secrétaire.

Eiko fit un léger signe de tête, les yeux mi-clos.

« Vous partez en mission ?

— Oui. »

Shuichi déposa sa valise, et s'assit sur une chaise, en face de Shingo. La jeune fille ne le quittait pas des yeux.

« Il pourrait faire froid. Je vous en prie, faites attention !

— Tiens ! fit Shuichi, s'adressant à Shingo, mais en regardant Eiko. Aujourd'hui, je m'étais promis d'aller danser avec cette petite !

— Ah !

— Demande à mon père de t'emmener. »

Eiko rougit.

Shingo n'avait pas envie de parler.

Quand Shuichi sortit, la jeune fille voulut l'accompagner, en portant la valise.

« Je te remercie, mais on nous regarderait. »

Il la lui arracha des mains et disparut par la porte.

Se sentant un peu délaissée, déçue, la jeune fille fit un geste imperceptible devant la porte et revint à sa place. Était-elle embarrassée ou jouait-elle la comédie ?

Shingo ne tenta pas de démêler la vérité, mais il éprouva du soulagement devant cette réaction de féminité futile.

« Je suis navré. Tu as manqué son rendez-vous.

— En ce moment, on ne peut pas compter sur lui.

— Je vais le remplacer.

— Oh !

— Où serait le mal ? »

Eiko leva des yeux qui paraissaient surpris.

« La maîtresse de Shuichi fréquente-t-elle ce dancing ?

— Non, elle n'y vient pas. »

Tout ce que Shingo savait par Eiko, c'était que la maîtresse de son fils avait une voix « érotique » ; il n'avait pas voulu en demander davantage. Sa secrétaire connaissait cette femme, alors que la famille de Shuichi ne la connaissait pas. C'était peut-être normal – ainsi va le

monde –, mais Shingo n'en éprouvait pas moins de l'irritation, surtout quand Eiko se trouvait là, devant ses yeux.

Ce n'était, à la voir, qu'une petite créature sans consistance, et pourtant, dans cette situation, elle semblait se dresser comme l'écran lourd de l'humain ; on ne savait même pas ce qu'elle pensait.

« Dis-moi, quand il t'a emmenée danser, as-tu rencontré cette femme ? demanda le vieillard sur un ton qu'il s'efforçait de rendre léger.

— Oui.

— Souvent ?

— Pas très souvent.

— Est-ce Shuichi qui te l'a présentée ?

— Présentée, c'est beaucoup dire, mais enfin...

— Je ne comprends rien. T'inviter pour te montrer sa maîtresse ! Cherche-t-il à te rendre jalouse ?

— Une petite personne comme moi ne le préoccupe pas du tout », fit-elle en haussant les épaules.

Shingo savait bien qu'Eiko nourrissait un penchant pour Shuichi, et qu'elle en était jalouse.

« Comme tu as dû le déranger ! »

Eiko pouffa, le visage baissé.

« Elle aussi vient avec une autre personne.

— Comment ? Elle amène un homme ?

— Une amie, ce n'est pas un homme.

— Ah ! me voilà rassuré ! »

Eiko leva les yeux vers Shingo.

« C'est une personne qui vit avec elle.

— Avec elle ? Deux femmes qui partagent une chambre ?

— Non, une petite maison, mais jolie.

— Tiens ! Tu y es allée ? »

Eiko marqua de l'hésitation.

Shingo ressentit un nouvel étonnement. « Où cela, cette maison ? » la pressa-t-il.

La jeune fille prit soudain l'air embarrassé :

« C'est très gênant », murmura-t-elle.

Shingo garda le silence.

« À Hongô... Près de l'université de Tôkyô.

— Bon. »

Comme pour se libérer de la pression qu'elle subissait, la jeune fille continua :

« Dans une petite rue, un endroit sombre, mais la maison est jolie... L'autre personne est une vraie beauté. Moi je l'aime beaucoup.

— L'autre personne ? Celle qui n'est pas la maîtresse de Shuichi ?

— Elle me produit une excellente impression.

— Vraiment ! Et ces deux femmes, que font-elles ? Sont-elles toutes deux célibataires ?

— Oui, je ne sais pas trop...

— Elles vivent ensemble, à deux femmes ?

— Je n'ai jamais connu personne d'aussi sympathique. Je la verrais volontiers tous les jours », fit-elle avec une moue d'enfant gâtée, comme si le fait que cette personne était tellement sympathique pouvait l'excuser en partie.

Le vieillard allait de surprise en surprise. Il crut distinguer, dans ces louanges de l'autre femme, une critique indirecte de la maîtresse de son fils, mais il ne parvenait pas à y voir clair dans le cœur d'Eiko.

La jeune fille détourna les yeux vers la fenêtre.

« Le soleil commence à se montrer.

— En effet. Ouvre un peu.

— Quand il m'a laissé son parapluie, je me suis inquiétée, je suis heureuse que le temps se soit levé pour sa mission. »

Elle devait croire que Shuichi s'absentait pour le compte de la société. La jeune fille resta debout un moment, les mains posées sur la fenêtre à guillotine dont un des panneaux était relevé. Le bas de sa jupe se retroussait ; elle offrait l'image même de l'incertitude. Elle revint à sa place, tête basse.

Une employée vint apporter trois ou quatre lettres. Eiko les prit et les posa sur le bureau de Shingo.

« Encore un enterrement. Quel ennui ! Cette fois, c'est Toriyama, murmura Shingo. À deux heures, cet après-midi. Qu'est donc devenue sa femme ? »

La jeune fille, habituée à voir monologuer son patron, contemplait d'un œil serein sa bouche entrouverte, son air absent.

« Nous ne pourrions pas aller danser aujourd'hui, puisqu'il y a cet enterrement... Voilà un homme que sa femme, au moment de son retour d'âge, a fort maltraité. Elle ne le nourrissait pas. Elle ne lui laissait vraiment rien manger. Le matin, seulement, il prenait son petit déjeuner dans sa maison, puis il sortait. Elle ne lui avait rien préparé, c'était pour les enfants ; il se servait vite, en catimini. Le soir, il craignait tant sa femme, qu'il n'osait rentrer. Il se promenait, écoutait les diseurs, allait au cinéma, pour ne revenir qu'une fois sa femme et ses enfants endormis, car les petits aussi conspiraient avec leur mère pour le maltraiter.

— Mais pourquoi ?

— Parce que... Son retour d'âge la tourmentait. C'est terrible, le retour d'âge ! »

Elle semblait se demander s'il ne se moquait pas un peu d'elle.

« Son mari avait peut-être de mauvais côtés ?

— À l'époque dont nous parlons, il était haut fonctionnaire. Après,

il est parti dans une société privée. De toute façon, c'était un homme important, puisqu'on célèbre son enterrement dans un temple bouddhique. Quand il appartenait à l'administration, ce n'était pas un débauché.

— Faisait-il vivre sa famille ?

— Bien sûr !

— C'est trop fort !

— Oui, des gens comme toi ne peuvent le comprendre, mais il ne manque pas de messieurs de cinquante ou soixante ans qui craignent leur femme, n'osent pas rentrer chez eux et traînent dehors la nuit. »

Shingo cherchait à se remémorer le visage de Toriyama, mais en vain, car il ne l'avait pas revu depuis dix ans. Il se demanda si Toriyama était mort chez lui.

IV

Aux obsèques, supposant qu'il rencontrerait peut-être d'anciens condisciples de l'université, Shingo s'attarda près de la porte du temple après avoir brûlé l'encens ; mais il ne reconnut personne. Il ne vit personne de son âge non plus. Sans doute était-il arrivé trop tard.

Lorsqu'il avait jeté un coup d'œil à l'intérieur du temple, les gens qui avaient fait la queue, devant l'entrée du sanctuaire principal où se tenait la famille, commençaient à se disperser.

Shingo avait eu raison de supposer que la femme de Toriyama vivait toujours. Ce devait être la maigre créature qui se tenait à la tête du cercueil.

Elle se teignait, mais peut-être avait-elle négligé ce soin depuis quelque temps, car on lui voyait des racines blanches.

Au moment de s'incliner devant cette vieille dame. Shingo pensa que la longue maladie de son mari ne lui avait peut-être plus laissé le loisir de se teindre, mais en se retournant pour encenser le cercueil, il faillit dire à mi-voix : « Méfions-nous... »

C'est que, saluant la famille après avoir gravi le grand degré du sanctuaire, il avait tout à fait oublié l'histoire des mauvais traitements infligés à Toriyama par sa femme ; mais elle lui était revenue à l'esprit au moment de s'incliner devant le mort, après s'être retourné.

Il en fut effrayé. Il sortit du sanctuaire en s'efforçant de ne pas regarder la veuve.

Ce qui lui faisait peur, c'était son oubli bizarre. Il ne s'agissait ni de Toriyama ni de sa femme, mais il ressentait un certain malaise.

Il était reparti en suivant le chemin dallé. Il éprouvait la sensation

que la perte et l'oubli siégeaient dans sa nuque.

Seules quelques rares personnes connaissaient encore ce drame. De toute façon, c'était chose perdue. Il fallait l'abandonner à la mémoire tendancieuse de la femme ; il ne restait plus de tiers pour y réfléchir impartialement.

Quand il avait été question de Toriyama lors d'une réunion d'anciens où Shingo s'était trouvé avec cinq ou six amis, personne n'avait abordé le sujet autrement que pour en plaisanter. Le narrateur de l'épisode en avait tracé une caricature pleine de verve.

Deux de ces vieillards étaient morts avant Toriyama. Pourquoi sa femme l'avait-elle maltraité ? Comment était-il devenu homme à se laisser maltraiter par sa femme ? Shingo supposait maintenant que ni lui ni elle n'en avaient été conscients.

Ainsi le mort avait emporté dans la tombe un secret dont lui-même ne possédait pas la clef. Pour sa veuve, c'était du passé, du passé qu'elle revivrait sans son compagnon ; elle mourrait sans connaître la vérité.

On racontait que le narrateur des malheurs de Toriyama possédait quelques masques anciens de Nô ; Toriyama lui ayant un jour rendu visite, cet ami les lui avait montrés ; l'autre ne partait plus. Il paraissait peu plausible que ces masques, qu'il voyait pour la première fois, le passionnent à ce point ; il devait tuer le temps jusqu'au coucher de sa femme.

Que se passait-il donc dans l'esprit de ce chef de famille quinquagénaire qui battait le pavé jour et nuit ? Shingo s'interrogeait.

La photo de Toriyama placée sur l'autel du sanctuaire devait avoir été prise au nouvel an, un jour de fête, du temps qu'il était fonctionnaire. Il y portait la jaquette, et montrait un bon visage rond sur lequel – grâce aussi à la correction du photographe – rien de sombre ne transparaissait.

Cet air satisfait de Toriyama jeune contrastait avec celui de la femme qui se tenait devant le cercueil. Selon les apparences, force aurait été de conclure que les mauvais traitements que lui aurait infligés son mari l'avaient vieillie. Cette femme était petite ; c'est ainsi que Shingo avait pu remarquer les racines blanches de ses cheveux. Elle avait également une épaule plus haute que l'autre, et paraissait fatiguée.

Ses fils et ses filles, et d'autres – sans doute maris et femmes de ceux-ci – s'alignaient à côté d'elle. Shingo les avait à peine remarqués.

Shingo, guettant à la porte du grand temple ses anciens condisciples, leur aurait demandé, s'il les avait rencontrés : « Cela va bien, chez toi ? »

Alors on lui aurait posé la même question ; il aurait répondu : « Nous nous sommes maintenus jusqu'ici, à peu près sains et saufs,

mais par malheur, ni le ménage de mon fils, ni celui de ma fille ne se stabilisent. » Il aurait aimé à discuter sur ce sujet.

Les confessions n'apportent aucun réconfort à personne. On ne souhaite d'ailleurs pas se charger des soucis des autres ; on parle, on parle, jusqu'à la station de tramway, puis on se quitte. Mais c'était justement ce qu'aurait souhaité Shingo.

« Toriyama mort, il ne nous reste aucune preuve matérielle qu'il ait été malmené par sa femme.

— Si les ménages de leurs fils et de leurs filles marchent bien, ce serait un succès à mettre à l'actif de ces époux.

— Dans le monde où nous vivons, dans quelle mesure les parents peuvent-ils être tenus responsables de la vie conjugale de leurs enfants ? »

C'est ainsi qu'il aurait voulu se confier à ses anciens amis, et l'écho murmuré de ces propos imaginaires résonnait inopinément en lui.

Une troupe de moineaux, perchés sur le toit du portique du temple, pépiaient sans arrêt.

Les oiseaux volaient sous l'auvent en décrivant des courbes, remontaient sur le toit et traçaient encore des courbes nouvelles.

V

Après la cérémonie, Shingo, rentrant au bureau, trouva deux clients qui l'attendaient. Il fit sortir une bouteille de whisky d'une armoire placée derrière lui pour en verser quelques gouttes dans le thé. Sa mémoire en fut un peu rafraîchie.

Tout en conversant avec ses visiteurs, il lui souvint d'autres moineaux qu'il avait contemplés, chez lui, la veille au matin.

Ils évoluaient dans des roseaux qui poussaient au pied de la colline, derrière la maison ; ils en picoraient les épis. Cherchaient-ils des graines ou des vers ? Shingo les observait en s'interrogeant, et remarqua plusieurs bruants dans ce groupe qu'il avait d'abord cru formé seulement de moineaux.

Alors il observa plus attentivement encore.

Le vol des oiseaux, d'épi en épi, faisait trembler tous les roseaux. Il compta trois bruants. Ils étaient plus tranquilles que les moineaux, et ne s'affolaient pas comme eux ; ils passaient rarement d'un épi sur l'autre.

Leurs ailes brillantes, leur gorge aux plumes de vives couleurs lui montraient que c'était des oiseaux de l'année, tandis que les moineaux paraissaient tout poussiéreux.

Bien entendu, Shingo trouva les bruants plus jolis ; les deux espèces différaient par leurs cris, et leurs mouvements s'accordaient avec leurs voix. Le vieillard avait guetté quelques instants une querelle, mais les moineaux s'interpellaient et se croisaient tandis que les bruants s'assemblaient. Les deux sortes d'oiseaux se trouvaient donc tout naturellement séparés ; ils se mêlaient parfois, mais sans que naisse jamais l'ombre d'un conflit.

Le vieillard en avait été charmé, lors de sa toilette matinale. La vue des oiseaux qui s'ébattaient à la porte du temple lui avait-elle remis en mémoire ceux qui volaient dans son jardin ?

Il avait reconduit ses clients jusqu'à la porte, l'avait tirée, puis se tournant vers sa secrétaire :

« Tu vas me conduire à la maison de la maîtresse de Shuichi », lui dit-il.

Il y avait songé pendant toute la visite de ses clients, mais pour Eiko, ce fut imprévu. Un petit sursaut de révolte durcit le visage de la jeune fille, mais elle se soumit très vite. Elle répondit pourtant d'une voix sèche :

« Qu'allez-vous faire là-bas ?

— Je ne te cause aucun tort.

— Avez-vous l'intention de la rencontrer ? »

Shingo n'envisageait pas de rencontre ce jour-là.

« Vous feriez peut-être bien d'y aller avec M. Shuichi dès son retour », fit-elle avec sang-froid.

Il sentit qu'elle se moquait de lui.

Dans le taxi, la jeune fille paraissait encore abattue. Shingo trouvait pénible de l'humilier, de l'écraser ainsi, mais n'était-ce pas plus humiliant encore pour son fils et pour lui-même ?

Shingo se plaisait à rêver un peu qu'il résoudrait le problème en l'absence de Shuichi, tout en se rendant compte que ce projet demeurerait du domaine des chimères.

« Si vous voulez discuter, dit Eiko, je pense que vous avez intérêt à causer plutôt avec son amie.

— Celle que tu trouves tellement sympathique ?

— C'est cela. Voulez-vous que je l'amène au bureau ?

— Oui ! fit Shingo, peu convaincu.

— M. Shuichi boit chez elle. Quand il est tout à fait ivre, il devient brutal. Alors, il la fait chanter. Si elle est en voix, Mme Kinuko pleure ; Mme Kinuko est docile avec son amie, car son chant la fait pleurer. »

Curieux propos... Cette Kinuko devait être la maîtresse de Shuichi.

Le vieillard ignorait tout de l'ivrognerie de son fils.

Ils descendirent de voiture devant l'université, puis suivirent une petite rue.

« Si M. Shuichi venait à savoir cela, je n'oserais plus me présenter

devant lui. Je vais donner mon congé », murmura la jeune fille. Shingo en fut glacé.

Elle resta clouée sur place :

« Là. En tournant à l'angle du mur de pierre. La quatrième maison, celle dont la plaque porte le nom d'Ikeda. Mon visage est connu par ici, je ne veux pas y aller.

— Je t'ai dérangée, mais pour aujourd'hui, c'est assez.

— Pourquoi donc, puisque vous êtes venu jusqu'ici ? Si votre famille retrouvait la paix, vous seriez heureux, n'est-ce pas ? »

Dans l'opposition d'Eiko, Shingo discerna de la haine.

Elle venait de dire : le mur de pierre, mais il s'agissait d'un mur de ciment. Un grand érable s'élevait dans une cour. À l'angle, il tourna. La quatrième maison, une vieille petite maison banale, portait une plaque au nom d'Ikeda. La porte était orientée au nord, donc dans l'ombre. Les fenêtres vitrées du premier étage, fermées, ne laissaient percer aucun bruit. Shingo dépassa la maison, sans rien lui trouver de spécial, et il en éprouva quelque déception.

Cette maison recelait la part inconnue de la vie de son fils. Il lui parut impossible d'y faire irruption.

Le vieillard se dirigea vers une autre rue ; Eiko ne se trouvait ni à l'endroit où ils s'étaient séparés ni dans la grande rue où ils avaient laissé la voiture.

Quand il rentra le soir, il ne put regarder sa belle-fille en face.

« Shuichi n'a passé qu'un moment au bureau, puis il est parti. Quelle chance qu'il fasse beau ! » dit-il.

Il se sentait extrêmement fatigué ; il se coucha tôt.

« Combien de jours a-t-il pris ? demanda Yasuko de la salle à manger.

— Je n'ai pas entendu. Deux ou trois sans doute puisqu'il ne fera que ramener Fusako, répondit-il de son lit.

— Aujourd'hui, Kikuko a eu la gentillesse de mettre du coton dans tes futons ; je lui ai donné un coup de main. »

Shingo songeait aux soucis qui fonderaient sur Kikuko, lorsque Fusako reviendrait avec ses deux enfants. Si Shuichi s'installait ailleurs... Cette pensée lui rappela la maison qu'il venait de voir, celle de cette maîtresse, dans le quartier de Hongô. La désobéissance d'Eiko lui revint également à l'esprit.

Il voyait cette jeune fille tous les jours, mais il ne l'avait jamais vue se révolter. Peut-être, se dit-il, Kikuko lui réservait-elle une révolte aussi... Selon sa femme, la réserve qu'il imposait à sa belle-fille interdisait à celle-ci de montrer sa jalousie.

Shingo s'endormit bientôt, mais les ronflements de Yasuko l'éveillèrent. Il lui pinça le nez. Elle se mit à parler comme une personne qui n'aurait pas encore dormi.

« Fusako va-t-elle revenir avec cette étoffe pour tout bagage ?

— C'est probable. »

La conversation s'arrêta là.

LE RÊVE DE L'ÎLE

I

Une chienne abandonnée mit bas à même le sol, sous la véranda.

C'est une façon de parler qui dénote de l'indifférence, mais elle trahissait l'état d'esprit qui régnait dans la maison. La chienne mit bas, sans que personne s'en aperçût.

« Mère, avait dit Kikuko dans la cuisine, sept ou huit jours plus tôt, Teru n'est venu chez nous ni hier ni aujourd'hui. N'aurait-elle pas mis bas ?

— Maintenant que tu m'en parles, c'est vrai, on ne la voit plus », répondit Yasuko, peu intéressée.

Shingo se faisait infuser une tasse d'excellent thé, les jambes pendantes dans le kotatsu, le brasero aménagé au centre de la pièce. Il avait pris l'habitude de boire cette sorte de thé depuis l'automne et de le préparer lui-même.

Kikuko avait parlé de la chienne en cuisinant le repas du matin, mais ensuite il n'en fut plus question. Quand elle s'agenouilla devant son beau-père pour lui offrir un bol de soupe, il lui proposa du thé. « Volontiers », dit-elle, et comme ce n'était pas coutume, elle s'assit avec un peu de cérémonie.

Shingo contemplait la jeune femme.

« Ce sont des chrysanthèmes qui figurent sur ton haori et sur ton obi. La saison en est passée. Cette année, les malheurs de Fusako nous ont fait oublier ton anniversaire.

— Non, l'obi porte le motif des quatre princes. On peut s'en servir toute l'année.

— Les quatre princes ? Qu'est-ce donc ?

— Les fleurs des classiques : l'orchidée, le bambou, le prunier, le chrysanthème, récita Kikuko, d'une voix claire. Vous savez bien, Père, vous l'avez déjà vu quelque part. C'est un motif que l'on trouve en peinture, et qui sert souvent pour les kimonos.

— C'est un motif d'avare, ce motif de quatre saisons. »

Kikuko posa la tasse de thé. « Il est délicieux, dit-elle.

— Dis-moi, qui était-ce ? On m'a donné ce thé de luxe pour me remercier de l'offrande d'encens, mais je ne sais plus de quel enterrement ! Je recommence à en boire. Autrefois, j'en prenais

beaucoup, on n'utilisait pas de thé ordinaire. »

Ce matin-là, Shuichi était parti le premier.

Le vieillard, enfilant ses chaussures à l'entrée de la maison, cherchait à se rappeler le nom de l'ami défunt dont la famille lui avait offert ce thé. S'il insistait auprès de Kikuko, sans doute saurait-elle lui répondre, mais il se tut, car cet homme était mort subitement dans un hôtel thermal où l'accompagnait une jeune femme.

« C'est vrai, Teru n'est pas venue, fit-il.

— Non, répondit Kikuko. Ni hier, ni aujourd'hui. »

D'habitude, la chienne accourait à la porte dès qu'elle entendait sortir Shingo ; parfois, elle le suivait jusqu'à la rue.

Quelques jours plus tôt, la jeune femme avait caressé le ventre de la chienne, à l'entrée. Le souvenir lui en revint.

« Comme c'est désagréable, avait-elle dit en fronçant les sourcils. C'est molasse et gonflé. » Pourtant, elle semblait palper, à la recherche des petits. « Combien y en a-t-il ? »

Teru regardait Kikuko d'une façon curieuse, en montrant le blanc des yeux. Puis elle se coucha sur le flanc, mais le ventre en l'air.

Il n'était pas tellement gonflé, bien que la jeune femme l'eût trouvé désagréable. La peau du bas-ventre, rosée, semblait amincie, la base des tétones encrassée.

« En a-t-elle dix ? »

Pour répondre à la question de Kikuko, Shingo avait compté, lui aussi, des yeux, les mamelles de la chienne ; la paire supérieure, petite, paraissait atrophiée.

Teru avait un maître puisqu'elle portait une plaque, mais apparemment il ne la nourrissait guère. Plus ou moins abandonnée donc, elle rôdait dans le voisinage, de cuisine en cuisine. Depuis que Kikuko lui réservait, outre les restes, une portion de nourriture, elle venait souvent chez Shingo.

En l'entendant aboyer la nuit dans le jardin, on pensait qu'elle avait pris ses habitudes dans la maison, mais pas au point que la jeune femme puisse considérer qu'elle leur appartînt. D'ailleurs, la chienne rentrait toujours chez son maître pour mettre bas. Voilà pourquoi, ne l'ayant vue ni la veille ni l'avant-veille, Kikuko avait dit qu'elle devait être retournée chez lui.

Retourner chez un maître pareil pour mettre bas... Shingo trouvait ce phénomène pitoyable.

En réalité, cette fois, cela s'était passé chez lui, sous la véranda, mais pendant une dizaine de jours, personne ne s'en aperçut.

« Père, dit Kikuko, lorsque Shingo rentra du bureau avec Shuichi, Teru a eu ses petits chez nous.

— Tiens ! Où ?

— À même le sol, sous la chambre de domestique.

— Vraiment ! »

Comme ils n'employaient personne, cette petite pièce servait de débarras.

« Quand elle est entrée sous la galerie, j'ai jeté un coup d'œil ; j'ai cru voir des petits.

— Ah ! combien ?

— C'est difficile à dire, parce qu'il fait sombre. Ils sont au fond.

— Alors elle a mis bas chez nous ?

— Mère disait que Teru tournait sur elle-même, près de la grange, l'air bizarre ; elle faisait mine de gratter le sol. Elle devait chercher un endroit pour mettre bas. Si nous lui avions fourni de la paille, elle serait allée dans la grange.

— Nous serons bien embarrassés quand les petits grandiront », dit Shuichi.

Il ne déplaisait pas à Shingo que cette bête fût venue mettre bas chez lui, mais il lui souvenait du dégoût que l'on éprouve lorsqu'il faut abandonner les chiots.

« Il paraît que Teru vient de mettre bas, fit aussi Yasuko.

— Il paraît.

— Ce serait sous la galerie de la chambre de domestique. C'est une excellente idée, puisque personne ne l'habite. »

Yasuko, qui était assise près du brasero avec son mari, leva vers lui un visage un peu grimaçant.

« Au fait, qu'est-elle devenue, cette fille que, m'avais-tu dit, Tanizaki devait nous présenter ? » demanda-t-il à son fils, après avoir fini sa tasse de thé.

Il se resservait de thé. « C'est le cendrier, Père ! » lui fit remarquer Shuichi. Le vieillard, par mégarde, y versait le liquide.

II

« Mon front blanchit sans que j'aie gravi le Fuji », murmurait Shingo, dans son bureau. Cette phrase lui était venue soudain et lui paraissait très évocatrice. Il la répéta, l'essaya, plusieurs fois.

La veille au soir, il avait rêvé de Matsushima. Voilà peut-être l'association d'idées.

Il lui parut étrange, au matin, ce rêve d'une île où il n'était jamais allé. Le vieillard se rendit compte qu'en dépit de son âge, il n'avait visité ni Matsushima ni Amano-Hashidaté, qui comptent parmi les trois paysages les plus célèbres du Japon. Il n'avait fait que passer à Miyajima, hors de saison d'ailleurs, en descendant du train, au retour

d'un voyage d'affaires à Kyûshû.

Le songe, dont au réveil il lui restait quelques fragments, l'avait frappé par les couleurs franches des pins et de la mer. Il lui parut évident qu'il s'agissait de Matsushima.

Shingo tenait une femme dans ses bras, sur les herbes, à l'ombre des pins. Il se dissimulait, il avait peur ; l'un des amants devait avoir à se cacher.

C'était une femme très jeune, presque une adolescente. Quel âge pouvait-il avoir, lui, dans ce rêve ? Sans doute devait-il être jeune aussi, car tous deux avaient couru parmi les pins. Il ne lui souvenait pas qu'en étreignant cette femme, il eût été conscient d'une différence d'âge.

Il s'était conduit en jeune homme, sans éprouver pourtant le sentiment d'avoir rajeuni, ni retrouver le souvenir d'une expérience passée. Il avait eu vingt ans tout en restant lui-même, l'homme de soixante-deux ans. Voilà le merveilleux des rêves.

Le bateau à moteur de ses compagnons de voyage s'était éloigné sur la mer. Seule, debout à l'arrière, une autre femme agitait sans arrêt son mouchoir dont la blancheur, se détachant sur l'eau, lui était restée clairement à l'esprit le lendemain matin. On l'avait donc laissé sur cet îlot, mais il n'en avait éprouvé aucune inquiétude. Lui voyait sur la mer s'éloigner le bateau, d'où pourtant, on ne pouvait deviner son refuge : il ne pensait qu'à cela. Sur la vue du mouchoir blanc, il s'était éveillé.

Il n'aurait su dire alors quelle avait été la compagne de son rêve ; il n'en gardait aucune image, ni visage ni sensation. Seule était nette la couleur du paysage. Mais pourquoi Matsushima ? Pourquoi cette île qu'il n'avait jamais vue ? Il n'était d'ailleurs jamais allé sur une île déserte en bateau à moteur.

Il pensa demander à sa famille si rêver en couleur n'est pas un signe de névrose, mais il n'osa pas. D'avoir étreint une femme en rêve lui inspirait une certaine gêne. Seulement, la nature des songes est telle qu'elle lui rendait sans difficulté la jeunesse tout en lui laissant sa personnalité actuelle.

Ce miracle du temps l'avait quelque peu consolé.

L'énigme que le matin lui proposait ne serait résolue que par l'identification de sa compagne. Ainsi songeait-il, en fumant dans son bureau, lorsqu'on frappa légèrement à la porte.

« Bonjour. » C'était son ami Suzumoto. « Je craignais que tu n'y sois pas. » Il se découvrit. Eiko jaillit de son siège pour le débarrasser de son manteau pendant qu'il s'asseyait. Shingo s'amusait de la calvitie de son visiteur. Quelques vilaines taches de vieillesse, au-dessus des oreilles, s'étaient accentuées.

« Qu'y a-t-il donc, dès le matin ? »

Pour maîtriser son accès de gaieté, Shingo fixait les yeux sur ses mains où de légères taches, parfois, apparaissaient et disparaissaient.

« Tu sais, Mizuta, qui est mort d'une mort paradisiaque... »

— Ah ! Mizuta ! » Shingo se souvenait enfin. « J'y suis. On m'a donné du bon thé, pour me remercier du don d'encens. J'en ai repris l'habitude. Celui-là est excellent.

— Le thé, c'est bien bon, mais je ne refuserais pas la grâce d'une mort pareille. Ce sont des histoires dont on entend parler, mais je n'aurais jamais pensé que Mizuta connût cette fin !

— Non, bien sûr.

— Une mort enviable, n'est-ce pas ?

— Toi aussi, tu es gros et chauve. Tu as tes chances.

— Seulement, j'ai moins de tension. Il paraît que Mizuta redoutait une attaque. Il ne pouvait coucher seul hors de chez lui. »

Mizuta était mort subitement dans un hôtel thermal. Aux obsèques, les vieux amis chuchotaient que ç'avait été, pour employer l'expression de Suzumoto, une mort paradisiaque.

À la réflexion, l'histoire semblait un peu suspecte. Il s'était fait accompagner d'une jeune femme, certes, mais fallait-il en conclure...

Pourtant, pendant la cérémonie, Shingo, curieux, avait cherché des yeux cette femme. Les uns disaient qu'elle en garderait un dégoût toute sa vie, les autres, qu'elle devait être comblée si elle tenait à son amant.

Parce qu'ils avaient fait leurs études ensemble, ces sexagénaires utilisaient le jargon d'étudiant, ce qui semblait vraiment à Shingo l'expression même des laideurs de la vieillesse ; ils se donnaient leurs sobriquets ou leurs diminutifs d'autrefois.

S'être connus jeunes éveillait en eux, certes, une cordialité teintée de nostalgie, mais quelque désagrément aussi, car la carapace moisissante de leur égoïsme les enserrait.

La mort de Mizuta, lequel s'était gaussé de Toriyama, décédé le premier, devenait donc un sujet de racontars. Suzumoto soutenait obstinément la thèse de la mort paradisiaque, lors des obsèques. Pour lui, Shingo imaginait une mort semblable et conforme à ses désirs, mais tout à coup, il faillit prendre peur.

« Pour un vieillard, c'est laid, fit-il.

— Tu as raison. Les femmes, nous n'en rêvons même plus, dit l'autre enfin calmé.

— As-tu jamais fait l'escalade du Fuji ? demanda Shingo.

— Le Fuji ? Le mont Fuji ? » Suzumoto montrait un visage étonné.

« Non ? Pourquoi ? »

— Moi non plus. Mon front blanchit sans que j'aie gravi le Fuji...

— Je ne comprends pas. Y a-t-il un sous-entendu ? »

Shingo se mit à rire. « Tu es fou ! » dit-il.

La secrétaire qui faisait ses comptes sur le boulier, assise à une table, près de l'entrée, pouffa, elle aussi.

« Plus de gens qu'on ne l'imagine parviennent au terme de leur vie sans avoir jamais contemplé les trois vues classiques du Japon.

— Quel est le pourcentage de Japonais qui montent au Fuji ?

— Oh !... Peut-être un pour cent ? »

Suzumoto suivait son idée : « En comparaison, la bonne fortune de Mizuta n'est donnée qu'à un homme sur des dizaines, des centaines de mille...

— Le gros lot, en somme ! Mais la famille du défunt ne doit pas être très contente.

— Parlons justement de la famille du défunt. Mme Mizuta vient de me rendre visite, enchaîna Suzumoto, sur un ton plus professionnel. Elle m'a confié ceci, dit-il en dénouant l'étoffe qui emballait un assez petit paquet. Des masques. Des masques de Nô. Voilà. Mme Mizuta me demande de les acheter. Alors je suis venu te les montrer.

— Je n'y connais rien. J'en connais l'existence sans en avoir jamais vu, comme pour les trois vues célèbres du Japon. »

Il y avait deux écrins, dont Suzumoto sortit les masques protégés par un sac.

« Celui-ci s'appelle le Jîdo ; celui-là, le Kasshiki. Ce sont tous deux des masques de garçons.

— De garçons, vraiment ? »

Shingo prit le Kasshiki pour l'examiner, saisissant entre ses doigts la cordelette de papier qui traversait le trou des oreilles.

« Tu vois, les cheveux peints sur le front, en forme de feuille de ginkgo, c'est une coiffure d'adolescent. Il s'agit donc d'un novice, juste avant la cérémonie de majorité. Vois, il a même des fossettes.

— Tiens ! »

Shingo tendit le bras, d'un geste naturel.

« Mademoiselle Tanizaki, mes lunettes !

— Voilà ! C'est juste ! Il paraît qu'on regarde les masques à bout de bras, en les élevant un peu. La presbytie est propice à la contemplation des masques de Nô. En les laissant un peu dans l'ombre, un peu penchés.

— Il me semble connaître quelqu'un qui lui ressemble. C'est réaliste. »

Le visiteur expliqua que pencher le masque s'appelle « faire nuageux ». Alors l'expression se teinte de mélancolie. Mais le renverser en arrière s'appelle l'« éclairer », car alors le visage semble joyeux. Le faire mouvoir de gauche à droite s'appelle « s'en servir », ou bien « couper », dit-on.

« Il me rappelle quelqu'un, répéta Shingo. J'ai peine à le prendre pour un garçon, mais un jeune homme, peut-être...

— Jadis, les enfants étaient précoces. D'ailleurs, ce qu'on appelle un visage enfantin nous paraîtrait ridicule. Regarde-le bien, c'est un garçon, tandis que le Jîdo, c'est un génie. Je pense qu'il symbolise l'éternel garçon. »

Le vieillard examina le masque de Jîdo en le bougeant suivant les indications de Suzumoto. Celui-là portait une frange comme celle des petites filles.

« Qu'en dis-tu ? Le veux-tu ? »

Shingo posa le masque sur la table.

« C'est à toi qu'on les a proposés. Achète-les donc toi-même.

— J'en ai pris. Pour tout dire, la veuve m'avait apporté cinq masques. J'en ai gardé deux, des masques de femmes. J'en ai fait prendre un autre par Umino. Maintenant, je m'adresse à toi.

— Tiens, alors ce sont les restes. Tu as gardé les masques de femmes ! Tu es bien bon !

— Tu les préférerais ?

— Les préférer ? Non, je n'ai pas de préférence.

— Si tu le désires, je peux t'apporter les miens. Ce serait un soulagement pour moi si tu les voulais. Connaissant le genre de mort de Mizuta, je me suis apitoyé devant sa veuve et je n'ai pas osé refuser. Mais on m'a soutenu que ces masques-là sont meilleurs que les masques féminins. Un éternel garçon, n'est-ce pas merveilleux ?

— Mizuta est mort. Toriyama, dont on dit qu'il les a regardés très longtemps chez Mizuta, est mort l'autre jour. Ce n'est pas agréable.

— Mais puisque ce masque incarne l'éternel adolescent !

— Es-tu allé à l'enterrement de Toriyama ?

— J'ai été très impoli, mais j'avais un empêchement. »

Suzumoto se leva.

« De toute façon, je te les laisse. Examine-les tranquillement. S'ils te déplaisent, tu pourras les diriger sur quelqu'un d'autre.

— Plaire ou déplaire, ce n'est pas mon affaire. J'ai l'impression que ces masques ont une certaine valeur. Alors, les garder sans les utiliser, en dehors du Nô, ce serait les priver de vie.

— Mais enfin...

— Et le prix ? Sont-ils très coûteux ? fit Shingo, comme s'il voulait les rattraper.

— Oui. J'ai demandé à Mme Mizuta de l'écrire sur les cordelettes. Elle dit que cela représente à peu près leur valeur. Mais peut-être rabattrait-elle un peu. »

Shingo, chaussant ses lunettes, essaya d'écarter les cordelettes de papier. Alors l'objet apparut clairement, et il faillit s'exclamer, tant le dessin des cheveux et des lèvres du Jîdo lui sembla beau.

Suzumoto parti, la secrétaire s'approcha de la table :

« N'est-ce pas joli ? »

Eiko, sans rien dire, hocha la tête.

« Veux-tu le mettre sur ton visage ?

— Tiens ! mais moi... Ce serait drôle ! Et puis, je porte des vêtements occidentaux ! » Toutefois, quand le vieillard lui eut tendu le masque, elle le posa d'elle-même sur son visage, nouant les cordelettes derrière la nuque.

« Remue la tête doucement.

— Voilà. »

Eiko fit quelques mouvements pour présenter le masque de diverses façons.

« Bien ! bien ! » laissa échapper le vieillard. Il n'en avait pas fallu davantage pour donner vie au masque.

La jeune fille portait une robe d'un rouge profond, ses cheveux frisés dépassaient des deux côtés ; pourtant, l'effet était frappant.

« Est-ce que cela suffit ?

— Cela suffit. »

Il l'envoya sur l'heure acheter quelques livres traitant des masques de Nô.

III

Les deux masques portaient la signature du sculpteur. Shingo la chercha dans un livre, et découvrit ainsi qu'ils n'étaient pas l'œuvre d'un maître de l'époque « classique » Muromachi, mais d'un artiste de la période suivante. Bien que ce fût son premier contact avec des masques de Nô, ceux-ci ne lui donnaient pas l'impression d'être des copies.

« Quel objet maléfique ! » Yasuko venait de prendre des lunettes pour les regarder.

Kikuko pouffa de rire.

« Comment, Mère, vous y voyez avec les lunettes de votre mari ?

— Oui, répondit Shingo pour sa femme, les lunettes de presbyte sont des lunettes de paresseux, on peut mettre presque n'importe lesquelles. »

Yasuko se servait de celles que Shingo venait de sortir de sa poche.

« En règle générale, le mari vieillit d'abord, mais chez nous, la bonne femme étant la plus âgée... »

Shingo se sentait de bonne humeur. Il se chauffait les jambes près du brasero sans enlever son manteau.

« Ce qui est lamentable avec ces lunettes, continua-t-il, c'est que nous distinguons mal les plats qu'on nous sert, surtout si les aliments

sont coupés petit. Quand ma vue s'est mise à baisser, lorsque j'approchais le bol de riz, comme ça, les grains devenaient flous, ils ne se séparaient pas à mes yeux ; quelle fadeur pour le regard ! »

Tout en parlant, Shingo contemplait les masques.

Il finit pourtant par remarquer sa belle-fille qui tenait ses vêtements devant elle, en attendant qu'il se changeât ; il se rendit compte aussi que ce soir encore, Shuichi ne rentrait pas.

Shingo se leva pour se changer, sans quitter des yeux les masques posés sur le brasero, évitant ainsi de rencontrer le regard de Kikuko. Cette dernière arrangeait le complet comme si de rien n'était, sans même approcher des masques.

Cela s'expliquait peut-être par l'absence de son mari. À cette pensée, des nuages obscurcirent le cœur de Shingo.

« Oui, ce sont des objets maléfiques, dit Yasuko. Ne dirait-on pas des têtes humaines ? »

Shingo revenait près du brasero.

« Quel est, à ton avis, le plus beau ? »

— Ce serait celui-ci, répondit sans hésiter Yasuko, saisissant le masque de Kasshiki. On dirait un homme vivant.

— Tu trouves ? »

Shingo, déçu par le jugement superficiel de Yasuko, répondit :

« Ils datent de la même époque, sans être de la même main. Ils seraient contemporains de Toyotomi Hideyoshi. »

Il avait avancé le visage juste au-dessus du Jîdo.

Le Kasshiki montrait des traits virils, des sourcils touffus, tandis que le Jîdo, plus asexué, levait haut des sourcils en forme de croissant de lune, des sourcils de jeune fille.

Shingo s'approchait de plus en plus du masque. La peau, lisse comme celle d'une adolescente, apparaissait tendre à ses regards, acquérait, au fur et à mesure que la distance diminuait, la chaleur d'un épiderme humain. Soudain le masque, s'animant, lui sourit.

« Ho ! » Shingo faillit s'étrangler.

À dix centimètres de son visage, une femme vivante lui souriait, d'un sourire pur et beau.

Vraiment les yeux, la bouche vivaient.

Dans les trous vides des pupilles s'étaient insérées des prunelles noires. Les lèvres vermeilles semblaient délicatement humectées.

Tandis que, le souffle coupé, Shingo s'approchait du masque, jusqu'à le toucher du nez, les prunelles presque noires se levaient vers lui, la chair de la lèvre inférieure se gonflait. Il faillit y poser un baiser. Il soupira longuement avant d'en éloigner enfin son visage.

Avec un peu d'éloignement, ce qui venait de se passer n'était que mensonge ; néanmoins, il en restait haletant.

Maussade, Shingo replaça le Jîdo dans son sac d'étoffe rouge

brochée d'or, et tendit l'écrin du Kasshiki à sa femme. « Range-le. »

Shingo croyait avoir entrevu le fond de la lèvre inférieure, l'endroit où le rouge franc s'atténue. La bouche entrouverte ne montrait pas de dents. Dans le masque peint en blanc, les lèvres se détachaient comme des boutons de fleurs sur la neige.

Il était peu orthodoxe, et sans doute impardonnable, de regarder un masque de Nô en mettant le nez dessus. Ce ne devait pas être une des manières de l'examiner qu'avait envisagées son auteur. Sur la scène du Nô, à bonne distance, il paraissait sans doute plus vivant. Pourtant, en s'approchant au plus près, comme venait de le faire Shingo, le masque s'animait.

Le trouble qu'il venait d'éprouver, ce sursaut de passion fatale, lui fit soupçonner qu'il venait de découvrir le secret d'amour du sculpteur. D'ailleurs, ce masque était peut-être plus troublant qu'une femme réelle.

Il tenta d'en rire, et d'attribuer cette impression à sa mauvaise vue.

N'empêche qu'il avait étreint une femme en rêve, trouvé sa secrétaire jolie sous un masque, et manqué poser un baiser sur les lèvres du Jîdo. Quelle série de bizarreries... Il se demanda si quelque chose vacillait en lui.

Depuis que sa vue avait baissé, Shingo n'avait jamais posé son visage sur celui d'une jeune fille. Cela serait-il d'une saveur attendrissante pour un presbyte ?

Shingo racontait à sa femme que ce masque avait appartenu à Mizuta, celui qui était mort dans un hôtel thermal, et pour lequel ils avaient reçu du si bon thé.

« C'est un objet maléfique », répétait Yasuko.

Shingo but une tasse de thé ordinaire dans laquelle il avait versé quelques gouttes de whisky.

Dans la cuisine, Kikuko hachait des poireaux qui devaient accompagner un plat de daurade.

IV

Un matin du crépuscule de l'année, au dernier mois, Shingo regardait, en se débarbouillant, Teru qui se chauffait au soleil avec ses petits.

Même quand les chiots avaient commencé de quitter leur abri sous la galerie, on n'avait pu savoir s'ils étaient quatre ou cinq. Parfois, Kikuko s'emparait bien vite de ceux qui sortaient et les apportait à la maison ; une fois dans ses bras, ils restaient tranquilles mais comme ils

se sauvaient à la vue de quelqu'un et ne se promenaient jamais tous ensemble, la jeune femme elle-même prétendait tantôt qu'ils étaient quatre et tantôt qu'ils étaient cinq.

Au soleil de ce matin-là, on en comptait cinq, à l'endroit où Shingo avait regardé les bruants s'ébattre parmi les moineaux. Jadis, au pied de la colline, on avait entassé les déblais de construction d'un abri antiaérien ; pendant la guerre, on y cultivait des légumes. Maintenant, les bêtes venaient y prendre leur bain de soleil matinal.

Déjà fanées, les hautes herbes dont les oiseaux avaient picoré les épis se courbaient du pied de la colline vers ce talus. Une pelouse tendre avait poussé. Le vieillard fut touché que Teru, dans sa sagesse, eût élu cet endroit.

Avant le lever des hommes, ou peut-être même après, quand ils s'affairaient à leurs préparatifs matinaux, la chienne y conduisait ses petits pour les allaiter au chaud. Elle jouissait du moment présent, sans être dérangée par personne. Shingo sourit à ce tableau qui évoquait le renouveau, car bien que ce fût l'avant-dernier jour de l'année, le soleil à Kamakura semblait déjà printanier.

Cependant, il observait que les petits, obéissant à la dure loi de la nature, se bousculaient pour attraper une tétine puis pompaient avec les coussins des pattes pour tirer le lait. Et Teru, peut-être parce que ses chiots étaient déjà grands, puisqu'ils grimpaient sur le talus, bougeait parfois le haut du corps ou se roulait sur le ventre, comme si elle était lasse d'allaiter. Ses tétines portaient des marques rouges, traces des griffes de ses petits.

Enfin la chienne se releva, fit lâcher prise à ses chiots et descendit en courant du talus. Un noiraud qui s'obstinait tomba, roula jusqu'en bas de la pente ; cela représentait une chute d'un mètre peut-être. Le vieillard en fut surpris.

Le chiot se releva sans mal ; il resta quelques instants ahuri, puis soudain se remit en mouvement et flaira le sol autour de lui.

Shingo s'étonna, car cette attitude de l'animal, sans doute la voyait-il pour la première fois, et pourtant, elle éveillait en lui une impression de déjà vu.

« Ah ! le tableau de Sôtatsu ! balbutia-t-il, après avoir réfléchi quelques instants, quelle grandeur ! »

Ayant jadis jeté un coup d'œil sur une reproduction du petit chien de Sôtatsu, il avait cru voir une sorte de jouet stylisé. Mais c'était du réalisme vivant ; cette constatation le frappa.

Que l'on ajoutât un peu de dignité, d'élégance à la silhouette du chiot, et l'on retrouverait tout à fait ce lavis. Shingo se rappela que le masque de Kasshiki lui avait paru réaliste et ressemblait à quelqu'un. Le sculpteur de ce masque était un contemporain du peintre Sôtatsu.

Maintenant, Shingo pouvait affirmer que Sôtatsu avait peint le petit

d'une chienne bâtarde quelconque.

« Hou ! hou ! Venez voir ! Voilà tous les petits chiens ! »

Les quatre autres descendaient lentement du talus, craintifs, en s'arc-boutant sur leurs pattes minuscules.

Trompant l'espoir de Shingo, ni le noiraud ni ses frères ne reproduisirent le mouvement qu'avait fixé le pinceau du peintre.

La métamorphose d'un chiot en un lavis de Sôtatsu, celle d'un masque de théâtre en une femme réelle, et réciproquement, c'était peut-être la révélation que lui apportait un regard fortuit...

Le vieillard accrocha sur un mur le masque de Kasshiki, mais le Jïdo fut enfoui dans le fond d'un placard.

À l'appel de Shingo, Yasuko et Kikuko étaient accourues dans le cabinet de toilette.

« Vous autres, les femmes, vous n'avez rien vu en vous débarbouillant. »

Une main légère posée sur l'épaule de sa belle-mère, Kikuko protesta : « Les femmes sont très pressées, le matin, n'est-ce pas, Mère ?

— Justement, où est Teru ? dit Yasuko. Où est-elle partie, tandis que ses petits vadrouillent, pauvres abandonnés ?

— Nous serons bien ennuyés quand nous les abandonnerons, ceux-là, dit Shingo.

— Deux des chiots ont déjà trouvé de bons partis.

— Tiens ? Il y a donc des amateurs ?

— Oui. C'est-à-dire que pour l'un, c'est le maître de Teru. Il veut une femelle.

— Vraiment ! Sous prétexte que Teru devient une chienne errante, il prétend l'échanger pour un des petits ?

— Il paraît », dit Kikuko puis, répondant à la question antérieure : « Mère, Teru est allée déjeuner ailleurs. » La jeune femme s'expliqua : « La sagacité de cette chienne surprend le voisinage, et tout le monde en parle. Elle connaît l'heure des repas dans les maisons d'alentour, et fait sa tournée juste au bon moment.

— Comment ! » Shingo ressentit une légère déception. « Alors que nous la nourrissons matin et soir, pensant qu'elle avait enfin pris ses habitudes chez nous, elle guette l'heure des repas des voisins !

— Plutôt que l'heure des repas, l'heure de la vaisselle, précisa Kikuko. Les voisins me disent, quand ils me rencontrent : Ah ! cette fois, c'est chez vous que Teru a mis bas ! et ils prennent de ses nouvelles. Les enfants du coin sont venus en votre absence me demander de leur montrer les petits.

— En somme, cette bête jouit d'une grande popularité.

— Mais oui !

— Une dame m'a raconté une chose amusante, dit Yasuko. Voilà :

« Si Teru, cette fois, a mis bas chez vous, il va naître un enfant dans la maison ! » Teru, dit-elle, a poussé la jeune mariée de la famille à avoir un enfant. Quel porte-bonheur, ce chien !

— Oh ! Mère », protesta Kikuko, rougissante ; elle retira sa main de l'épaule de la vieille femme.

« Je répète seulement les propos des voisines.

— Quel rapprochement, entre un chien et un être humain ! » La réflexion de Shingo tombait mal, mais Kikuko releva le visage, qu'elle avait baissé.

« Le vieux père de M. Amamiya s'inquiète beaucoup de Teru. Il est venu me demander d'en prendre soin. Il se montrait trop poli, j'étais confuse.

— Ah ? pourquoi pas ? répondit le vieillard. Elle est venue chez nous, qu'elle y reste ! »

Amamiya était le voisin du maître de Teru. La faillite de son entreprise commerciale l'avait contraint à vendre sa maison ; il avait déménagé pour s'établir à Tôkyô.

Il faisait vivre ses vieux parents, qui s'occupaient encore de leurs petites affaires, mais comme son logement de Tôkyô n'était pas grand, il les avait laissés à Kamakura. Dans le voisinage, on ne désignait ce vieux que sous l'appellation du vieux père de M. Amamiya.

C'était avec lui que Teru s'entendait le mieux. Après avoir emménagé dans sa nouvelle chambre, le vieux était venu la voir.

« Bon, je vais lui donner tout de suite votre réponse. » Sur ces mots, Kikuko tourna les talons et sortit.

Shingo ne la regarda pas partir : il suivait des yeux le chiot noir. Il aperçut par la fenêtre un grand chardon tombé sur le sol, les pétales effeuillés, la tige brisée à la base. Il restait pourtant d'un bleu vif.

« Quelle plante résistante ! » dit Shingo.

LES CERISES D'HIVER

I

La pluie se mit à tomber la veille du Jour de l'an, et continua de tomber le 1^{er} janvier.

Ce jour-là, le calendrier occidental entraît officiellement en vigueur. De cette façon, Shingo avait soixante et un ans et Yasuko soixante-deux.

Le 1^{er} janvier, on peut faire la grasse matinée, mais Shingo fut réveillé de bonne heure par Satoko, qui trottait de long en large sur la véranda.

« Viens, Satoko ! » Kikuko s'était donc levée. « Allons faire griller des galettes de riz pour le déjeuner. Satoko, veux-tu m'aider ? »

Elle tâchait sans doute d'attirer l'enfant vers la cuisine, loin de la chambre de Shingo, mais la petite devait faire la sourde oreille, car le trottement continua.

« Satoko ! » Cette fois, Fusako l'appelait de son lit. « Viens ! » mais la petite ne répondit même pas.

« Un jour de l'an pluvieux ! dit Yasuko, réveillée aussi.

— Oui, fit Shingo.

— Satoko se lève, et il faut que Kikuko s'affaire ! Fusako s'arrange pour rester au lit ! » Yasuko bafouillait un peu en disant ces mots.

Shingo s'en amusa. « Il y a longtemps qu'un enfant ne m'a réveillé le matin du Jour de l'an.

— Maintenant, ce sera tous les matins ; et pas seulement aujourd'hui.

— Je ne pense pas. Il n'y a pas de véranda dans la maison d'Aïhara, c'est nouveau pour elle ; quand elle en aura pris l'habitude, j'imagine que cela ne l'amusera plus.

— Croyez-vous ? Les enfants de son âge n'aiment-ils pas tous à trotter sur les vérandas ? Ses pieds collent au sol, fit Yasuko, tendant l'oreille. Cela produit une curieuse impression : cette enfant allait sur ses cinq ans, et puis elle n'en a plus que trois. Un vrai tour de passe-passe ! Pour moi, revenir de soixante-quatre à soixante-deux, cela ne fait pas une telle différence.

— Pardon ! Ce n'est pas si simple et ce qui nous arrive est singulier : comme mon anniversaire tombe avant le tien, nous aurons

le même âge pendant quelque temps. De mon jour de naissance au tien. »

Yasuko semblait s'en rendre compte pour la première fois.

« Voici la grande découverte ! Un événement dans notre vie !

— Peut-être, marmonna la vieille femme. Mais à quoi cela nous avance-t-il, au point où nous en sommes !

— Satoko, appelait encore Fusako. Satoko ! » L'enfant, sans doute lasse de courir, rejoignit sa mère. « Comme tes pieds sont froids ! »

Shingo ferma les yeux.

« Si cette petite trotte quand nous sommes là, ce serait charmant, dit au bout d'un moment Yasuko, mais en notre présence, elle boude et s'accroche aux jupes de sa mère. »

Chacun d'eux tentait-il de détecter chez l'autre un signe d'attachement pour cette enfant ? Shingo, du moins, crut sentir que sa femme le sondait. Peut-être se forçait-il ? Le son des petits pieds collant au sol ne lui avait pas été très agréable, car il n'avait pas assez dormi ; il n'en avait pas été tellement agacé mais l'attendrissement que lui auraient inspiré les pas d'un petit-fils n'y était pas. Son affection devait être en défaut.

Il ne songea pas un instant que là-bas, sur la véranda, avec les volets clos, il faisait bien noir. Sa femme y avait immédiatement pensé. On pouvait donc exciter sa compassion pour l'enfant.

II

Si le mariage malheureux de Fusako, qui avait marqué Satoko d'une tache obscure, éveillait une certaine pitié dans le cœur du vieillard, il lui causait surtout une irritation permanente, puisqu'en fait, on n'y pouvait rien ; plus encore : la stupéfaction de n'y pouvoir rien.

Bien entendu, les parents ne jouissent que de pouvoirs très limités devant la vie conjugale de leurs enfants, mais ce qui frappait Shingo par-dessus tout, maintenant que la situation avait évolué jusqu'au point où le divorce semblait la seule solution, c'était l'impuissance de sa fille même. Ses parents pouvaient l'héberger, elle et ses enfants, après le divorce, elle n'en serait pas guérie, sa vie n'en serait pas rétablie.

Une femme qui a manqué son mariage n'a-t-elle plus rien à espérer ?

Lorsqu'elle avait quitté son mari, en automne, elle ne s'était pas réfugiée chez ses parents, mais dans le berceau de la famille, à

Shinshû. De là, elle leur avait appris, par télégramme, son départ. Shuichi s'était chargé de la ramener.

Au bout d'un mois, elle était repartie, disant qu'elle allait rompre une bonne fois. Peut-être aurait-il mieux valu que son père ou son frère allassent parler au mari ; ils le lui avaient proposé, sans qu'elle voulût rien entendre. C'était à elle seule d'y aller...

Yasuko lui avait offert de garder les enfants.

« Mais c'est justement du sort des enfants qu'il s'agit ! avait rétorqué Fusako, se dressant contre sa mère d'une façon quasi hystérique. Je ne sais pas si j'en aurai la garde. » Fusako, partie, n'était pas revenue.

Après tout, ce genre de problème doit se débattre entre mari et femme. Shingo et les siens, dans l'incertitude, s'étaient demandé combien de temps il convenait d'attendre en silence. Les jours avaient passé, dans un grand malaise, sans que Fusako leur envoyât de nouvelles. Peut-être voulait-elle reprendre la vie commune ?

« Va-t-elle toujours se laisser aller ? avait dit Yasuko.

— C'est nous qui laissons aller », avait répondu Shingo, le visage sombre, comme sa femme.

Soudain, la veille du Jour de l'an, Fusako était revenue.

« Qu'est-il arrivé ? » avait demandé Yasuko, jetant des regards effrayés sur sa fille et sur ses petits-enfants.

Fusako s'était efforcée de fermer avec des mains tremblantes son parapluie dont une ou deux baleines paraissaient cassées.

« Pleut-il ? » avait continué Yasuko.

Kikuko s'était avancée sur le seuil pour prendre Satoko dans ses bras. Fusako avait fait son entrée par la porte de la cuisine, pendant que sa mère s'occupait à disposer dans un plat en bois un mets traditionnel.

Shingo avait soupçonné sa fille de venir quémander un peu d'argent, mais il ne semblait pas que c'eût été le cas.

Yasuko s'était essuyé les mains avant d'entrer dans le salon, restant debout sans pouvoir détacher ses regards de sa fille.

« C'est du joli ! T'avoir renvoyée la veille du Jour de l'an ! »

La jeune femme avait pleuré sans répondre.

« Cela vaut mieux. Une rupture franche et nette ! avait dit Shingo.

— Si c'était vrai, avait rétorqué sa femme. Je n'aurais pas cru possible de renvoyer quelqu'un la veille du nouvel an !

— Je suis venue de mon plein gré, avait déclaré Fusako, d'une voix que les larmes étranglaient.

— Vraiment ! Alors, tu viens seulement passer les fêtes en famille ! Je te demande pardon. Ne parlons pas de cela maintenant. Nous en discuterons à loisir à la nouvelle année. »

La vieille femme était retournée dans sa cuisine.

Shingo avait été quelque peu surpris par le ton qu'elle avait employé, mais il y trouvait une certaine teneur d'amour maternel. Bien entendu, Yasuko s'était apitoyée devant le spectacle qu'offrait sa fille rentrant à la maison par la porte de service la veille du Jour de l'an, comme par le bruit des pas de l'enfant sur le plancher de la véranda plongée dans l'obscurité. Mais Shingo devinait aussi que sa femme éprouvait vis-à-vis de lui une certaine gêne mêlée d'inquiétude.

Fusako dormit plus tard que les autres, ce matin du 1^{er} janvier. À l'heure de passer à table, ils l'entendirent se gargariser. Sa toilette s'éternisait.

« Si nous prenions un verre en attendant ! dit Shuichi, qui versait déjà du vin doux dans le gobelet de son père. Vos cheveux sont presque blancs, maintenant.

— Bien sûr ! À mon âge, on en a chaque jour davantage. Ils blanchissent même parfois à vue d'œil !

— Ce n'est pas possible !

— Mais si ! Regardez bien ! »

Yasuko et Shuichi regardaient sa tête ; Kikuko, le visage sérieux, le fixait aussi. Elle tenait la dernière-née de Fusako sur les genoux.

III

On avait installé le second brasero pour Fusako et les enfants. Kikuko partit les rejoindre. Yasuko se tenait de côté, tandis que les deux hommes se faisaient face par-dessus leurs coupes. Shuichi ne buvait pas souvent chez lui, mais ce nouvel an pluvieux l'entraînait peut-être au-delà de sa capacité de résistance. Il se versait coupe sur coupe, oublieux de son père. Son regard commençait à chavirer.

À voir ce regard, le vieillard se rappelait ce qu'on lui avait appris : son fils s'était mis, chez sa maîtresse, dans un état d'ivresse brutale ; il avait fait pleurer cette femme en exigeant que sa compagne chante pour lui.

« Kikuko ! appelait Yasuko. Voudrais-tu nous apporter à nous aussi des oranges ? » Kikuko fit glisser la porte, et quand elle eut apporté les fruits, la vieille femme continua : « Viens me tenir compagnie. J'ai une paire de buveurs moroses sur les bras. »

Kikuko jeta un coup d'œil sur son mari. « Il ne me semble pas que Père ait beaucoup bu, fit-elle pour détourner la conversation.

— Je réfléchissais un peu, marmonna Shuichi, qui prit un air venimeux. Je pensais à votre vie, Père.

— À ma vie ? Quoi de particulier ?

— Rien que de vague. Mais s'il fallait résumer mes cogitations, voici : votre vie est-elle une réussite ou un échec ?

— Je te défie d'en juger, répliqua Shingo, qui garda le silence ensuite, pendant un moment. Eh bien, continua-t-il, les plats qu'on nous a servis en ce Jour de l'an m'ont rappelé le goût de ceux d'avant-guerre. Sous ce rapport, on peut estimer que ma vie est une réussite.

— Les plats ? Que représentent les plats dans cette affaire ?

— Mais oui, les plats. N'est-ce pas à cela que tout se ramène ? Si tu nous dis que tu as un peu réfléchi à la vie de ton père...

— Un peu, mais enfin...

— Une vie médiocre, ordinaire, assez longue et qui débouche maintenant sur un bon repas de 1^{er} janvier. Combien de gens sont morts !

— En effet !

— Mais si l'on doit jauger un père d'après la réussite ou l'échec conjugal de ses enfants, alors je n'ai pas à me féliciter.

— Est-ce là votre véritable sentiment ?

— Cessez donc, vous deux ! fit Yasuko, levant la tête. Vous ne commencez pas très bien l'année. » Puis, à voix basse : « Fusako est là. Ne l'oubliez pas. Au fait, où est-elle ?

— Endormie, dit Kikuko.

— Satoko ?

— Satoko et la toute petite aussi.

— Tiens ! Endormies toutes les trois ? » Yasuko ouvrait des yeux ronds, et sur son visage se lisait un peu de cette innocence qui vient avec l'âge.

La porte d'entrée s'ouvrit. Kikuko se leva. Tanizaki Eiko venait présenter ses vœux.

« Tiens ! Par une pluie pareille ? » fit Shingo, surpris, dont l'exclamation fit écho à celle de Yasuko. « Elle dit qu'elle ne veut pas monter, dit Kikuko.

— Ah ! » Shingo, se levant, se dirigea vers l'entrée.

Eiko l'attendait, debout, son manteau sur le bras, vêtue d'un ensemble de velours noir ; le visage sans doute rasé, lourdement fardé, dans une posture un peu contrainte, elle semblait rapetissée. Son salut parut emprunté.

« Quelle gentillesse de venir sous cette averse ! Personne ne se dérange aujourd'hui ! Moi-même, je ne comptais pas sortir. Monte te réchauffer, car il fait froid.

— Merci beaucoup. »

Shingo ne discernait pas si l'attitude de la jeune fille provenait de son voyage à pied sous la pluie froide et le vent, ou de quelque secret qu'elle voulait lui confier.

De toute façon, venir par un temps pareil lui parut méritoire.

Eiko ne semblait pas désireuse d'entrer.

« Dans ce cas, je vais me risquer dehors aussi. Attends-moi quelques minutes là-haut, s'il te plaît. Je t'accompagne. J'ai l'habitude de me présenter chaque 1^{er} janvier chez M. Itakura, l'ancien directeur de notre société. »

Dès le matin, Shingo avait été préoccupé par cette obligation. La visite d'Eiko le décidant, il alla rapidement se préparer.

Shuichi s'était sans doute allongé dès que son père eut quitté la pièce pour descendre dans l'entrée, car ce dernier revenant se changer l'avait vu se relever.

« Tanizaki est là », dit Shingo.

Comme si cette visite ne le concernait en rien, Shuichi refusa de la voir.

Quand son père sortit, Shuichi leva la tête et suivit des yeux la silhouette qui s'éloignait.

« Vous feriez bien de rentrer avant la nuit.

— Oui, je reviendrai de bonne heure. »

Teru, la chienne, était venue jusqu'à la porte. Le chiot noir, sortant on ne savait d'où, courut à la rencontre de Shingo, pour imiter sa mère. Il trébucha, se mouillant tout le poil d'un côté du corps.

« Oh ! le pauvre ! »

Eiko s'accroupit près de lui.

« Cinq petits sont nés chez nous. Certaines personnes en veulent et quatre sont déjà casés. Il ne nous reste que celui-ci.

— Mais nous l'avons promis. »

Le train de la ligne de Yokosuka était quasi vide.

Voyant les gouttes de pluie passer presque à l'horizontale devant les vitres du train, Shingo, se trouvant bien du mérite à sortir, en éprouva de la satisfaction.

« À cette date, chaque année, le train est bondé de gens qui vont faire leurs vœux au temple de Hachiman. »

Eiko hocha la tête.

« Tu viens tous les 1^{er} janvier chez nous, remarqua Shingo.

— Oui. » La jeune fille garda le visage baissé.

« Même si je quittais le bureau, j'aimerais que vous m'autorisiez à me présenter chez vous le 1^{er} janvier.

— Tu nous quitteras quand tu te marieras, dit Shingo. Qu'as-tu donc ? Aurais-tu quelque chose à me dire ?

— Non.

— Parle net. Pour ma part, j'ai l'esprit émoussé, je suis un peu distrait.

— Vous plaisantez, dit Eiko d'un ton bizarre. De toute façon, je souhaite m'en aller. »

Shingo, que ces paroles ne prenaient pas entièrement par surprise,

ne trouvait pas grand-chose à répondre.

« Vous dire cela le 1^{er} janvier... Je n'étais pas venue dans ce but, continua-t-elle d'une voix de grande personne. Nous en reparlerons un autre jour.

— Bon. »

L'humeur de Shingo s'assombrit. Il lui semblait que cette fille, qui travaillait pour lui depuis environ trois ans, devenait soudain une autre femme. Elle n'était visiblement pas la même. Cependant, il ne l'avait jamais observée de très près, car il la considérait comme une secrétaire, sans plus.

Il éprouva soudain le besoin de la retenir, bien qu'il n'eût évidemment aucune prise sur elle.

« Si tu nous quittes, ce serait à cause de moi. Je t'ai contrainte à m'accompagner jusqu'à la maison de la maîtresse de Shuichi. Cela t'a déplu. Trouves-tu gênant de rencontrer Shuichi au bureau ?

— Cela m'a été très pénible, dit nettement Eiko. Mais à la réflexion, j'ai compris que c'était une démarche bien naturelle pour un père. D'ailleurs, je me suis rendu compte que j'avais tort. J'étais flattée que M. Shuichi m'invite à danser, par exemple, si bien que j'ai accepté des invitations chez Kinuko. Je suis déshonorée !

— Déshonorée ? Le mot est fort.

— J'ai mal agi, fit Eiko tristement, les yeux mi-clos. Quand je quitterai le bureau, pour vous remercier de vos bontés, je prierai Mme Kinuko de s'effacer. »

Shingo, surpris, était aussi un peu gêné.

« Tout à l'heure, j'ai rencontré la jeune dame dans l'entrée, n'est-ce pas ?

— Tu veux parler de Kikuko ?

— Oui. J'ai été peinée. J'ai résolu de parler à Kinuko, à tout prix. »

Shingo se sentit l'esprit plus léger. L'optimisme d'Eiko devait être communicatif. « Peut-être ne serait-il pas impossible que l'affaire soit réglée par cette main légère ? » se dit soudain le vieillard.

« Mais il n'est pas séant que je te demande de tenter pareille démarche.

— C'est moi qui ai pris cette résolution, de mon libre arbitre, afin de vous manifester ma gratitude. »

Ces grands mots, sur de si petites lèvres, provoquaient un certain malaise chez Shingo.

Il envisagea de l'inviter à mettre un terme à ses interventions irréfléchies, mais Eiko paraissait émue par ses propres « résolutions ».

« Je ne comprends pas les hommes ! Quand on a une épouse si charmante... Cela m'agace de le voir prendre du bon temps avec Kinuko, mais s'il s'agissait de sa femme, quelle que soit leur intimité, je n'en ressentirais nulle jalousie.

— Peut-être une femme qui n'inspire aucune jalousie aux autres femmes laisse-t-elle les hommes insatisfaits ? fit Shingo riant un peu jaune.

— Il m'a souvent déclaré que sa femme était puérile.

— Il t'a dit cela ? À toi ?

— Oui. À moi, et à Kinuko... « Comme elle est enfantine, elle plaît à mon père », nous racontait-il.

— L'imbécile ! »

Il jeta malgré lui un coup d'œil à la jeune fille qui continua, un peu vite :

« Mais il ne dit rien, maintenant, il n'en parle plus. »

Shingo sentit un tremblement de colère le gagner. Pour lui, les propos de son fils s'appliquaient à l'être physique de sa femme. Que s'attendait-il donc à trouver en elle ? Une prostituée ? Quelle phénoménale ignorance, lui sembla-t-il, mais aussi, quelle atrophie des qualités spirituelles ! Cela l'autorisait-il à commettre une telle inconvenance ? Parler de sa propre femme à Kinuko, et même à Eiko !

Shingo jugeait son fils cruel, et non seulement lui, mais Kinuko comme Eiko lui parurent cruelles à l'égard de Kikuko.

Shuichi n'avait-il pas été sensible à la pureté de la jeune femme ?

Le vieillard évoquait le visage, enfantin, blanc et fin de sa bru, cette dernière venue de la famille.

Éprouver une haine physique de son fils, à cause de l'épouse de celui-ci, ce n'est pas une réaction très normale ; cela, Shingo s'en rendait compte, mais il ne pouvait s'en défendre.

Il avait épousé Yasuko, d'un an son aînée, lorsque la sœur de celle-ci, pour laquelle il avait éprouvé de l'attirance, était morte. Cette tendance un peu bizarre restait sous-jacente dans sa vie ; c'était ce qui le mettait en fureur à cause de Kikuko.

Kikuko restait sur sa jalousie, du fait que Shuichi eût si vite pris une maîtresse, mais en dépit de l'insuffisance morale de Shuichi, de sa cruauté, peut-être même à cause de cela, la femme commençait à s'éveiller en elle.

Shingo songea qu'Eiko, sous ce rapport, était encore moins développée que sa belle-fille.

En fin de compte, le vieillard sentit que sa tristesse tempérait sa colère ; il se tut.

Eiko resta silencieuse aussi. Elle ôta ses gants, se recoiffa.

Il y avait un cerisier tout épanoui dans le jardin de cette auberge d'Atami. Cela se passait au mois de janvier. On appelle ces arbres les cerisiers du froid.

Shingo s'était laissé dire qu'ils avaient commencé de fleurir dès avant la fin de l'année, mais il crut retrouver le printemps, dans un monde différent de son univers quotidien.

Le vieillard confondait les fleurs roses des pruniers avec celles des pêchers, et se demandait si les fleurs blanches ne seraient pas celles d'un abricotier.

Avant de voir sa chambre, Shingo, séduit par la réflexion des cerisiers épanouis dans les eaux d'une source, alla jusqu'à la berge pour s'y arrêter un moment. Debout sur un petit pont, il contempla cette floraison puis passant sur l'autre rive, admira les pruniers taillés en forme de parasols et couverts de fleurs rouges. Trois ou quatre canards qui s'y abritaient se sauvèrent en courant. Le jaune de leur bec, celui de leurs pattes, un peu plus soutenu, lui rappelaient aussi le printemps.

Le lendemain, sa société donnait une réception ; Shingo était venu l'organiser. Quand il aurait discuté avec l'aubergiste, son travail serait fini.

Assis sur une chaise de la véranda pour contempler le jardin, il remarqua des azalées blanches. De gros nuages de pluie, venant du col de Jikkoku, se dirigeaient vers lui ; alors il rentra dans sa chambre.

Sur la table étaient posées sa montre-bracelet et sa montre de gousset. Cette dernière avançant de deux minutes, ses deux montres se trouvaient rarement d'accord, ce qui l'agaçait.

« Si cela vous contrarie, contentez-vous d'une seule ! » disait Yasuko.

Ce point de vue se défendait, bien sûr, mais cela faisait des années que Shingo avait pris l'habitude d'en porter deux.

Dès avant le dîner, la tempête se déchaîna. L'électricité sauta. Shingo se coucha de bonne heure.

Il fut réveillé par un chien qui hurlait dans le jardin, par le vacarme de la pluie et du vent ; on aurait dit le bruit de l'océan quand il fait gros temps.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front ; l'atmosphère de la chambre lui parut lourde, stagnante, tiède, suffocante, comme lorsqu'un orage doit éclater au bord de la mer, au printemps.

Il prit une inspiration profonde, saisi d'inquiétude, comme s'il allait cracher le sang. Cela lui était arrivé lors de ses soixante ans, mais jamais depuis.

« Ce n'est pas dans la poitrine, se dit-il, ce n'est qu'une nausée. »

Il ressentait une gêne à l'intérieur des oreilles, qui se déplaça vers les tempes, jusqu'au front. Il se massa le front et la poitrine.

Ce bruit de mer déchaînée venait du frottement de la pointe de la tornade, du vent et de la pluie ruisselant sur le flanc de la montagne ; des profondeurs de la tempête se rapprochait un grondement lointain.

« C'est un train qui traverse le tunnel de Tanna », pensa-t-il ; ce ne pouvait être autre chose. Un sifflement retentit quand le train sortit du tunnel. Shingo, soudain pris de peur, se sentit tout à fait réveillé.

Le grondement s'était prolongé très longtemps. Le tunnel mesurant environ huit kilomètres, le train devait mettre sept ou huit minutes pour le traverser ; or il lui semblait l'avoir entendu dès le moment où le train était entré dans la bouche la plus éloignée du tunnel, à Kannami. Se pouvait-il que ce grondement du train dans le tunnel s'entende à huit cents mètres de la bouche d'Atami ?

Il avait ressenti dans sa tête la présence du train qui traverse le tunnel noir en même temps qu'il en avait perçu le bruit, pendant toute la traversée, jusqu'à la plus proche embouchure ; poussant un soupir de soulagement lorsque le train était sorti.

Pourtant c'était bizarre. Le vieillard restait perplexe. « Il faudra se renseigner demain près de l'hôtelier, décida-t-il, et téléphoner à la gare. »

Il fut long à se rendormir.

« Shingo-o-o ! Shingo-o-o ! » Il s'entendit appeler, dans son demi-sommeil. La seule qui eût jamais prononcé son nom de cette façon avait été la sœur de Yasuko. Ce fut un réveil d'une douceur indicible.

« Shingo-o-o ! » La voix s'était faufilée sous la fenêtre, derrière la maison, et l'appelait.

Shingo fut soudain bien réveillé. Le bruit du ruisseau qui coulait derrière l'auberge s'était enflé. On entendait des voix d'enfants.

Shingo se leva, poussa les volets extérieurs. Le soleil du matin rayonnait, de ce rayonnement chaleureux que mouillait la pluie du printemps. Dans le sentier qui courait de l'autre côté du ruisseau, sept ou huit enfants s'étaient groupés pour aller à l'école. Était-ce eux qu'il avait entendus s'interpeller ?

Néanmoins, Shingo se pencha par la fenêtre et fouilla du regard les bosquets de bambous, sur la plus proche rive.

L'EAU DU MATIN

I

Lorsque, au Nouvel An, son fils lui avait dit que sa tête blanchissait, le vieillard avait répondu qu'à son âge les cheveux blanchissent d'un jour à l'autre, et parfois même à vue d'œil. Il songeait à Kitamoto.

Un certain nombre de ses anciens condisciples d'études, maintenant sexagénaires, avaient vu la chute de leur fortune pendant ou après la guerre.

Chute terrible car, à cinquante ans, on est un notable. Se relever est difficile ! Ces hommes appartenaient également à la génération qui vit périr ses fils à la guerre.

Kitamoto y avait, lui aussi, perdu trois fils. Lors de la reconversion des industries de guerre, Kitamoto, qui était ingénieur, se trouva inutilisable.

Un de leurs vieux amis, rendant visite à Shingo dans son bureau, lui avait raconté cette histoire :

« On dit qu'il fut atteint de folie pendant qu'il arrachait ses cheveux blancs. N'allant plus au bureau, donc ayant des loisirs, il les arrachait sans doute pour se distraire. Aussi sa famille considéra-t-elle cela, d'abord, comme une manie sans conséquence – une chose négligeable. Pourtant Kitamoto s'installait tous les jours devant son miroir. L'endroit qu'il avait élagué la veille blanchissait de nouveau le lendemain. Les cheveux blancs devaient être, en vérité, trop nombreux pour qu'on les arrachât.

« Tous les jours, les séances devant le miroir allongeaient. Personne ne le voyait plus. « Tiens ! le revoilà devant le miroir ! » S'il s'en éloignait un instant, il y revenait bien vite, inquiet. Il n'arrêtait pas de s'arracher les cheveux.

— Mais comment ses cheveux n'ont-ils pas disparu complètement ? demanda Shingo, qui commençait à rire.

— Ah ! non, ce n'est pas drôle ! Il ne lui restait plus un cheveu sur la tête ! »

Shingo rit plus fort.

« Mais rends-toi compte ! Ce n'est pas une invention ! » L'ami regardait Shingo bien en face. « Plus il s'arrachait de cheveux blancs, plus sa tête blanchissait, disait-on. Qu'il en tirât un, quelques-uns

blanchissaient alentour. Il se dévisageait avec un regard indéfinissable... Ses cheveux devinrent très rares. »

Shingo réprima son hilarité. « Sa femme l'a-t-elle laissé faire sans rien dire ? » essaya-t-il de demander, mais son ami continuait d'un air important :

« Voilà donc notre Kitamoto quasiment déplumé. D'ailleurs, il paraît que les trois poils qui lui restaient étaient tout blancs.

— Mais cela devait lui faire mal ?

— Quand il les arrachait ? Il les prenait un par un, soigneusement, pour ne pas en retirer de noirs, alors cela ne lui faisait pas de mal. Seulement, quand on enlève tant de cheveux, la peau de la tête tire, elle devient très sensible. Cela ne saigne pas, mais le crâne pèle, rougit, gonfle. En fin de compte, on l'a fait interner. Le peu de cheveux qui lui restaient, Kitamoto se les est arrachés à l'hôpital. Cela fait frémir, n'est-ce pas ? Quelle affreuse obsession... Il refusait de vieillir ; il voulait rajeunir. On ne saurait dire pourtant s'il s'est mis à s'arracher les cheveux parce qu'il était dément, ou s'il est devenu dément parce qu'il s'arrachait les cheveux.

— Mais enfin, il a guéri ?

— Il a guéri. Ce fut un miracle : sur sa tête toute nue, des cheveux bien noirs ont recommencé à pousser dru. »

Shingo se remit à rire : « Quelle belle histoire !

— Mais ce n'est pas une histoire, rétorqua son ami, fort sérieux. Nous rajeunirions peut-être beaucoup si nous perdions la raison. » Il regarda la tête de Shingo : « Pour moi, c'est sans remède, mais toi, tous les espoirs te sont permis. » Cet ami était fort chauve.

« Je vais peut-être aussi me mettre à m'arracher les cheveux, dit Shingo.

— Essaie, mais tu n'auras pas assez de passion pour tout enlever.

— Non. D'ailleurs, mes cheveux blancs ne me tourmentent pas. Je ne tiens pas non plus à rester noir jusqu'à la folie.

— C'est que ta situation est stable. Tu as nagé tranquillement parmi les désastres et parmi les souffrances de millions de gens.

— Ce n'est pas si simple, dit Shingo. Tu aurais pu dire à Kitamoto qu'il est plus facile de se teindre que de s'arracher les cheveux sans fin.

— Se teindre, c'est mentir. Si l'on envisage de mentir, il n'arrivera jamais de miracle.

— En fin de compte, je crois bien que Kitamoto est mort. Même si le miracle dont tu parles a lieu, même si la chevelure rajeunit...

— Es-tu allé à son enterrement ?

— À l'époque, je n'ai pas été averti. J'ai appris sa mort quand la situation s'est un peu stabilisée, après la guerre. De toute façon, comme c'était à la pire époque des bombardements, je ne serais pas

allé à Tôkyô.

— Un miracle contre nature, ça n'est pas durable. Kitamoto s'est révolté contre le cours des ans, contre la fatalité du déclin.

— Peut-être, mais j'envisage la fatalité autrement. Ses cheveux sont redevenus noirs, mais sa vie n'en a pas été prolongée pour autant. Peut-être même a-t-il dépensé une énergie fantastique pour que les noirs repoussent après les blancs, et le cours de ses jours en a-t-il été abrégé. Quoi qu'il en soit, cet homme a joué sa vie dans cette aventure, et nous ne pouvons nous en désintéresser », conclut Shingo.

Sur la tête de son ami, quelques rares cheveux, sur les côtés, entouraient le crâne chauve d'un petit rideau.

« Toutes les personnes que je rencontre maintenant ont les cheveux blancs. Moi-même, je n'en avais pas tant pendant la guerre, mais depuis... »

Shingo n'avait pas pris l'histoire de son ami pour argent comptant, mais comme une anecdote sur laquelle on aurait brodé.

Pour la mort de Kitamoto, c'était un fait acquis, car Shingo en avait entendu parler d'un autre côté.

Après le départ de son ami, Shingo, songeant à cette histoire, se fit une réflexion bizarre. La mort de Kitamoto ne pouvant être contestée, il lui parut également vrai que les cheveux blancs de Kitamoto aient été remplacés par des noirs. Si vraiment ces cheveux noirs avaient repoussé, sans doute était-il vrai que Kitamoto eut été frappé de démence. Si vraiment Kitamoto était fou, sans doute était-il vrai qu'il se fut auparavant arraché tous les cheveux. Si vraiment il s'était arraché tous les cheveux, sans doute était-il vrai que ses cheveux blanchissaient tandis qu'il se regardait dans la glace. Alors l'histoire de son ami ne serait-elle pas véridique de bout en bout ? Le vieillard en ressentit une certaine frayeur.

« J'ai tout à fait oublié de lui demander quel aspect Kitamoto présentait à sa mort, et si ses cheveux étaient noirs ou blancs. » Tout en se parlant à soi-même, Shingo se mit à rire, mais ni ses paroles ni son rire ne furent audibles ; il fut seul à s'entendre.

Parmi les anciens camarades de Shingo, deux étaient morts d'une mort curieuse : Mizuta et Kitamoto. Le premier, mort inopinément, dans un hôtel thermal avec une jeune personne ; à la fin de l'année précédente, Shingo s'était vu dans l'obligation d'acquérir des masques de Nô que le défunt avait laissés. Pour Kitamoto, Shingo s'était chargé de Tanizaki Eiko.

Mizuta étant mort après la guerre, Shingo aurait pu assister à son enterrement, mais celui de Kitamoto, pendant les bombardements, ne lui avait été connu que plus tard.

Lorsque Tanizaki Eiko s'était présentée avec une lettre de recommandation de la fille de Kitamoto, Shingo avait découvert que la

famille du défunt s'était fixée dans la province de Gifu depuis l'évacuation.

Eiko s'était donnée pour une amie de classe de la fille de Kitamoto, mais la demande de celle-ci n'avait pas été sans surprendre beaucoup Shingo, qui ne l'avait jamais rencontrée ; Eiko même ne l'avait pas vue depuis la guerre. Shingo trouvait ces jeunes personnes bien légères. Si la femme de Kitamoto s'était, à la requête de sa fille, souvenue de Shingo, que n'avait-elle écrit elle-même ?

Shingo n'avait pas pris cette lettre de recommandation très au sérieux. Quand Eiko, une fille maigriotte, s'était présentée, elle lui avait produit l'impression d'une tête folle.

Pourtant, il l'avait fait engager, et fait affecter à son bureau. Elle y avait travaillé trois ans. Trois ans, c'est peu, mais pour Eiko, c'était bien beau, se dit plus tard Shingo.

Pendant ces trois années, Eiko était allée danser avec Shuichi – rien là que d'assez normal – mais elle s'était rendue dans la maison de la maîtresse de son fils. Shingo était même allé voir cette maison, guidé par elle. Tout cela semblait être devenu bien lourd pour la jeune fille, qui voulait quitter ce bureau.

Shingo n'avait jamais abordé avec elle le sujet de Kitamoto. Elle ignorait probablement tout de la folie du père de son amie ; les deux jeunes filles ne devaient pas être assez liées pour qu'Eiko se fût mêlée à la famille de Kitamoto.

Shingo la considérait comme une tête folle, mais après son départ, il se rendit compte qu'elle était douée d'une petite dose de conscience et de bonne volonté. Conscience et bonne volonté qui lui parurent encore pures parce qu'elle n'était pas mariée.

II

« Père, déjà debout ? »

Kikuko vida l'eau qu'elle allait utiliser pour sa toilette ; elle en fit couler de la fraîche dans la cuvette pour Shingo.

Quelques gouttes de sang tombèrent dans cette eau, s'y diluant, s'y affadissant.

Shingo se rappela soudain le jour où il avait craché le sang. Celui de Kikuko lui parut plus beau. Il crut à une légère hémoptysie, mais ce n'était qu'un saignement de nez.

Kikuko pressait une serviette contre ses narines.

« La tête en arrière, la tête en arrière ! » Shingo l'entoura de son bras, mais elle, se dégageant peut-être, chancela vers l'avant. Il la

saisit par l'épaule pour la retenir, puis lui posa la main sur le front et lui renversa le visage.

« Laissez donc, Père ! Excusez-moi ! »

Tandis qu'elle parlait, un filet de sang coula de sa paume vers son coude.

« Ne bouge pas. Assieds-toi, puis tu t'allongeras. »

Soutenue par son beau-père, Kikuko s'accroupit en s'adossant au mur.

« Allonge-toi », répéta Shingo.

Immobile, les yeux clos, le visage blanc comme si elle se fut évanouie, la jeune femme semblait innocente, une enfant résignée. Shingo remarqua la légère cicatrice dans les cheveux du front.

« Est-ce fini ? Quand le sang ne coulera plus, tu iras te reposer dans ta chambre.

— Mais ça va bien, maintenant, dit-elle en s'essuyant le nez avec la serviette. La cuvette est sale, je vais la nettoyer.

— Ce n'est pas la peine. »

Shingo s'empressa de la vider, en songeant à la couleur du sang, fade, délavée dans le fond. Sans utiliser le récipient, il mit les mains sous le robinet pour se débarbouiller. L'idée lui vint de réveiller sa femme afin qu'elle prenne soin de Kikuko, mais il pensa que celle-ci n'aimerait pas se montrer à sa belle-mère ainsi diminuée.

Le sang avait presque jailli du nez de la jeune femme, mais Shingo avait vu jaillir sa souffrance.

Elle passa près du vieillard, qui se peignait devant la glace.

« Kikuko !

— Oui ? » Elle tourna la tête vers lui tout en continuant son chemin vers la cuisine. Ensuite, elle apporta une pelle. Shingo vit éclater des flammèches. Elle déposait dans le brasero de la salle à manger des charbons allumés sur le gaz.

Shingo stupéfait laissa fuser une exclamation ; il s'apercevait qu'il avait oublié sa fille. Voilà pourquoi la salle à manger était encore sombre : Fusako dormait avec ses deux enfants dans la pièce voisine, et l'on n'avait pas encore ouvert les panneaux extérieurs.

Inutile de déranger la vieille femme pour venir en aide à Kikuko, puisque Fusako se trouvait là. Mais il avait songé à l'une et pas à l'autre. C'était curieux.

Quand Shingo se fut installé devant le brasero, Kikuko lui apporta du thé chaud.

« As-tu des éblouissements ?

— Un peu.

— Repose-toi donc ce matin. D'ailleurs, il est encore tôt.

— Il vaut mieux me remuer. Le saignement s'est arrêté sous l'effet de la bise, quand je suis allée prendre les journaux. D'ailleurs, on dit

qu'une femme qui saigne du nez, ce n'est jamais grave, répliqua Kikuko, d'un ton léger. Il fait froid, ce matin, Père. Pourquoi si matinal ?

— Je ne sais pas. J'étais éveillé longtemps avant d'entendre la cloche du temple. Elle sonne à six heures, hiver comme été. »

Bien que Shingo se fût levé le premier, il partit pour la ville plus tard que Shuichi. C'était son habitude, à la mauvaise saison.

À l'heure du déjeuner, il invita son fils dans un restaurant européen du quartier.

« Connais-tu la cicatrice que Kikuko porte au front ?

— Bien sûr.

— Tu sais que sa naissance a été difficile et que le médecin a dû la tirer avec les fers. Je n'affirmerai pas que ce soit un reste des tourments de sa venue au monde, mais les cicatrices apparaissent quand elle souffre.

— Ce matin ?

— Oui.

— Ça devait venir du saignement de nez. Lorsqu'elle a mauvaise mine, la cicatrice ressort. »

Kikuko avait donc, à l'insu de Shingo, parlé de son malaise à Shuichi. Le vieillard en ressentit une légère déception.

« Déjà hier soir, Kikuko n'a pas dormi », fit Shingo.

Shuichi fronça les sourcils et garda le silence un moment.

« Père, vous n'avez aucune raison de vous soucier tant de cette femme ; ce n'est pas votre fille, après tout.

— Pas ma fille ! dis-tu. N'est-ce pas ta femme ?

— Je dirai donc que vous n'avez aucune raison de vous soucier tant de la femme de votre fils.

— Qu'entends-tu par là ? »

Shuichi ne répondit pas.

III

En entrant dans le salon, Shingo trouva son ancienne secrétaire assise sur une chaise, et une inconnue debout près d'elle.

« Voilà longtemps que je ne vous ai vu, dit la jeune fille en guise d'entrée en matière, il fait chaud... »

Eiko semblait moins maigre, elle se maquillait davantage. Shingo se rappela ses seins qui auraient tenu dans le creux de la main quand il l'avait emmenée danser.

« Voici Mme Ikeda dont je vous... » En présentant son amie, Eiko

faisait les yeux doux, et paraissait au bord des larmes – son expression habituelle dans ses moments sérieux.

« Ah ! bien ! Ogata. »

Shingo n'allait pourtant pas dire à cette femme : « Je vous remercie du soin que vous prenez de mon fils ! »

« Mme Ikeda ne voulait pas vous voir. Elle disait qu'il n'y avait aucune raison, mais je l'ai suppliée.

— Ah ! bon ! » puis s'adressant à Eiko : « Cela vous convient-il, ici ? Nous pouvons sortir, aller ailleurs. »

Eiko regarda son amie d'un air interrogateur.

« Cela me convient », répondit celle-ci sans aménité.

En vérité, Shingo se trouvait fort embarrassé. Sa secrétaire lui avait un jour proposé de lui présenter la compagne de la maîtresse de Shuichi, mais il ne l'avait pas prise au sérieux. Deux mois après son départ du bureau, Eiko tenait parole. Shingo en fut très surpris.

Les amants auraient-ils enfin décidé de rompre ? Shingo attendit qu'Eiko ou Mme Ikeda commence.

« Si je suis venue, dit cette dernière sur un ton dans lequel perçait la révolte, c'est qu'Eiko a tant insisté. Moi, je n'en voyais pas l'utilité. Enfin, puisque je suis là : depuis longtemps déjà, je dis à Kinuko qu'il vaudrait mieux pour elle se séparer de M. Shuichi. S'il s'agissait de jouer un rôle dans leur rupture, j'accepterais.

— Parfait.

— Eiko vous garde beaucoup de reconnaissance, et puis elle s'apitoie sur l'épouse de M. Shuichi.

— Parce que c'est une femme bien ! coupa la jeune fille.

— Quoi qu'en dise Eiko dans ses conversations avec Kinuko, de nos jours, peu de femmes se retirent parce que l'épouse du monsieur est une personne bien. “Je consens à rendre l'homme qui n'est pas à moi, mais qu'on me rende le mien, qui est mort à la guerre”, voilà comment Kinuko me répond d'abord. “Qu'on me le rende vivant, et je le laisserai tout à fait libre, et même d'avoir des aventures, et même de prendre une maîtresse. Qu'en dis-tu ?” Voilà ce qu'elle me demande. Moi aussi, j'ai perdu mon mari à la guerre, je la comprends assez. Kinuko dit : « Nous avons supporté l'absence de nos maris quand ils sont partis pour la guerre, puis ils sont morts. Qu'allons-nous devenir ? Quand Shuichi vient me voir, il n'y a pas à s'inquiéter, sa vie n'est pas en danger, il repart sain et sauf. N'est-ce pas vrai ? »

Shingo riait jaune.

« Même si sa femme est une personne très bien, elle n'a pas perdu son mari à la guerre, alors...

— Mais ce sont des propos extravagants !

— Ceux qu'elle tient quand elle est ivre et qu'elle pleure. Elle boit avec Shuichi, puis elle lui dit : « Allez, rentrez chez vous, dites à votre

femme qu'elle ignore ce que c'est, de voir son mari partir pour la guerre. Toi, tu as un mari qui revient forcément. Dites-le-lui ! – Oui, je le lui dirai ! »

— Moi, je suis dans le même cas ; dans les amours des veuves de guerre n'entre-t-il pas quelque cruauté ?

— Par exemple ?

— Les hommes, et Shuichi même, sont terribles quand ils sont ivres. Lui se montre très violent avec Kinuko. Il la force à chanter ; elle n'aime pas cela. Moi, je suis faible, je chante parfois à mi-voix, et je le calme. Sans quoi, il nous ferait honte devant les voisins... Quand il me fait chanter, je lui en veux, je me sens insultée. Je ne pense pas que ses mauvaises habitudes viennent seulement de l'ivresse, ce sont des habitudes de guerre. Shuichi ne s'est-il pas amusé jadis avec des filles au front ? Quand j'y songe, ces désordres me font penser à mon propre mari, qui s'amusait peut-être ainsi ; puis il a été tué. J'ai le cœur serré, l'esprit embrumé. Comment dire ? J'ai l'illusion d'être une femme avec laquelle mon mari prenait du bon temps. Je chante des chansons affreuses et je pleure.

« Plus tard, j'ai raconté cela à Kinuko. Elle m'a répondu qu'elle ne le croyait guère plausible en ce qui concernait son mari, mais qu'après tout... Depuis ce temps-là, chaque fois que Shuichi me fait chanter, Kinuko se met à pleurer, elle aussi. »

Le visage de Shingo s'assombrit, à cause de la morbidesse de cette histoire.

« Il faut mettre un terme à cela. Pour vous-même aussi.

— C'est vrai. Lorsque Shuichi s'en va, Kinuko me dit quelquefois d'un ton grave : « Nous allons nous avilir si nous continuons. » Puisqu'elle me tient ces propos, pourquoi ne rompt-elle pas ? Craindrait-elle de tomber plus bas encore, après la rupture ? Une femme...

— Mais non, voyons, dit Eiko.

— Sûrement pas, car elle travaille bien. Eiko le sait.

— Oui.

— Ce que je porte, c'est elle qui l'a fait, dit Mme Ikeda, montrant d'un geste son ensemble. Elle est seconde du chef d'atelier. On a bonne opinion d'elle, car lorsqu'elle a demandé qu'on engage Eiko, on l'a prise tout de suite.

— Tu travailles aussi dans cette boutique ? » fit Shingo, surpris, en regardant Eiko.

La jeune fille hocha la tête et rougit un peu.

Entrée dans la même maison de couture que la maîtresse de Shuichi, et grâce à celle-ci, la jeune fille, aujourd'hui, lui amenait Mme Ikeda. Shingo ne comprenait pas quel sentiment l'inspirait.

« J'imagine donc que Kinuko ne donne pas trop de soucis d'argent à

M. Shuichi, fit Mme Ikeda.

— Mais bien sûr que non ! » commençait le vieillard, outré, mais il s'interrompit.

Mme Ikeda, le visage baissé, les mains posées sur les genoux, continua : « Voilà ce que je dis quand je vois Kinuko maltraitée par Shuichi : cet homme est revenu blessé, lui aussi. C'est un soldat blessé au cœur. Alors... » Elle releva la tête : « Ne pourrait-il pas vivre sans vous ? Je pense parfois, après y avoir bien réfléchi, que s'il habitait seul avec sa femme, il se séparerait peut-être de Kinuko.

— Je vais y songer », répondit le vieillard, hochant la tête. Bien qu'exaspéré par le ton pédant de cette visiteuse, il ne pouvait s'empêcher de lui donner raison.

IV

Shingo ne voulait rien demander à cette Mme Ikeda ; il n'avait rien à lui dire et s'était contenté de l'écouter parler.

Du point de vue de cette femme, elle ne tenait pas à ce qu'il se plaçât en situation de demandeur, mais s'il ne s'ouvrait pas à elle, sa démarche aurait été vaine. Il fallait reconnaître qu'elle avait bien parlé. En apparence, elle avait soutenu Kinuko, mais ce n'était pas si simple.

Shingo avait l'impression qu'il devait des remerciements aux deux femmes ; leur visite n'avait pas éveillé chez lui le moindre soupçon, la moindre arrière-pensée.

Pourtant, n'était-il pas atteint dans son orgueil ? En sortant, il se rendit à un banquet qu'organisait son entreprise. Il s'asseyait à sa place quand une geisha lui susurra quelques mots à l'oreille.

« Quoi ? Je suis sourd, je n'entends pas », fit-il d'un ton irrité.

Il la saisit par l'épaule, mais la relâcha tout de suite.

« Vous me faites mal », dit la geisha en se frottant.

Comme Shingo esquissait une moue gênée : « Venez un instant par ici », dit-elle en l'entraînant dans le couloir.

Il fut de retour chez lui vers onze heures, mais son fils n'y était pas encore.

« Ah ! vous êtes bien rentré ? »

Dans la pièce située près de la salle à manger, Fusako, qui donnait le sein, releva la tête en s'appuyant sur le coude.

« Mais oui, me voilà. »

Shingo tourna ses regards vers elle.

« Satoko dort-elle ? »

— Oui, la grande vient de s'endormir. Savez-vous ce qu'elle m'a demandé : « Maman, qu'est-ce qui fait le plus, dix mille yens ou un million ? Dis, qu'est-ce qui fait le plus ? » Nous avons bien ri. Je lui ai dit de s'adresser à son grand-père quand il rentrerait, mais elle est endormie.

— Tiens ! Dix mille yens d'avant-guerre et un million d'après-guerre ! fit le vieillard en riant. Kikuko, donne-moi un verre d'eau, s'il te plaît.

— Oui. De l'eau ? Vous avez soif ? » Kikuko, l'air interrogateur, se leva.

« De l'eau du puits, pas de celle dans laquelle on a versé du chlore.

— Bien.

— Avant la guerre, Satoko n'était pas née. Je n'étais pas mariée, continuait Fusako de son lit. D'ailleurs, avant-guerre ou après-guerre, il aurait peut-être mieux valu ne pas me marier. »

En entendant le son du puits qui se trouvait derrière la maison, la femme de Shingo fit observer :

« Le grincement de la pompe ! L'entendre en hiver, cela me donne des frissons. Pour préparer votre thé, Kikuko a fait de ces bruits de bonne heure ce matin, et même dans mon lit, j'en étais transie.

— En vérité, j'aimerais que Shuichi s'en aille vivre ailleurs, avec sa femme, dit Shingo, parlant à mi-voix.

— Vivre ailleurs ?

— Cela vaudrait mieux.

— Oui... Si Fusako, par exemple, devait rester longtemps chez nous...

— Mais moi, je vais partir, si vous vous séparez, dit Fusako, qui venait de quitter son lit pour se rapprocher. C'est moi qui dois vivre de mon côté, n'est-ce pas ?

— Cela n'a rien à voir avec toi, lui jeta son père.

— Mais si, bien au contraire. Aïhara m'a dit que j'avais mauvais caractère parce que mon père ne m'aimait pas. J'avais la gorge trop serrée pour lui répondre, mais je n'ai jamais éprouvé pareille colère.

— Tout doux ! Un peu de calme... À trente ans...

— Ah ! Je suis bien incapable de me calmer ! » fit Fusako, en serrant son kimono sur sa belle poitrine.

Shingo se leva d'un air las. « Allons nous coucher, bonne Mère ! »

Kikuko, tenant une grande feuille d'arbre dans une main, lui apporta son verre d'eau. Shingo, debout, but avec avidité.

« Qu'est-ce que c'est ? lui demanda-t-il.

— Une jeune feuille de néflier. La lune brillait doucement. J'ai remarqué du blanc devant le puits. Je suis allée regarder : c'étaient des feuilles de néflier qui ont grandi.

— Quelle écolière ! » ironisa Fusako.

UNE VOIX DANS LA NUIT

I

Shingo fut éveillé par une voix ; celle d'un homme qui gémissait, lui sembla-t-il.

Mais s'agissait-il d'un homme ou d'un chien ? Il ne parvint pas à le distinguer. D'abord, il prit ce bruit pour le hurlement d'un chien.

Teru, la chienne, serait-elle à l'agonie ? L'aurait-on empoisonnée ?

Le pouls de Shingo s'accéléra soudain : « Oh ! » gémit-il en pressant la main sur sa poitrine. Il craignit une crise cardiaque.

Une fois lucide, éveillé, le vieillard comprit que ce n'était pas un chien, mais un homme, un homme qu'on étranglait peut-être, et dont la langue en aurait été paralysée. Shingo frissonna : c'était une agression.

« J'écoute ! J'écoute ! » faisait la voix, dans un gémissement étouffé, inarticulé.

« J'écoute ! » À l'instant du meurtre, la victime voulait-elle entendre le plaidoyer ou les exigences de son assaillant ?

Le bruit venait de la porte. Un homme s'y cognait. Le vieillard haussa les épaules, s'apprêtant à se lever.

« Kikou ! Kikou ! » Il reconnut la voix de Shuichi qui appelait sa femme, la langue embarrassée, sans parvenir jusqu'à la fin de son nom. Il devait être très ivre.

Épuisé, Shingo laissa retomber la tête sur l'oreiller. Son cœur battait toujours la chamade. Il se passa doucement la main dessus et s'efforça de contrôler sa respiration.

« Kikouko ! Kikouko ! »

Il semblait qu'au lieu de frapper à la porte avec la main, Shuichi la heurtât de son corps titubant.

Shingo voulait lui ouvrir, après avoir repris son souffle, mais il se rendit compte soudain que ce ne serait pas séant.

Shuichi appelait Kikouko avec une tendresse et une mélancolie touchantes, d'une voix éperdue : un gémissement d'enfant qui, dans l'extrême douleur ou en danger de mort, appelle sa mère ; un cri sortant des profondeurs du péché. Le cœur douloureusement mis à nu, Shuichi faisait l'enfant gâté pour attendrir sa femme. Peut-être encore pour chercher une excuse dans l'ivresse, et en pensant que sa femme

ne l'entendrait pas. À sa manière, il vouait un culte à Kikuko.

« Kikouko ! Kikouko ! »

La tristesse de Shuichi se communiquait à son père. « Ai-je, moi, se dit Shingo, crié le nom de ma femme avec cette passion désespérée ? » Certes, il n'avait jamais connu les détresses qui durent parfois bouleverser Shuichi, sur les champs de bataille étrangers.

Shingo tendait l'oreille, souhaitant le réveil de la jeune femme, et très gêné pourtant à l'idée qu'elle entende cette voix lamentable. Il songea, si elle ne se levait pas, à réveiller Yasuko. Mais qu'elle se lève donc !

Il repoussa, du bout du pied, la bouillotte vers le fond de la couche.

Était-ce parce qu'il avait pris une bouillotte alors que le printemps venait déjà que son cœur battait si fort ?

Kikuko la lui préparait. Il la lui réclamait de temps à autre car, faite de sa main, elle conservait la chaleur plus longtemps, et le bouchon en était mieux assuré.

Même à son âge, Yasuko, fière d'être endurcie, ou parce qu'elle se portait fort bien, n'en prenait jamais. Elle avait les jambes chaudes. Entre cinquante et soixante ans, Shingo s'était réchauffé contre sa femme, mais il s'en éloignait depuis quelques années, et elle n'approchait jamais les jambes de la bouillotte.

« Kikuko ! Kikuko ! »

On entendit encore secouer la porte. Allumant la lampe de chevet, Shingo regarda sa montre. Il était presque deux heures du matin. Le dernier train de la ligne de Yokosuka arrivait avant une heure à Kamakura. Shuichi avait dû traîner dans un bar devant la gare.

À en juger d'après sa voix, la liaison de Tôkyô ne durerait plus très longtemps, pensa Shingo.

Kikuko se leva, sortit par la cuisine. Rassuré, le vieillard éteignit, en murmurant, comme à l'intention de Kikuko : « Pardonne-lui ! »

Shuichi devait s'accrocher à sa femme, pour avancer, car elle s'écria :

« Aïe ! Vous me faites mal ! Lâchez-moi ! Vous me tirez les cheveux avec votre main gauche !

— Ah ! »

Dans la cuisine, ils trébuchèrent et tombèrent tous deux.

« Mais non, restez tranquille ! Sur mes genoux ! Si vous buvez trop, vos jambes vont enfler !

— Mes jambes vont enfler ! Menteuse ! »

Kikuko tenait probablement les pieds de Shuichi sur ses genoux pour le déchausser.

Elle pardonnait ! Shingo n'avait pas à s'inquiéter. Peut-être la jeune femme se réjouissait-elle qu'une occasion de pardonner se présentât ? Peut-être avait-elle très bien entendu l'appel de Shuichi ?

Quoi qu'il en fût, son mari rentrait ivre de la maison de sa maîtresse et, néanmoins, elle lui tenait les pieds pour le déchausser. Tant de gentillesse toucha Shingo.

Après avoir endormi son mari, Kikuko alla fermer la porte de la cuisine. Des ronflements parvinrent jusqu'aux oreilles de Shingo : Shuichi dormait déjà.

Alors, quelle pouvait être la position de cette Kinuko, dont Shuichi faisait la compagne forcée de ses mauvaises ivresses ? Cette femme, dont on disait qu'il s'enivrait chez elle, la brutalisait et la faisait pleurer ?

En outre, depuis que Shuichi la connaissait, les hanches de Kikuko s'étaient arrondies, bien qu'elle blêmit parfois.

II

Le ronflement sonore de Shuichi s'arrêta bientôt, mais Shingo ne put retrouver le sommeil. Il se demanda si l'habitude de ronfler qu'avait Yasuko n'aurait pas contaminé son fils – non, ce ne devait pas être cela, mais seulement l'effet de l'ivresse.

Depuis quelques jours, Shingo n'avait pas entendu ronfler sa femme. Elle dormait sans doute mieux quand il faisait froid.

Le lendemain d'une insomnie, la mémoire de Shingo se montrait encore plus déficiente, phénomène pénible qui provoquait chez lui des accès de sensiblerie.

Cette nuit-là, même, n'avait-ce pas été par sentimentalité qu'il percevait tant de passion dans les appels de son fils ?

Shuichi n'avait-il pas eu seulement la langue embarrassée ? Peut-être ne masquait-il aucune honte sous ses gestes d'ivrogne ?

Sentir de l'amour, de l'affliction dans cette voix pâteuse, n'était-ce pas prêter à son fils les sentiments qu'il souhaitait lui voir éprouver ?

De toute façon, Shingo, l'entendant ainsi, l'avait absous et supposé que la jeune femme pardonnait aussi. C'était, le vieillard s'en rendit compte, une réaction d'égoïsme paternel. Malgré son désir de se montrer bon pour sa belle-fille, il lui sembla qu'au fond, et en dépit de tout, il prenait parti pour son fils.

Shuichi n'était qu'un être vil ; après s'être enivré chez sa maîtresse, il titubait contre la porte de sa propre maison.

Si, par hasard, Shingo lui avait ouvert, il aurait fait la grimace ; son fils en aurait été dégrisé. Il valait bien mieux que c'eût été Kikuko. Shuichi avait pu rentrer en s'appuyant sur l'épaule de sa femme ; ainsi sa victime avait-elle pu lui accorder son pardon.

Kikuko n'avait guère plus de vingt ans. Pour parvenir à l'âge de ses beaux-parents en partageant la vie de son mari, combien d'offenses répétées lui faudrait-il absoudre ? Pardonnerait-elle toujours ?

La vie conjugale est un affreux marécage qui finit par engloutir les mauvaises actions de l'un ou de l'autre. L'amour de Kikuko pour Shuichi, l'amour de Shingo pour Kikuko seront-ils un jour absorbés – sans laisser de traces – dans le marécage conjugal de ce ménage-là ? Shingo la jugea bonne, cette nouvelle législation d'après laquelle l'unité familiale est constituée par le couple, et non plus par le groupe formé par les parents et les enfants.

« Bref, c'est le marécage conjugal, dit-il. Il faut installer Shuichi dans une maison à lui. »

C'était bien de son âge de parler tout seul. Il n'y avait, selon lui, que des époux pour supporter leurs offenses réciproques ; c'est ainsi qu'ils creusent leur bournier.

La prise de conscience d'une femme semble commencer par son affrontement avec les méfaits de son mari.

Shingo sentit une démangeaison aux sourcils et se gratta. Le printemps approchait. Ses insomnies lui paraissaient moins désagréables qu'en hiver. Avant d'avoir été réveillé par la voix de son fils, il l'avait été par un rêve. D'abord, il se le rappela bien mais, au matin, il l'avait presque oublié. Ses palpitations auraient-elles dissipé ses souvenirs ?

Il en avait pourtant retenu deux éléments :

Une petite fille de quatorze ou quinze ans avait avorté, voilà le premier, puis ces mots : « Voilà donc qu'une telle a été canonisée. »

Dans son rêve, Shingo lisait une nouvelle dont ces mots formaient la conclusion et, parallèlement, l'action se déroulait comme une pièce de théâtre ou un film. Le vieillard n'y tenait aucun rôle, sa position restait celle d'un spectateur.

Une sainte qui avorte à quatorze ou quinze ans, c'est curieux, mais il s'agissait d'une longue histoire, excellente d'ailleurs, celle d'un pur amour entre un adolescent et une jeune fille. Quand il termina sa lecture et s'éveilla, il en resta tout ému.

Cette jeune fille ne se savait pas enceinte et n'avait même pas conscience de son avortement ; elle s'était seulement laissée entraîner par un adolescent dont on l'avait séparée. Voilà comment se présentait cette intrigue, sans rien qui ne fût naturel ou pur.

Un rêve, une fois oublié, ne se recompose plus. D'ailleurs le sentiment qu'éprouvait le vieillard, à la lecture de cette histoire, participait aussi du rêve.

Cette jeune fille aurait dû répondre à un nom, son visage aurait dû être visible, mais il n'en subsistait qu'une vague impression des dimensions de son corps ou, plutôt, de sa petitesse. Elle devait porter

le kimono.

Shingo se demanda s'il avait entrevu dans cette enfant l'image de la jolie soeur de Yasuko, mais il lui sembla que non.

L'origine de ce rêve se trouvait tout bonnement dans un article du journal du soir, de la veille :

UNE FILLETTE ACCOUCHE DE JUMEAUX INQUIÉTANT PRINTEMPS D'AOMORI

Sous ce grand titre, on lisait :

« D'après l'enquête effectuée par le Service d'Hygiène de la Préfecture d'Aomori, se trouvaient parmi, les personnes ayant avorté dans le cadre de la loi eugéniste, dans ladite préfecture : cinq jeunes filles de quinze ans, trois de quatorze ans, une de treize ans, et quatre cents ayant entre seize et dix-huit ans, c'est-à-dire encore d'âge scolaire. Parmi ces dernières, 20 p. 100 fréquentaient le grand lycée. Quant aux élèves du petit lycée, elles sont domiciliées : une à Hirosaki, une à Aomori, quatre à Minamitsugaru, une à Kitatsugaru. En outre, faute de connaissances en matière gynécologique, 0,2 p. 100 sont décédées, 2,5 p. 100 ont été gravement malades. Voilà, tel qu'on le connaît, le résultat terrible. Mais il y a lieu de s'effrayer davantage car d'autres jeunes mères, soignées clandestinement par des personnes non spécialisées, perdent la vie.

« Quant aux accouchements, on en donne quatre exemples. Au mois de février dernier, une écolière de quatorze ans, élève de deuxième année du petit lycée, fut subitement prise de douleurs et accoucha de jumeaux. La mère et les enfants se portent bien ; la jeune fille est retournée à l'école où elle suit maintenant les cours de troisième année. Ses parents n'étaient pas au courant de son état.

« Une jeune fille de dix-sept ans, étudiante de deuxième année du grand lycée d'Aomori, fiancée avec l'un de ses camarades de classe, se trouva enceinte l'été dernier. Les parents des deux côtés la firent avorter, parce que ces adolescents étaient encore étudiants. Néanmoins, le jeune homme déclare : "Ce n'était pas un jeu. Je veux épouser cette femme. Nous allons nous marier prochainement." »

L'article choqua Shingo, qui en rêva, mais les adolescents du songe n'étaient ni laids ni mauvais. Il en avait fait l'histoire d'un amour pur, et canonisé la jeune fille – chose à laquelle, avant de s'endormir, il n'aurait pas songé.

Son choc avait donc été transcendé, mais pourquoi ? Pour sauver la jeune fille, et lui-même aussi ? De toute façon, dans ce rêve, transparaissait une certaine bienveillance.

Ses bons sentiments, se demanda-t-il, avaient-ils été réveillés par ce phantasme ? Peut-être s'abandonnait-il à un certain sentimentalisme ? Peut-être la dernière lueur de jeunesse qui vacillait dans son grand âge lui faisait-elle évoquer le pur amour des adolescents ?

Ce sentimentalisme avait-il prévenu Shingo dans un sens bienveillant, pour lui faire entendre, dans les appels de Shuichi, ce hurlement où se mêlaient l'amour et la mélancolie ?

III

Le lendemain matin, de son lit, le vieillard entendit Kikuko secouer son mari.

Ces jours-là, Shingo, bien malgré lui, ouvrait l'œil très tôt. Yasuko, bonne dormeuse, lui en faisait le reproche, « Ces levers matinaux de vieillard ne font plaisir à personne, pas plus que leurs indiscretions. » Lui-même trouvait malséant de se lever avant sa belle-fille. Il ouvrait donc sans bruit la porte d'entrée, prenait les journaux et les lisait tranquillement au lit.

Son fils avait dû aller chercher dans le cabinet de toilette sa brosse à dents. Aurait-il des nausées ? On entendait d'affreux borborygmes.

Kikuko se précipita vers la cuisine. Shingo se levant, la croisa, qui revenait.

« Ah ! Père ! »

Elle se tenait devant lui, rougissante. Quelques gouttes tombèrent d'un verre qu'elle tenait dans la main droite, sans doute du saké froid pour son mari qui avait mal aux cheveux. Le visage sans fard, un peu pâle, avait rougi ; la jeune femme paraissait toute timide aux yeux ensommeillés du vieillard. Un sourire de pudeur dévoilait de belles dents entre les lèvres naturelles, sans rouge. Shingo la trouva délicieuse. Tant de puérilité subsistait encore en elle ! Shingo se rappela son rêve de la veille.

Néanmoins, quand on y songeait, il n'y avait pas vraiment à s'étonner de ces mariages d'adolescentes. Ils étaient nombreux, à l'époque où la coutume voulait qu'on se mariât jeune. Shingo lui-même avait éprouvé de l'attirance pour la sœur de Yasuko lorsqu'il était encore presque enfant.

Kikuko, l'air surpris de voir son beau-père assis dans la salle à manger, ouvrit les volets extérieurs. La lumière de ce matin quasi printanier pénétra dans la pièce.

Saisie peut-être par cette vive lumière, et aussi parce que le vieillard, placé derrière elle, la regardait, la jeune femme leva les

maines pour rassembler ses cheveux épars.

Le grand gingko du temple ne montrait pas encore de nouveaux bourgeons mais, avec le nez fin du matin, on croyait presque en sentir déjà l'odeur, grâce à la qualité de la lumière.

La jeune femme, après une toilette rapide, apporta du bon thé.
« Voilà, Père, je suis en retard. »

Shingo, dès qu'il se levait, buvait de ce thé fait avec de l'eau très chaude. La préparation en était délicate. Il avait l'impression que personne ne s'y prenait aussi bien que Kikuko. « Ce thé, se demanda-t-il, serait-il meilleur encore de la main d'une jeune fille ? »

« Du saké pour calmer un ivrogne ; le meilleur thé pour un vieillard. Tu as les mains pleines, Kikuko ! dit-il pour plaisanter.

— Tiens, Père, vous êtes au courant ?

— Cela m'a réveillé. Tout d'abord, j'ai cru que la chienne hurlait.

— Bon, bon ! »

La jeune femme, assise, le visage baissé, paraissait avoir de la peine à se relever.

« Moi-même, cela m'a tirée du sommeil bien avant Kikuko, dit Fusako de l'autre côté de la cloison. Ces cris affreux m'ont fait peur, mais je n'ai pas eu besoin d'entendre aboyer Teru pour me rendre compte que c'était Shuichi. »

Elle s'avancait vers la salle à manger, en pyjama, tenant contre son sein la petite Kuniko qu'elle allaitait. Le visage était laid, mais la poitrine blanche et bien formée.

« Quelle tenue ! Que tu es négligée ! fit Shingo.

— Forcément, puisque Aihara l'est. Avec un mari débraillé, que voulez-vous que je devienne ? »

Fusako changea l'enfant de côté puis ajouta :

« Si vous ne vouliez pas que votre fille tourne à la souillon, je pense que vous auriez dû mieux examiner le parti que vous lui destiniez.

— Pour les hommes, c'est différent !

— Mais si ! Regardez Shuichi ! »

Fusako se dirigea vers le cabinet de toilette.

Kikuko tendit les deux mains. La mère lui passa le bébé d'un geste si brusque qu'il se mit à crier, mais elle s'éloigna sans prendre garde.

Yasuko parut, déjà débarbouillée. « Me voilà ! dit-elle en soulevant le bébé. Quelles sont donc les intentions de son père ? dit-elle en scrutant le petit visage. Depuis le retour de Fusako, le dernier jour de l'année, deux mois ont passé. Vous trouvez Fusako négligée, mais c'est vous qui vous montrez négligent dans les choses importantes. La veille du 1^{er} janvier, vous disiez que tout allait bien, que la rupture était nette. Pourtant les choses traînent. Aihara ne nous fait rien savoir non plus. D'après Shuichi, cette Tanizaki que vous employiez serait une demi-veuve. On pourrait dire que Fusako n'est qu'une demi-divorcée.

— Une demi-veuve ?
— Elle n'a pas été mariée, mais elle aimait un homme qui a été tué à la guerre.
— Mais pendant la guerre, ce n'était encore qu'une enfant.
— Elle avait quand même seize ou dix-sept ans, d'après l'ancienne façon de compter. Il est normal qu'elle ait trouvé une personne à ne pas oublier. »

Shingo trouva l'expression « personne à ne pas oublier » imprévue dans la bouche de sa femme.

Shuichi partit sans avoir pris de petit déjeuner, sans doute à cause de sa mauvaise bouche. Il était en retard, de toute façon.

Shingo traîna chez lui jusqu'à l'heure du premier courrier. Parmi les lettres que posa devant lui Kikuko s'en trouvait une, cachetée, qui était adressée à la jeune femme.

« Kikuko ! » Shingo la lui tendit.

Sans doute Kikuko l'avait-elle apportée sans regarder le nom du destinataire ; elle recevait rarement du courrier et n'en semblait plus attendre. Elle en prit connaissance sur-le-champ.

« Cela vient d'une de mes amies, qui vient d'avorter et ne va pas bien. Elle est entrée à l'Hôpital universitaire de Hongô.

— Ah ! » Shingo retira ses lunettes pour observer le visage de Kikuko. « Elle n'a peut-être pas été soignée par une vraie sage-femme. C'est dangereux. »

Quelle coïncidence, cet article hier soir et cette lettre ce matin ! Il fut tenté de raconter son rêve à Kikuko, mais n'osa pas. Il la regardait, et le reste de sa jeunesse vacillait en lui. Puis un soupçon naquit dans son esprit : et si Kikuko était enceinte, et si elle voulait avorter... Cette association d'idées l'effraya.

IV

Pendant que le train traversait la vallée de Kitakamakura, la jeune femme regardait les arbres en fleurs d'un air envieux : « Ils sont bien épanouis », se dit-elle.

En cet endroit, les pruniers sont nombreux près de la ligne de chemin de fer. Shingo les regardait tous les jours mais distraitement. Ils avaient déjà dépassé le moment de leur pleine floraison, et leur blancheur au soleil était un peu ternie.

« Ils fleurissent aussi dans notre jardin », dit Shingo, mais il n'y en avait que deux ou trois. C'était peut-être, se dit-il, la première fois de l'année que sa belle-fille voyait une telle masse de pruniers fleuris.

Kikuko recevait rarement des lettres, et sortait rarement aussi, se contentant de faire ses achats dans les rues de Kamakura.

Elle voulait rendre visite à l'amie qui se trouvait à l'Hôpital universitaire, et Shingo l'accompagnait. Il s'inquiétait, parce que la maison de la maîtresse de son fils était située devant l'université.

D'autre part, il désirait demander à Kikuko si elle ne serait pas enceinte. La question n'aurait pas dû être bien difficile à poser, mais il avait l'impression qu'il n'y parviendrait jamais.

Depuis combien d'années sa femme ne lui parlait-elle plus de ses indispositions ? Après son retour d'âge, elle n'avait plus jamais abordé ce sujet, et sa féminité ne se manifestait plus. Ce qu'elle avait fini par taire, Shingo finissait par l'oublier, mais ses souvenirs lui étaient revenus avec l'envie de questionner Kikuko.

Si Yasuko s'était doutée que la jeune femme allait dans le service de gynécologie de l'hôpital, elle lui aurait conseillé de consulter pour elle-même. Elle ne craignait pas d'aborder des questions d'enfant avec sa belle-fille, et le vieillard avait vu celle-ci l'écouter d'un air contraint.

Sans doute, Kikuko avouait-elle à Shuichi ses problèmes intimes. L'homme auquel une femme se livre de la sorte devrait être un homme sûr. Si par hasard la femme en trouve un autre, elle hésite à se confier encore à son mari. Voilà ce qu'un de ses amis avait dit autrefois au vieillard, qui se rappelait avoir été tout admiratif devant ces finesses.

Une fille ne fait pas de confidences à son père. Shingo et Kikuko semblaient avoir évité jusqu'à présent le sujet de la maîtresse de Shuichi.

Si la jeune femme se trouvait enceinte, ce serait pour elle une maturation provoquée par cette Kinuko. Chose affreuse... Mais elle n'était qu'une femme comme les autres, après tout. Néanmoins cette pensée qui avait effleuré Shingo lui fit paraître sournoisement cruel d'interroger Kikuko.

« Votre femme vous a-t-elle raconté que le père de M. Amamiya nous a rendu visite hier ? demanda-t-elle soudain.

— Non, elle ne m'en a pas parlé.

— Il est venu nous faire ses adieux parce que son fils le recueille à Tôkyô, chez lui. Le vieux nous prie de prendre soin de Teru, et nous donne deux grandes boîtes de biscuits.

— Pour la chienne ?

— Probablement, mais l'une d'elles sera peut-être pour les gens, dit Mère. Il paraît que le commerce de son fils est florissant. On vient d'agrandir la maison. Le vieux semblait content.

— Je vois. Un commerçant peut donc se reconstruire rapidement une maison, s'il relance ses affaires en vendant tout, jusqu'à sa pauvre demeure. Pour nous, les jours se suivent et se ressemblent depuis dix

ans. Rien que de prendre chaque matin le train de la ligne de Yokosuka, cela m'ennuie beaucoup.

« L'autre jour, par exemple, nous avions une réunion dans un restaurant, une réunion de vieillards. Nous disions que voilà plusieurs décades que nous nous répétons. Que c'est lassant ! Ne va-t-on pas bientôt nous appeler ailleurs ? »

Kikuko ne parut pas avoir compris tout de suite ce que signifiait cet « appel ».

« Nous sommes arrivés à la conclusion qu'au jour de comparaître devant le dieu des enfers, nous plaiderons non coupables, car nous ne sommes que des rouages dans le mouvement de la vie. Il serait cruel qu'un pauvre rouage fut châtié !

— Mais...

— Oui. Quel homme, à quelle époque, a vécu pleinement ? On peut se le demander. Tiens, par exemple : le gardien des sandales, dans un restaurant. Sortir les souliers des clients, les ranger dans un placard, voilà son lot quotidien. Pour un rouage, à ce niveau-là, cela paraît plutôt facile. Un des vieillards parlait ainsi, dans l'abstrait.

« Nous nous sommes renseignés auprès d'une servante. Elle nous a dit que le gardien des sandales a la vie dure aussi. Dans une sorte de cave, avec des placards de chaussures aux quatre points cardinaux, il cire les souliers en se réchauffant au brasero qu'il tient entre ses jambes. Il fait froid en hiver, chaud en été.

« Ma vieille femme, elle, adore les histoires d'asiles de vieillards, n'est-ce pas ?

— Mère ? Mais un peu comme les jeunes qui disent avoir envie de mourir. Cela ne doit pas être bien sérieux.

— D'ailleurs, sa prétention à me survivre est tout à fait fondée. Mais de quels jeunes parles-tu ? »

Kikuko hésita : « Dans la lettre de mon amie, aussi...

— Celle de ce matin ?

— Oui, elle n'est pas mariée.

— Ah ! »

Le silence du vieillard empêcha Kikuko de continuer.

Le train dépassait Tozuka. Jusqu'au prochain arrêt, il y avait encore loin.

« Kikuko, fit Shingo. Il y a une chose à laquelle je pense depuis longtemps... Voudrais-tu par hasard t'installer ailleurs ? »

La jeune femme regarda le visage du vieillard et attendit la suite.

« Mais pourquoi, Père ? dit-elle enfin d'une voix suppliante. À cause du retour de ma belle-sœur ?

— Non. Cela n'a rien à voir avec Fusako. La voilà pour ainsi dire à demi divorcée. Cela pourrait te créer des complications, mais même si elle quitte définitivement Aihara, je ne pense pas qu'elle reste

longtemps chez nous. Fusako mise à part, il s'agit de votre problème à tous deux. Ton intérêt ne serait-il pas de te séparer de nous ?

— Non. Moi, je suis choyée chez vous, j'aime mieux rester. Vous quitter ! Ce serait désolant.

— Tu es bien gentille !

— Mais non, je fais l'enfant gâtée. Les derniers-nés sont toujours gâtés. Dans ma famille, mon père m'a choyée. C'est peut-être pourquoi j'aime beaucoup votre compagnie.

— Je comprends que ton père t'ait choyée. Ta présence m'apporte, à moi, tant de consolations ! Il serait désolant de nous quitter. Mais quand Shuichi vit comme il le fait, et que moi, je ne t'en ai même encore jamais parlé... Je ne mérite pas ta présence. Ce problème ne se résoudrait-il pas mieux si vous viviez seuls ensemble ?

— Non. Je sais très bien que vous êtes bon pour moi, que vous vous souciez de moi, même si vous n'en dites rien. Je me raccroche à cela, je peux continuer, alors... » Dans les grands yeux de Kikuko, les larmes s'accumulaient. « Être séparée de vous ! Cette seule pensée me fait peur. Je ne pourrais l'attendre, isolée, triste, terrifiée...

— Tout de même, tu tenterais d'attendre. Enfin, ce n'est pas un sujet à régler dans le train. Songes-y. »

La jeune femme était-elle vraiment effrayée ? Ses épaules paraissaient frémissantes.

Ils arrivèrent à la gare de Tôkyô. Shingo prit un taxi pour conduire sa belle-fille à Hongô. Parce qu'elle avait été gâtée par son père, ou parce qu'elle était troublée à ce moment, ces égards ne lui parurent pas déplacés.

Il était improbable que la maîtresse de Shuichi passât par hasard dans les parages ; pourtant Shingo, conscient d'un certain danger, fit arrêter la voiture, se garda de descendre et se contenta de suivre la jeune femme des yeux jusqu'à son entrée dans l'hôpital.

LES CLOCHES DU PRINTEMPS

I

C'était la saison des fleurs ; les cloches des temples sonnaient toute la journée pour les fêtes commémorant le sept centième anniversaire de la capitale bouddhiste, Kamakura.

Shingo, par moments, ne les percevait pas. Kikuko semblait les entendre tout le temps bien qu'elle travaillât debout, en parlant, mais le vieillard avait besoin de prêter l'oreille.

« Écoutez ! » La jeune femme attira son attention. « Une autre encore !

— Vraiment ? fit Shingo, qui penchait la tête. Entends-tu, ma vieille ?

— Mais oui ! Vous ne l'entendez pas, celle-là ? » répondit Yasuko, sur un ton moqueur. Elle lisait tranquillement des journaux vieux de cinq jours environ qu'elle avait empilés sur ses genoux.

« Tiens ! Tiens ! Là ! Voilà ! Elles sonnent ! » Une fois qu'il eut saisi le fil ténu du son, il lui fut facile de ne plus le perdre.

« Il est content maintenant, dit Yasuko, retirant ses lunettes pour le regarder.

— Messieurs les bonzes du temple doivent se fatiguer, car ils sonnent tout le jour sans s'arrêter.

— On fait sonner les fidèles, qui payent dix yens par coup. Ce ne sont pas messieurs les bonzes.

— Excellente organisation !

— On dit que la cloche sonne pour le repos des âmes. C'est planifié de façon que cinq mille personnes ou un million de personnes puissent sonner.

— Planifié ? » Le mot parut curieux à Shingo.

« Mais la cloche du temple est lugubre ; je ne l'aime pas.

— Lugubre ? Tiens ! »

Shingo trouvait plutôt paisible le son des cloches en ce dimanche d'avril, pendant qu'il contemplait les cerisiers par la fenêtre de la salle à manger.

« Ce sept centième anniversaire, qu'est-ce que cela célèbre ?

— On dit que ce sont les sept cents ans du grand Bouddha. Et aussi les sept cents ans de Nichiren, le moine fondateur de la secte ? » dit,

interrogative, Yasuko.

Shingo ne sut répondre. Kikuko se taisait.

« C'est bizarre, nous qui habitons Kamakura !

— N'y a-t-il rien dans les journaux que vous avez sur les genoux ?

— Peut-être », fit Yasuko, qui tendit à sa belle-fille des quotidiens bien pliés, en pile nette. Elle n'en avait gardé qu'un dans les mains.

« Oui, j'ai l'impression d'avoir vu quelque chose quelque part.

— En tout cas, moi, j'ai lu un article sur un vieux ménage qui vient de faire une fugue ; j'en étais tout émue. Je ne puis le chasser de mon esprit. Est-ce que vous l'avez lu, vous aussi ?

— Oui.

— « Le vice-président de la Société du Canotage japonais – on le nomme le bienfaiteur du canotage japonais – », Yasuko lut une phrase du début de l'article, puis elle commenta : « Il était aussi président d'une société de construction de canots à rames et de yachts. Il avait soixante-neuf ans et sa femme soixante-huit.

— Pourquoi cela te frappe-t-il ?

— Ils ont laissé des lettres aux ménages de leurs enfants adoptifs et à leurs petits-enfants. »

Yasuko reprit sa lecture.

« Quand nous envisageons une vieillesse lamentable, où nous ne ferions que subsister, complètement oubliés du monde, nous pensons préférable de ne pas vivre si vieux. On comprend l'état d'âme du baron Takagi. Nous estimons que mieux vaut disparaître pendant que tout le monde nous aime.

« Entourés par l'affection profonde des nôtres, par l'amitié de nos nombreux amis, de nos anciens condisciples et nos cadets, nous estimons devoir disparaître. » Voilà les termes de leurs lettres d'adieux à leurs enfants adoptifs, puis voici ce qu'ils écrivirent à leurs petits-enfants : « Le jour de l'indépendance de notre pays occupé approche, mais l'avenir est sombre. Si les étudiants que menacent les misères dues à la guerre aspirent à la paix, ils doivent s'astreindre à pratiquer la non-violence que prêchait Gandhi. Quant à nous, nous sommes trop vieux. Notre existence jusqu'à ces jours aurait été vaine s'il nous fallait attendre l'âge de la décrépitude. Que nos petits-enfants gardent au moins de nous le souvenir d'un bon grand-père et d'une bonne grand-mère. Nous ne savons où aller. Nous souhaitons seulement nous endormir en paix. »

Elle resta silencieuse un moment.

Shingo détournait la tête et contemplait les cerisiers.

Yasuko regarda son journal et continua : « Ils ont quitté leur maison de Tôkyô ; ils ont rendu visite à leur sœur d'Ôsaka, puis on a perdu leur trace... La sœur d'Ôsaka, c'est une personne qui a déjà quatre-vingts ans.

— Sa femme n'a rien écrit ?

— Ah ! » Yasuko, surprise, leva la tête.

« N'y a-t-il pas eu de lettre laissée par la femme ?

— Sa femme ? Vous voulez parler de la vieille dame ?

— Mais bien entendu ! S'ils sont partis pour mourir à deux, il serait naturel que la femme eût écrit. Imagine que je veuille me suicider avec toi, tu aurais sans doute quelque chose à dire ? Tu écrirais, n'est-ce pas ?

— Je n'en aurais pas besoin, dit simplement Yasuko. C'est dans les suicides de jeunes que la femme écrit aussi. Ce serait d'ailleurs un cas d'amour contrarié... S'il s'agit de deux époux, l'homme écrit, cela suffit. Qu'aurais-je à dire, maintenant ?

— Vraiment ?

— Si je mourais seule, ce serait différent !

— Si tu mourais seule... Aurais-tu donc une masse de reproches à nous adresser ?

— Si j'avais des griefs contre vous, ce ne serait plus la peine de les dire... À notre âge !

— Quelles paroles légères ! Voilà une vieille dame qui ne veut pas mourir et qui n'est pas près de mourir non plus ! Et toi, Kikuko ? fit le vieillard avec un rire.

— Moi ? fit Kikuko, d'une voix basse et comme hésitante.

— Supposons que tu te suicides avec Shuichi, ne laisserais-tu pas de lettre d'adieu ? »

C'étaient des paroles en l'air, mais sitôt qu'il les eut lancées, Shingo le regretta.

« Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que je ferais si j'étais sur le point de me suicider. »

Kikuko, les pouces glissés dans sa ceinture comme pour la desserrer, regardait Shingo. « Je crois que j'aurais envie de vous laisser un mot, à vous. »

Les yeux de la jeune femme s'humectèrent puérilement ; des larmes s'y accumulèrent. Le vieillard comprit que si Yasuko ne pensait pas à mourir, Kikuko n'était pas sans y songer.

Il la vit se pencher en avant. Allait-elle s'effondrer ? Elle se releva, s'éloigna.

Yasuko la suivit des yeux.

« C'est curieux ! Qu'a-t-elle à pleurer ? Elle devient hystérique. Oui, c'est de l'hystérie. »

Shingo défit quelques boutons de sa chemise, et glissa la main sur sa poitrine.

« Avez-vous des palpitations ? demandait Yasuko.

— Non, c'est une démangeaison du sein. Le bout est dur. Cela me démange.

— Vous êtes comme les petites filles de quatorze ans ! »

Shingo, du bout des doigts, tortillait le téton de son sein gauche.

Lors du double suicide de deux vieux époux, le mari seul écrit une lettre, la femme, rien. Est-ce parce qu'elle se laisse représenter par son mari, ou bien l'a-t-elle chargé d'exprimer sa pensée à elle en même temps que sa pensée à lui ?

Pendant que Yasuko lisait cet article, Shingo s'était interrogé sur ce point qui l'intéressait : à force de vivre ensemble, ne forme-t-on plus qu'un corps, qu'un cœur ? La vieille femme avait-elle fini par perdre toute personnalité, par abdiquer ses dernières volontés ?

Cette femme, qui n'avait aucune raison de mourir, s'était pourtant immolée pour suivre son mari ; dans sa dernière lettre, il avait pu parler pour elle. N'emportait-elle aucune nostalgie ? Comme c'était curieux !

Et la vieille épouse de Shingo disait qu'en cas de suicide, elle n'aurait pas envie de laisser une lettre et se contenterait de celle de son mari...

Une femme qui accompagne son homme sur le chemin de la mort sans rien dire... On pourrait concevoir le cas contraire, mais en général l'épouse se contente de suivre. Des épouses du genre de celle qui, maintenant vieillie, se trouvait près de lui.

Le vieillard en éprouva quelque surprise.

Quant au couple formé par Kikuko et par Shuichi, c'était un couple bien jeune, qui passait par une période d'agitation.

Demander à la jeune femme ce qu'elle aurait à dire, en cas de suicide... elle pouvait le trouver cruel ou blessant.

Le vieillard se rendit compte que sa belle-fille se trouvait au bord du précipice.

« Kikuko fait l'enfant avec vous, elle pleurniche pour un rien, dit Yasuko. Vous la gâtez, mais vous ne vous appliquez pas à résoudre son véritable problème. Avec Fusako, d'ailleurs, vous agissez de même. »

Shingo contemplait les cerisiers épanouis dans le jardin.

Au pied du plus grand foisonnaient des aralias, plantes que Shingo n'aimait pas. Avant la floraison des cerisiers, il avait eu l'intention de les supprimer, mais il avait abondamment neigé pendant le mois de mars, et voilà qu'il regardait les arbres fleurir.

Environ trois ans auparavant, Shingo avait coupé les aralias au niveau du sol, ce qui n'avait eu d'autre effet que de les fortifier. Il avait alors pensé qu'il ne s'en débarrasserait qu'en les déracinant ; voilà ce qu'il aurait dû faire.

Depuis une remarque de Yasuko, le vieillard s'était pris d'une horreur plus vive encore pour le vert cru du feuillage. En l'absence de ces touffes, le grand tronc du cerisier se dessinerait bien et les branches s'étendraient dans toutes les directions, sans aucun

empêchement, jusqu'à toucher terre de leurs extrémités.

D'ailleurs, même avec ces aralias, les branches retombaient très bas.

« Quelle masse de fleurs ! »

Dans la lumière de l'après-midi, les fleurs de cerisier flottaient avec splendeur sur le ciel. Ni leur couleur ni leur forme n'étaient très accusées, mais elles emplissaient l'espace. L'arbre se trouvait à l'apogée de son épanouissement – comment croire que toutes ces fleurs fussent condamnées ?

Mais, pétale à pétale, elles s'effeuillaient, et sous le cerisier, les fleurs tombées s'amassaient.

« Quand je vois un article sur des jeunes gens qui se tuent et qui meurent, je me dis : « Tiens ! Encore ! » mais quand il s'agit de vieillards, cela me frappe davantage.

« Nous trouvons préférable de disparaître pendant que « tout le monde nous aime. » La vieille femme avait dû relire deux ou trois fois cet article sur le couple de vieillards suicidés.

« L'autre jour encore, un homme de soixante et un ans a quitté la préfecture de Tochiyi avec un paralysé de dix-sept ans qu'il voulait faire admettre à l'hôpital Saint-Luc. Il l'a pris sur le dos et lui a fait visiter tout Tôkyô, mais comme ce garçon refusait obstinément d'entrer à l'hôpital, il l'a étranglé avec une serviette. L'avez-vous lu dans le journal ?

— Ah ! je ne crois pas », répondit Shingo distraitement, car une étude sur les avortements de jeunes filles dans la préfecture d'Aomori le préoccupait davantage. Il lui souvint d'en avoir même rêvé.

Qu'il était différent de sa vieille femme !

II

« Kikuko ! appelait Fusako. Avec cette machine à coudre, le fil casse souvent. Est-ce qu'elle marche bien ? Veux-tu regarder ? C'est une Singer, le mécanisme doit être bon. Peut-être suis-je devenue maladroite ? Serais-je trop nerveuse ?

— Elle peut avoir des ratés, car c'est une machine d'occasion que nous avons achetée quand j'étais au lycée. » Kikuko s'approcha de sa belle-sœur. « Mais elle m'obéit à moi. Va. Je vais te remplacer.

— Ah ? Satoko est toujours dans mes jupes, cela m'agace, je risque de lui coudre la main. Bien sûr, c'est impossible, mais elle pose la main, là ! Quand je regarde le travail, et que mes yeux commencent à se fatiguer, le tissu et la main de l'enfant finissent par se confondre.

— Tu dois être fatiguée.

— Enfin, bref, je suis hystérique. Car pour être fatiguée, tu l'es aussi, Kikuko ! Il n'y a que les vieux parents à ne pas l'être chez nous. Quel homme ! À soixante ans passés, il se plaint de démangeaisons aux seins ! »

Au retour de sa visite à son amie hospitalisée, Kikuko avait acheté un coupon de tissu pour faire des vêtements aux deux petites filles. Fusako les cousait, ce qui expliquait ses aimables dispositions à l'égard de sa belle-sœur ; mais lorsque Kikuko la remplaça devant la machine à coudre, Satoko lui jeta le plus noir des regards.

« Voyons, ta tante si gentille qui nous a donné ce tissu et qui nous le pique ! »

Fusako s'excusa ; cela ne lui ressemblait guère.

« Je te demande pardon. Cette enfant a tout le caractère de son père. »

Kikuko posa la main sur l'épaule de Satoko.

« Veux-tu que ton grand-père t'emmène voir le grand Bouddha ? Il y aura des petits garçons et tu verras des danses. »

Poussé par Fusako, le vieillard sortit.

En suivant la rue Hase, il remarqua, devant la boutique d'un marchand de tabac, un camélia miniaturisé. Il acheta un paquet de cigarettes brunes et fit des compliments sur la plante. Elle portait cinq ou six fleurs doubles panachées.

Le marchand lui répondit que cette espèce ne valait rien, et que seul le camélia sauvage donne satisfaction, pour la culture en pot. Il emmena Shingho dans son jardin, derrière le magasin. Là, devant un petit potager d'environ quinze mètres carrés, les pots s'alignaient sur le sol. Ces camélias sauvages étaient de vieux arbres aux troncs vigoureux.

« Pour ne pas les fatiguer, on a déjà cueilli les fleurs, dit le bonhomme.

— Est-ce qu'ils fleurissent encore ?

— Ils en auraient beaucoup, mais on en laisse peu ; même le camélia de la boutique en portait vingt ou trente. »

Il fournit des explications sur la façon de soigner les arbres miniaturisés, et parla des amateurs de Kamakura. Le vieillard, en l'écoutant, se rappela les nombreux arbres en pot que l'on voyait dans les vitrines des rues commerçantes.

« Merci. Je pense qu'ils vous donnent beaucoup de plaisir, dit-il, sur le seuil de la boutique.

— Je n'ai pas grand-chose, répondit le marchand de tabac, mais les camélias du jardin ne sont pas trop mal. Même si l'on n'a qu'un arbre, il faut énormément d'attention pour qu'il ne prenne pas une mauvaise forme et ne se fane pas. Bon remède contre la paresse ! »

Shingo, tout en cheminant, alluma l'une des cigarettes qu'il venait d'acheter.

« On a reproduit l'image du grand Bouddha sur le paquet. Elles ont été fabriquées exprès pour Kamakura, dit-il en donnant le paquet à sa fille.

— Montre ! dit Satoko, qui se mettait sur la pointe des pieds.

— À l'automne dernier, quand tu t'es sauvée pour aller à Shinshû...

— Je ne m'étais pas sauvée, rétorqua Fusako.

— À ce moment-là, n'as-tu pas vu de mini-cultures dans la maison de province ?

— Je n'ai rien vu.

— En effet, car voilà déjà quarante ans... Ton grand-père avait du goût pour cela, mais Yasuko n'est pas adroite, comme tu sais. Les fibres de son cœur manquent un peu de délicatesse. Alors il fallait bien que sa sœur, qui d'ailleurs plaisait davantage à leur père, s'en occupât. C'était une fille si belle que personne ne l'aurait prise pour la sœur de Yasuko. Je la revois encore, nette et belle, un matin qu'il avait neigé sur l'étagère des arbres en pot. Vêtue d'un kimono rouge à l'ancienne et coiffée comme une petite fille, elle faisait tomber la neige. Comme il gelait à Shinshû, une buée se formait devant elle. »

Il lui avait semblé que ce souffle blanchi par le froid exhalait le charme de la jeune fille.

Fusako, qui était d'une autre génération, restait tout à fait étrangère à ces réminiscences, mais Shingo s'y abandonnait.

« Même ces camélias sauvages, il y a plus de trente ou quarante ans qu'on les soigne ! »

Quelle vieillesse ! Combien d'années faut-il pour qu'un tronc prenne l'aspect d'un muscle gonflé par l'effort ?

L'érable miniaturisé qui rougissait près de l'autel, quand la sœur de Yasuko était morte, vivait-il toujours, grâce à des soins inconnus ?

III

Ils arrivèrent tous trois sur le parvis du temple. Une procession d'enfants de chœur serpentait sur la voie pavée, devant la statue du grand Bouddha. Les petits garçons avaient dû venir à pied de loin, car certains montraient un visage tiré. Derrière la foule amassée, Fusako soulevait Satoko, qui dévorait des yeux ces enfants aux longues manches fleuries.

Le vieillard ayant entendu dire qu'on avait construit un monument à la gloire d'un poème de Yosano Akiko, ils contournèrent le temple.

On avait dû graver sur la pierre, en les agrandissant, des caractères de la main même de la poétesse.

« Tiens, ils ont quand même mis Çakyamouni ! »

Mais Fusako ne connaissait pas ce tanka tellement célèbre ; cela surprit son père :

*À Kamakura
Bien que Çakyamouni
Soit le Bouddha
C'est surtout un beau garçon
Dans les arbres de l'été.*

Ainsi chantait Akiko.

« Le grand Bouddha ne représente pas Çakyamouni, le Bouddha historique, mais Amida, le Bouddha de méditation. La poétesse avait commis une erreur ; elle l'a corrigée, mais le poème devint très célèbre avec le mot Çakyamouni. D'ailleurs, quand on rectifie en remplaçant Çakyamouni soit par Amida Butsu, soit par Daibutsu, la sonorité n'est pas heureuse. Et puis, Butsu, cela forme un doublet. Mais enfin, le texte gravé sur ce monument comporte une erreur. »

On servait du thé vert dans une tente dressée non loin. Fusako avait des billets donnés par Kikuko.

Le vieillard observait le reflet du ciel dans le thé ; il se demanda si la petite fille en prendrait. Elle saisit le bol d'une seule main, en le tenant par le bord. C'était du thé, fraîchement préparé, servi dans un bol ordinaire, mais Shingo tendit la main pour soutenir le récipient.

« C'est amer !

— Amer ? »

L'enfant avait fait la grimace avant même d'avoir goûté. Une bande de petites danseuses entra sous la tente ; la moitié peut-être s'assit sur les bancs, près de l'entrée, les autres restant debout, groupées devant leurs compagnes. Elles étaient très fardées, et toutes vêtues de kimonos à grandes manches tombantes.

En arrière, on voyait deux ou trois jeunes cerisiers épanouis, mais leurs fleurs pâlissaient près des vêtements aux vives couleurs des danseuses. Plus loin, le soleil éclairait les feuillages d'arbres assez élevés.

« Maman, de l'eau s'il vous plaît ! réclama Satoko, qui fixait un regard méchant sur les petites filles.

— Il n'y en a pas, mais tu en prendras à la maison », dit Fusako pour l'apaiser.

Shingo, lui aussi, éprouvait une subite envie d'eau.

À quel moment du mois de mars avait-il aperçu, du train, une petite fille de l'âge de Satoko qui buvait au robinet, sur le quai de la gare de Shinagawa ? Elle avait tourné le croisillon, l'eau avait jailli ; surprise, elle s'était mise à rire. Un beau visage rieur ! Sa mère avait réglé le robinet. En voyant cette enfant boire avec tant de plaisir, le vieillard avait senti l'approche du printemps ; il n'avait pas oublié cette impression.

Il se demanda s'il existait une raison pour que l'enfant et lui-même eussent eu grand-soif à la vue des danseuses en kimono.

Satoko se mit à pleurnicher. « Kimono ! Kimono ! Achetez pour moi ! »

Fusako se leva.

Au milieu de ce groupe de fillettes s'en trouvait une qui pouvait avoir un ou deux ans de plus que Satoko. Ses sourcils courts, épais, formaient une ligne descendante ; avec une pointe de rouge dans l'angle de ses yeux bien ronds, bien fendus, elle était mignonne.

Satoko ne la quittait pas du regard ; Fusako tirait sa fille par la main, mais lorsqu'ils sortirent de la tente, Satoko voulut se diriger vers la petite danseuse.

« Kimono ! Un kimono !

— Un kimono, ton grand-père t'en achètera pour la fête des petites filles, dit Fusako – insinuation évidente à l'intention de son père. Cette petite n'a jamais porté de vêtements japonais depuis sa naissance, à part ses couches. Oui, des couches taillées dans un vieux yukata ; ça, c'était un vêtement japonais. »

Shingo se reposa dans une maison de thé. Il y demanda de l'eau. La petite fille en but deux verres à grandes gorgées. Ils quittèrent le parvis du grand Bouddha, pour cheminer un peu. La petite fille en kimono de danse et sa mère qui la tenait par la main les dépassèrent, l'air pressé ; l'enfant se trouva tout près de Satoko. Shingo pressentit un danger ; il entoura de son bras les épaules de Satoko, mais trop tard.

« Le kimono ! » Satoko semblait prête à se jeter sur la manche brodée.

« Non ! » L'enfant fit un écart pour l'éviter, s'empêtra dans sa longue manche et tomba sur la face.

« Ah ! cria Shingo en se couvrant les yeux de ses mains. Elle est écrasée ! » Il ne put entendre que son propre cri, mais il eut l'impression que beaucoup de personnes avaient crié d'une même voix.

Une automobile avait stoppé, dans un grincement de freins. Les passants restaient debout, consternés ; quelques-uns s'élancèrent.

La petite fille se releva d'un geste vif et se suspendit au kimono de sa mère. Puis elle se mit à hurler.

« Quelle chance ! Quelle chance ! Les freins ont bien fonctionné ! C'est une voiture de luxe ! fit un passant.

— Tu te rends compte, avec une bagnole quelconque, l'enfant serait morte ! »

Satoko, le visage crispé, les yeux blancs de colère, avait une expression terrifiante.

Fusako s'excusait inlassablement près de la mère, demandant si l'enfant n'avait pas été blessée, ni la longue manche déchirée, mais la femme paraissait absente.

Quand la petite danseuse cessa de pleurer, son fard était tout barbouillé, mais ses yeux brillaient comme s'ils avaient été lavés.

Shingo rentra chez lui, d'humeur plutôt taciturne. On entendait crier le bébé. Kikuko les accueillit en chantant une berceuse.

« Je vous demande pardon, je l'ai laissée pleurer. Je ne vaud rien dans ces cas-là ! » dit-elle à sa belle-sœur.

Soit que les cris de la plus petite l'eussent entraînée, soit qu'à la maison la tension se fût relâchée, Satoko se mit à sangloter bruyamment.

Sa mère, sans lui accorder un regard, ouvrit sa blouse et prit le bébé des bras de Kikuko.

« Tiens, des sueurs froides ! Le creux de mes seins est tout mouillé. »

Le vieillard jeta un coup d'œil en passant à la calligraphie de Ryôkan accrochée au mur ; les caractères signifiaient « Grand vent sur le ciel ». Il l'avait achetée quand les œuvres de Ryôkan étaient encore bon marché, mais ce n'était qu'une copie. On l'avait averti ; d'ailleurs, il s'en rendait compte maintenant.

« Nous avons vu le monument au poème d'Akiko, dit-il à sa belle-fille. Il est gravé de l'écriture de la poétesse Çakyamouni...

— Ah ! tiens ! »

IV

Après le dîner, Shingo sortit seul pour aller regarder les magasins de vêtements et les boutiques de fripiers, mais il ne trouva rien qui lui parût convenir à Satoko.

Il n'en fut que plus profondément soucieux, éprouvant une sorte de peur obscure.

Une petite fille de cet âge, peut-elle éprouver une convoitise si violente devant les jolies choses qu'elle voit ailleurs ? Satoko ressentait-elle des envies, des désirs un peu plus forts que ceux des

autres ? Ou bien ses désirs étaient-ils anormalement excités en ce moment ?

Le vieillard avait eu l'impression d'assister à une crise de quasi-folie. Si l'enfant aux longues manches avait été écrasée, tuée, où en seraient-ils maintenant ?

Les dessins de cette manche lui réapparaissaient avec netteté. Les vêtements de fête de ce genre ne se trouvent guère dans les magasins ; pourtant, rentrant les mains vides, le chemin même en semblait obscurci.

Yasuko n'avait-elle offert à sa fille qu'un vieux peignoir pour y couper des couches ? Le ton de Fusako était amer, mais n'aurait-elle pas menti ?

Sa mère ne lui aurait-elle donné ni vêtements de bébé ni costume pour aller prier au temple ? Peut-être que Fusako désirait des robes à l'européenne ?

« Je ne me rappelle pas », dit Shingo, tout haut.

En effet, il ne se rappelait plus si sa femme lui avait demandé conseil pour cela. S'ils s'étaient occupés davantage de leur fille, cette femme laide aurait-elle mis au monde une enfant jolie ? Un sentiment de culpabilité sans rémission alourdit son pas.

*Connaissant les vies avant la naissance
Connaissant les vies avant la naissance
Nous n'avons pas de parents à chérir
Ne nous reconnaissant pas de parents
Nous n'avons pas non plus d'enfants
Qui nous aiment et pleurent sur nous.*

Ce passage d'une pièce de Nô lui venait à l'esprit, mais ce n'était qu'une réminiscence, et elle n'impliquait aucun désir de revêtir l'habit monastique.

*Voici : le Bouddha qui fut est déjà parti
Le Bouddha qui sera n'a pas encore paru
Incarnés entre deux rêves
Pour rêver entre deux vies
Comment connaître la vie
Et la distinguer du rêve ?
Par hasard la forme humaine
Entre mille incarnations
Nous fut donnée...*

Satoko, qui avait manqué blesser la petite danseuse, tenait-elle de

Fusako son caractère méchant et violent ? Avait-elle hérité du sang d'Aïhara ? de Fusako ? En ce cas, se rattachait-elle à la lignée de Shingo, la lignée paternelle, ou à celle de Yasuko, la lignée maternelle ?

Si le vieillard avait jadis épousé la sœur de Yasuko, certes, jamais une fille telle que Fusako ne leur serait née, pas plus qu'une petite-fille comme Satoko.

Voilà une pensée qui lui venait pour la première fois.

Shingo appelait à nouveau de tous ses vœux celle qu'il avait aimée, tant il aurait désiré prendre appui sur elle. Il avait soixante-trois ans ; cette femme morte entre vingt et trente ans serait quand même plus âgée que lui...

Quand il rentra, Fusako s'était couchée, tenant le bébé dans ses bras ; il la voyait par les portes à coulisse ouvertes sur la salle à manger. « Elle dort », lui dit Yasuko comme il regardait par là. Son cœur battait très fort, alors elle avait pris un calmant et s'était endormie.

Le vieillard hocha la tête.

« Veux-tu fermer la porte, s'il te plaît ?

— Volontiers. » Kikuko se leva.

Satoko, blottie contre le dos de sa mère, semblait garder les yeux ouverts ; elle restait parfois silencieuse ainsi.

Shingo ne raconta pas sa sortie à la recherche d'un kimono. Il eut l'impression que Fusako n'avait rien dit à Yasuko des convoitises de Satoko, ni des dangers qu'elle leur avait fait courir.

Le vieillard entra dans une autre pièce, où Kikuko vint apporter des braises.

« Assieds-toi donc un peu !

— Tout de suite. » Mais Kikuko s'éloigna. Elle revint aussitôt avec un pot à eau sur un plateau, lequel aurait été superflu s'il ne s'était agi que du pot, mais il y avait aussi des fleurs.

Shingo les prit.

« Comment s'appellent-elles ? On dirait un peu des campanules.

— Des lis noirs.

— Vraiment ?

— Oui. Une amie qui pratique la cérémonie du thé me les a donnés tout à l'heure. » La jeune femme, en parlant, avait ouvert un placard derrière Shingo, pour y prendre un petit vase.

« C'est donc cela, le lis noir ? » demanda Shingo, curieux.

L'amie de Kikuko lui avait raconté qu'au musée du Rokusô-an, lors de la dernière célébration de l'anniversaire de Rikyû, des lis noirs avaient été mêlés à des fleurs de magnolia blanches, à l'emplacement réservé pour les descendants directs de l'école d'Enshu. Ils avaient été disposés dans un vase de cuivre ancien d'une forme élancée.

« Tiens, tiens ! » Shingo regardait attentivement les lis noirs qui portaient chacun deux fleurs.

« Il a neigé dix ou douze fois au printemps, n'est-ce pas ?

— Il a beaucoup neigé, c'est vrai.

— On a dit qu'au moment de l'anniversaire de Rikyû, qui tombe au début du printemps, il y avait près de dix centimètres de neige. Voilà d'ailleurs pourquoi les lis étaient rares et précieux. C'est une plante de haute montagne.

— Sa couleur rappelle un peu celle du camélia noir.

— En effet. » Kikuko versa de l'eau dans le vase.

« J'ai entendu raconter que, lors de cet anniversaire de Rikyû, ses écrits testamentaires et le couteau dont il s'est servi pour s'ouvrir le ventre étaient exposés.

— Ah ? Ton amie est-elle maîtresse du thé ?

— Oui. Elle avait appris cela jadis. Elle est veuve de guerre ; maintenant, cela lui sert beaucoup.

— À quelle école appartient-elle ?

— À celle de Kankyû. »

Ce qui ne signifiait rien pour Shingo, fort ignorant en la matière.

Kikuko semblait prête à faire le bouquet, mais Shingo gardait les fleurs à la main.

« Se sont-elles épanouies en s'inclinant un peu ? ou seraient-elles un peu fanées par hasard ?

— Est-ce que les campanules penchent quand elles fleurissent ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression que les lis montent moins haut que les campanules. Que t'en semble-t-il ?

— Je suis de votre avis.

— Au premier abord, on les croirait noirs, mais c'est une erreur, ils seraient plutôt d'un violet soutenu. En réalité, ce n'est pas encore cela : je crois que dans la teinte, il y a du pourpre foncé. Demain, je les examinerai bien au jour.

— Au jour ? Ils sont d'une transparence violette teintée de rouge.

— Le diamètre des corolles, quand elles sont épanouies, ne paraît pas dépasser un pouce. Et dans chacune, l'extrémité du pistil se divise en trois, et il y a quatre ou cinq étamines, les feuilles s'étalent vers les quatre points cardinaux, en formant des échelons d'environ un pouce. Elles ont la même forme que les feuilles des lis courants, qui doivent s'espacer d'un pouce ou d'un pouce et demi. »

À la fin de cette inspection, Shingo éloigna les fleurs.

« Infect, fit-il d'un air distrait. Ça sent la femme mal lavée. » Il n'entendait rien de bien précis par là, mais Kikuko rougit jusqu'aux paupières, et baissa la tête.

« Un parfum décevant, corrigea-t-il. Sens !

— Je n'en ferais pas une étude, comme vous ! »

Kikuko disposait de son mieux les fleurs dans le vase.

« Pour la cérémonie du thé, quatre fleurs, ce serait sans doute trop. Voulez-vous que je les arrange telles qu'elles sont ? »

— Oui. Laisse-les comme cela. »

La jeune femme posa les lis sur le plancher.

« J'avais rangé tes masques dans ce placard, près du vase. Veux-tu les sortir, s'il te plaît ? »

— Volontiers. »

Un passage de Nô, venu à l'esprit de Shingo, les lui avait rappelés. Il prit le Jîdo.

« C'est un génie. On m'a dit qu'il représente l'éternel adolescent, quand nous l'avons acheté. T'en ai-je parlé ? À cette époque, je l'avais posé sur le visage de cette Eiko qui travaillait dans le bureau. Qu'elle m'a paru jolie ! J'en avais été surpris ! »

Kikuko posa le masque sur son visage.

« Dois-je nouer ces cordelettes en arrière ? » Du fond de l'œil du masque, les prunelles de Kikuko devaient se fixer sur Shingo.

« Il faut le remuer. Sinon il n'y paraîtra pas d'expression du tout. »

Le jour de l'achat, le vieillard avait failli poser ses lèvres sur la jolie bouche vermeille et il en avait éprouvé une trémulation comme celle que lui causerait peut-être une passion fatale.

*Que la fleur reste dans mon cœur
Moi qui suis le bois enterré...*

Ces vers devaient sortir d'une pièce de Nô.

Bientôt, Shingo ne supporta plus de voir Kikuko remuer son visage masqué par un gracieux adolescent. Sa figure était assez petite pour que le masque la couvît à peu près. Du menton, à peine visible, se mirent à couler, vers la gorge, une larme, puis deux traces de larmes, puis trois... Elles coulaient sans s'arrêter.

« Kikuko ! s'exclama Shingo. Kikuko, te serais-tu dit, aujourd'hui, quand tu es allée rendre visite à ton amie, que tu pourrais devenir maîtresse du thé, si tu divorçais ? »

La jeune femme hocha la tête, sous la personne du Jîdo.

« J'en vivrais volontiers, mais près de vous, même si nous divorcions », fit-elle d'une voix claire, derrière le masque.

On entendit crier Satoko. La chienne aboya soudain dans le jardin.

Shingo venait d'éprouver le sentiment – le sentiment, vraiment ? – d'un maléfice. Kikuko semblait tendre l'oreille et guetter la porte, en se demandant si son mari était rentré de chez sa maîtresse où il avait dû se rendre, bien que ce fût dimanche.

LA MAISON DE L'OISEAU

I

La cloche du temple sonnait à six heures, hiver comme été. Hiver comme été, Shingo s'estimait matinal s'il l'avait entendue.

Matinal, pour lui, ne signifiait pas tôt levé, mais tôt réveillé. Seulement, six heures du matin en été, ou six heures du matin en hiver, ce n'est certes pas la même chose. Shingo savait l'heure, puisque la cloche sonnait tous les matins ponctuellement, mais à la belle saison, il faisait déjà jour.

Il posait une assez grosse montre à son chevet, mais il fallait allumer, mettre ses lunettes ; il la regardait donc assez peu souvent. D'ailleurs, il avait peine à distinguer, à l'œil nu, la grande aiguille de la petite.

De toute façon, Shingo n'avait pas trop à se soucier de l'horaire, et ses réveils précoces l'ennuyaient surtout.

En hiver, six heures, c'était trop tôt. Shingo ne pouvant supporter de rester tranquille au lit se levait pour aller chercher les journaux, par exemple.

Depuis le départ de leur domestique, c'était Kikuko la plus matineuse.

« Tiens, Père, déjà ? disait-elle, ce qui semblait le gêner un peu.

— C'est vrai, je vais me rendormir.

— Excellente idée ! D'ailleurs, l'eau n'est pas encore chaude. »

Que sa belle-fille fût déjà levée le rassurait.

Depuis quand avait-il des réveils tristes l'hiver, à la nuit ? Le retour du printemps les rendait plus chaleureux.

Par une matinée de la seconde quinzaine de mai, le vieillard avait entendu, peu après la cloche, le cri du milan.

« Ah ! Il est donc resté chez nous ! » murmura-t-il, prêtant l'oreille sans se lever.

Il lui sembla que l'oiseau décrivait un grand cercle au-dessus de la maison puis se dirigeait vers la mer.

Il se leva et, tout en se brossant les dents, chercha des yeux l'oiseau dans le ciel, mais en vain. Le cri puéril et doux lui parut avoir purifié l'atmosphère, au-dessus de sa maison.

« Kikuko, fit-il en direction de la cuisine, as-tu entendu notre petit

milan ? »

La jeune femme versait dans un récipient en bois du riz qui dégageait de la vapeur.

« Je devais être distraite, je ne l'ai pas entendu.

— Il a fini par se fixer chez nous.

— Oui.

— L'année dernière déjà, je l'entendais souvent chanter, mais à quel mois ? En quelle saison ? Je me rappelle mal. »

Comme Shingo, debout, la regardait, la jeune femme dénoua le ruban qui retenait ses cheveux. Il eut l'impression qu'elle dormait quelquefois avec un ruban.

Sans couvrir le récipient de riz, elle préparait à la hâte le thé de son beau-père.

« Si le milan reste chez nous, les bruants resteront probablement aussi.

— Et même le corbeau ?

— Le corbeau ? » Shingo rit. « Si le milan nous appartenait vraiment, le corbeau devrait être à nous aussi. On pourrait croire qu'il n'y a que des gens dans cette maison ; mais, en vérité, plusieurs oiseaux l'habitent.

— Il y viendra bientôt des puces et des moustiques.

— Tais-toi, horreur ! Ce ne sont pas des habitants de la maison, puisqu'ils n'y passent pas toute l'année.

— Peut-être que si, car on trouve des puces en hiver.

— Je connais mal l'espérance de vie des puces, mais je ne pense pas que ce soient des puces de l'an dernier. »

Kikuko rit en regardant Shingo.

« C'est le moment où le fameux serpent va reparaître.

— Celui qui t'a fait si grand-peur l'an dernier ?

— Oui.

— C'est le seigneur de la maison, notre général bleu. »

L'été précédent, Kikuko, revenant de faire ses courses et rentrant à la cuisine, avait pris peur à la vue d'une grande couleuvre.

À son cri, Teru, la chienne, avait accouru ; elle aboyait follement, tantôt avançant, tête baissée, l'air prêt à mordre, tantôt reculant à plus d'un mètre pour se rapprocher encore, comme pour attaquer.

La couleuvre, la tête un peu relevée, tirait sa langue rouge sans même regarder la chienne ; elle se mit à ramper, en longeant le seuil de la cuisine.

Suivant Kikuko, le serpent mesurait deux fois la largeur de la porte de la cuisine, c'est-à-dire près de deux mètres. Son corps était plus gros que le poignet de la jeune femme. Cette dernière en avait parlé sur un ton très agité, tandis que Yasuko restait calme.

« C'est le seigneur de la maison. Il l'habite depuis de nombreuses années. Il l'habitait avant que tu y viennes, Kikuko.

— Si Teru l'avait mordu, que serait-il arrivé ?

— Eh bien, la chienne n'aurait pas eu le dessus. Le serpent l'aurait étouffée. Voilà pourquoi Teru, qui le sait bien, se contentait d'aboyer. »

La jeune femme en était restée tellement effrayée pendant un certain temps qu'elle pouvait à peine passer le seuil de la cuisine et qu'elle entraît ou sortait par la grande porte.

L'idée que cet énorme serpent se trouvât sous le plancher ou bien au-dessus du plafond l'épouvantait, mais il devait habiter dans les collines et ne venait pas souvent.

La colline n'appartenait pas à Shingo, lequel ignorait jusqu'au nom du propriétaire du terrain. Le versant raide s'élevait près de la maison et, pour les animaux de la colline, il n'existait apparemment pas de frontière entre leur demeure et le jardin de Shingo.

Les fleurs et les fruits de la colline aussi tombaient nombreux dans le jardin.

« Le milan est revenu, murmura Shingo, puis, d'une voix vibrante, il répéta :

« Kikuko, il semble que te milan soit revenu.

— Vraiment ? Je l'entends à présent. »

Kikuko levait un regard distrait vers le plafond.

Le cri de l'oiseau se prolongea quelques instants.

« Est-il allé tout à l'heure à la mer ?

— Oui, sa voix m'a semblé s'éloigner dans cette direction.

— Il aura pris un poisson, puis il sera revenu. » En écoutant la jeune femme, le vieillard pensa que cela s'était peut-être passé ainsi.

« Si nous laissons quelques poissons dans un endroit bien visible ?

— Teru pourrait les détourner à son profit.

— Je parle d'un endroit assez élevé. »

Comme l'année précédente, et l'autre encore, le vieillard, percevant au réveil le cri du petit milan, ressentait un mouvement d'affection. Il ne devait pas être le seul, car l'expression « notre petit milan » était passée dans le jargon familial.

Pourtant, Shingo doutait qu'il n'y eût qu'un oiseau. Il croyait en avoir, une fois, vu évoluer deux au-dessus de la maison. Entendait-il vraiment, depuis plusieurs années, crier toujours le même ? Ne s'agissait-il pas de générations successives, les parents étant morts à son insu ? Cette pensée l'effleurait ce matin pour la première fois.

Si le vieux milan était mort l'année précédente, le vieillard et les siens écoutaient maintenant le jeune dans leur éveil rêveur, sans rien deviner, en le prenant pour leur seul et unique milan. Ce serait cocasse !

Il paraissait étrange, à la réflexion, que cet oiseau eût élu domicile dans la colline derrière la maison, quand il y en avait tant d'autres à Kamakura.

*C'était improbable, pourtant j'ai pu le rencontrer.
C'était improbable, pourtant j'ai pu l'entendre,*

dit le proverbe. Peut-être en allait-il de même pour le petit milan.

Oui, cet oiseau habitait avec eux, mais il se contentait de leur faire ouïr sa voix charmante.

II

Kikuko et Shingo, étant les seuls à se lever tôt dans cette maison, finissaient par échanger quelques mots. Avec Shuichi, le vieillard profitait de leurs trajets dans le train.

Il avait l'impression d'approcher de la ville après la traversée du pont métallique de la Rokugo, quand on arrivait en vue des bois d'Ikegami. Tous les matins, il la regardait en passant.

Voilà des années qu'il voyageait sur cette ligne et regardait ces bois, mais ce n'était que tout récemment qu'il y avait découvert deux pins.

Seuls de leur espèce, ils se détachaient en hauteur ; ils inclinaient leur torse comme pour s'embrasser et leurs cimes, se rapprochant, allaient sans doute y arriver.

Il n'y avait pas d'autres grands arbres dans ces forêts. Ils n'auraient pas dû lui échapper, mais Shingo ne les avait jamais remarqués jusqu'à présent. Maintenant, ils lui crevaient les yeux.

Ce matin-là, les deux pins se devinaient vaguement à travers la tempête.

« Shuichi ! appela son père, qu'a donc Kikuko ?

— Rien, je vous assure. »

Shuichi parcourait un hebdomadaire ; il en avait acheté deux, dont un pour son père qui le tenait sans le lire.

« Voyons, qu'a-t-elle ? insistait patiemment Shingo.

— Il paraît qu'elle a des migraines.

— Cela m'étonne ; d'après ta mère, elle serait allée hier à Tôkyô. Le soir, à son retour, elle s'est tout de suite couchée. Elle ne semblait pas dans son état normal. Ta mère soupçonne qu'il lui soit arrivé quelque chose au-dehors. Kikuko n'a rien pris pour dîner non plus. En outre, quand tu es rentré vers neuf heures et que tu es allé dans la chambre,

elle pleurait en étouffant sa voix.

— Elle se relèvera dans quelques jours, ce n'est pas grave.

— Cela me surprendrait. Un mal de tête ne la ferait pas pleurer ainsi. Ce matin encore, elle sanglotait dès l'aube. »

Shuichi grogna confusément.

« Quand Fusako lui a porté son dîner, Kikuko aurait paru très contrariée de la voir entrer. Elle se cachait le visage. Fusako s'en est plainte. Alors je voulais te demander des explications.

— Que d'histoires ! Tout le monde à la maison vit donc avec les regards fixés sur ma femme ! »

Shuichi leva les yeux vers son père. « Même Kikuko peut tomber malade de temps à autre !

— Malade ! s'exclama Shingo, révolté. Mais de quelle maladie s'agit-il ?

— C'est un avortement ! » cracha Shuichi.

Shingo, surpris, regarda devant lui le siège où se trouvaient deux soldats américains. Il avait entamé cette conversation en postulant leur ignorance du japonais.

« Chez un médecin ? questionna le vieillard d'une voix rauque.

— Oui.

— Hier ?

— Oui. » Shuichi cessa de lire.

« Est-ce toi qui l'as poussée ?

— C'est elle qui s'est obstinée.

— D'elle-même ? Ne mens pas !

— C'est la pure vérité.

— Pourquoi ? Mais pourquoi lui as-tu suggéré pareille pensée ? »

Shuichi garda le silence.

« C'est toi qui es en tort, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mais elle est entêtée à n'avoir d'enfant à aucun prix, maintenant.

— Tu l'en aurais détournée, si tu l'avais voulu.

— En ce moment, je ne pense pas.

— En ce moment ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Puisque vous êtes au courant... Étant donné ma situation actuelle, ma femme ne veut absolument pas d'enfant.

— Est-ce à dire, tant que tu auras une maîtresse ?

— Si vous voulez.

— Si vous voulez ! C'est trop fort ! » Shingo sentait la colère le suffoquer. « C'est un demi-suicide de la part de Kikuko. Tu es sûrement de mon avis. Il s'agit moins d'une protestation que d'un demi-suicide. »

Shuichi eut un recul devant le courroux de son père.

« Tu as tué son âme. Cela peut être irrémédiable.

— Son âme est très dure, quoi qu'il en paraisse.

— Tu oublies que c'est une femme. La tienne. Il dépend de tes façons, de tes attentions qu'elle enfante dans la joie, la question de ta maîtresse mise à part.

— On ne peut guère la mettre à part, vous le savez bien !

— Yasuko attend des petits-enfants. Kikuko doit s'en douter. Elle est même gênée de n'en pas encore avoir, n'est-ce pas ? La voilà qui se trouve contrainte de renoncer à ses désirs, parce que tu es en train d'assassiner son âme.

— Vous n'avez pas entièrement raison. Je crois qu'en ce qui la concerne, ce serait plutôt une soif d'absolu.

— Une soif d'absolu ?

— ... qui lui ait fait regretter d'attendre un enfant. Elle est trop propre.

— Vraiment ! »

Enfin, se dit Shingo, ce sont des questions qui ne regardent que les époux. Est-ce que Shuichi dégoûtait, humiliait à ce point Kikuko ?

« C'est incroyable. Même si Kikuko l'avait dit, même si elle en avait fait le simulacre, je ne croirais jamais que tel soit son véritable sentiment. Un mari qui met en cause la propreté de sa femme... Faut-il que ton amour pour elle soit superficiel ! Il ne convient pas de prendre au pied de la lettre les révoltes d'une femme. »

Shingo se sentait un peu dérouté.

« Si Yasuko se doutait qu'elle a manqué l'occasion de voir un petit-fils, que dirait-elle ?

— En fin de compte, avec cela, Kikuko s'est avérée féconde. Ma mère devrait en être plutôt contente.

— Comment peux-tu répondre de ses enfants à venir ?

— J'en réponds.

— Tu ne crains pas le ciel. C'est la preuve que tu n'aimes personne.

— Vous embrouillez tout, même les questions les plus simples.

— Pas si simple. Non. Réfléchis bien. Ne sais-tu pas comme ta femme pleure ?

— Moi-même, je ne suis pas sans désirer un enfant, mais en ce moment, la situation est mauvaise. Je pense qu'il ne serait pas réussi.

— Je ne comprends pas ce que tu appelles la "situation". Kikuko ne se trouve pas dans une situation mauvaise. Si la tienne est mauvaise – et il n'y a que la tienne qui le soit – Kikuko, elle, n'est pas femme à jamais se laisser mettre dans une "mauvaise situation". Tu es en tort. Tu n'as pas su faire fondre la jalousie de ta femme. Voilà comment tu as perdu ton enfant. Peut-être plus que l'enfant ! »

Shuichi parut surpris de l'expression de son père.

« Souûle-toi chez ta maîtresse, et rentre. Pose tes pieds, tes chaussures sales sur les genoux de Kikuko. Et puis demande-lui de te

les enlever ! Tu verras ! » dit Shingo.

III

Le même jour, Shingo, se rendant à la banque pour une affaire concernant l'entreprise, alla déjeuner avec un ami. Ils discutèrent jusqu'à deux heures environ, puis, du restaurant, Shingo téléphona au bureau qu'il rentrait chez lui.

Kikuko était assise sur la véranda, le bébé dans les bras. Surprise par ce retour prématuré, la jeune femme fit mine de se lever.

« Reste donc tranquille. Peux-tu déjà quitter la chambre ? dit Shingo, sortant aussi sur la véranda.

— Oui. Je voudrais maintenant changer cette petite.

— Et Fusako ?

— Elle est allée jusqu'à la poste avec la petite Satoko.

— Qu'a-t-elle à faire à la poste en te laissant le bébé ?

— Attends un peu, dit la jeune femme, en s'adressant à la petite fille, je vais commencer par changer ton grand-père.

— Merci, merci ! Le bébé d'abord ! »

Kikuko leva vers lui un visage rieur. Entre ses lèvres, on apercevait une rangée de dents.

« Il veut que tu passes la première, Kikuko. »

La jeune femme était habillée pour l'intimité d'un vêtement de soie riche que retenait seulement un lien étroit.

« A-t-il cessé de pleuvoir aussi à Tôkyô ?

— Cessé de pleuvoir ? Il pleuvait quand je suis monté dans le train, mais il faisait beau quand j'en suis descendu. Je n'ai pas remarqué où le temps s'est levé.

— Il pleuvait tout à l'heure sur Kamakura, mais cela s'est calmé ; ma belle-sœur a pu sortir.

— Regarde : la colline reste mouillée. »

Le bébé couché sur la véranda leva les jambes et saisit ses orteils, remuant ainsi plus librement les pieds que les mains.

« Très bien, très bien ! Regarde plutôt la colline », fit Kikuko, lui nettoyant les cuisses.

Un avion militaire américain passa, volant bas. Surpris par le vrombissement, le bébé leva les yeux. L'appareil restait invisible mais sa grande ombre se dessina sur le versant de la colline, puis disparut — si tant est que c'eût été vraiment son ombre. Le bébé devait la voir.

Les yeux innocents brillant de surprise émurent soudain le vieil homme.

« Cette enfant ignore ce que sont les bombardements. Il y en a maintenant beaucoup, n'est-ce pas, qui ne les ont pas connus. »

Shingo plongea son regard dans celui de la petite fille : l'éclat s'en atténuait déjà.

« Il aurait fallu photographier ces yeux. Sans oublier, bien sûr, l'ombre de l'avion sur la colline. Sur la photographie suivante... »

... Le bébé gisait... éventré, mitraillé... Voilà ce qu'allait ajouter Shingo, mais à la pensée de l'avortement de la veille, il se tut.

Que d'enfants, que d'innombrables enfants auraient pu représenter ces deux photographies imaginaires !

Kikuko avait pris Kuniko dans ses bras. D'une main, elle enroula les couches puis les emporta dans le cabinet de toilette.

Shingo s'en retourna vers la salle à manger ; il se souvint alors que s'il était rentré tôt, c'était à cause des inquiétudes qu'il avait pour Kikuko.

« Comme vous revenez de bonne heure ! »

Yasuko vint le rejoindre.

« Où étais-tu ? »

— Je me lavais les cheveux. Après la pluie, le soleil s'est mis brusquement à chauffer, ce qui m'a causé des démangeaisons à la tête, Lorsqu'on vieillit, la tête démange pour un rien.

— La mienne ne me démange pas souvent.

— Sans doute la vôtre est-elle bien faite, fit-elle en riant. Je savais que vous étiez déjà là, mais je craignais vos reproches, si je me présentais à vous les cheveux emmêlés. Cela vous aurait effrayé !

— La chevelure emmêlée d'une vieille femme... Si tu coupais tout ?

— Ce serait une bonne idée, répondit Yasuko. Mais cette coiffure n'est pas l'apanage des dames âgées ; c'est ce que portaient, à l'époque d'Edo, les hommes comme les femmes. On coupait court, on nouait en arrière et on formait un catogan. J'ai vu cette coiffure sur les scènes de Kabuki.

— Je pensais à celle où les cheveux tombent droit, au lieu d'être noués derrière.

— Ce serait possible... Seulement, les miens sont très épais, comme les vôtres.

— Kikuko s'est levée, dit le vieillard, en s'efforçant de parler bas.

— Oui... de temps à autre... elle a mauvaise mine.

— Il aurait mieux valu ne pas la charger de l'enfant.

— C'est parce que Fusako s'est absentée en la laissant sur le lit de Kikuko ; l'enfant dormait si bien !

— Pourquoi ne l'as-tu pas prise, toi ?

— Je me lavais les cheveux quand elle s'est mise à crier. »

Yasuko se releva pour aller chercher les vêtements de son mari.

« Je me suis demandé si vous n'étiez pas malade, vous aussi, quand

je vous ai entendu rentrer si tôt. »

Il eut l'impression que la jeune femme sortait du cabinet de toilette et se dirigeait vers sa chambre.

« Kikuko ! appela-t-il, Kikuko !

— Oui ?

— Passe-nous la petite.

— Voilà ! Tout de suite. »

Elle reparut, tenant l'enfant par la main pour la faire marcher. Cette fois, elle avait mis son obi.

La petite fille s'appuya sur l'épaule de sa grand-mère qui brossait le pantalon du vieillard et qui, se redressant, la prit sur ses genoux. La jeune femme emporta les vêtements de ville de Shingo, les rangea dans un placard de la pièce voisine, puis referma la porte d'un geste lent. Elle parut étonnée par l'aspect de son visage que lui renvoyait le miroir fixé sur le revers de la porte, et se demanda visiblement si elle reviendrait dans la salle à manger ou retournerait se coucher.

« Kikuko, fit Shingo, ne vaudrait-il pas mieux te remettre au lit ?

— Oui. »

Quand elle comprit ce que signifiait la question du vieillard, ses épaules frémirent. Elle rentra dans sa chambre sans se retourner.

« Quel drôle d'air ! Ne trouvez-vous pas ? »

Yasuko fronçait les sourcils. Shingo ne répondit rien.

« On ne sait pas très bien ce qu'elle a, continua la vieille femme. Elle va et vient sans se coucher. Je crains qu'elle ne tombe soudain.

— Peut-être...

— De toute façon, vous devez agir, en ce qui concerne votre fils. »

Le vieillard hocha la tête.

« Si vous raisonniez Kikuko ? Moi, je vais faire les courses du dîner. J'emmène Kuniko ; nous irons à la rencontre de sa mère.

— Ah ! Quelle mère ! »

La vieille femme, tenant le bébé dans ses bras, se releva.

« Au fait, qu'allait-elle faire à la poste ?

— Je me le demande aussi ! » Yasuko se retourna. « Aurait-elle écrit à son mari, par exemple ? Elle ne l'a pas vu depuis six mois. Oui, voilà six mois qu'elle est revenue chez nous, car c'était le dernier jour de l'année.

— S'il ne s'agissait que d'une lettre, il y a une boîte près d'ici.

— Elle a dû penser qu'une lettre arriverait plus vite et plus sûrement par la grande poste. Si le souvenir d'Aihara se ravivait, j' imagine qu'elle passerait à travers les flammes. »

Le vieillard eut un rire amer. Il la trouvait bien optimiste. Chez une femme qui a maintenu sa famille jusqu'à la vieillesse, l'optimisme s'enracine, sans doute.

Shingo prit une pile de quotidiens que sa femme devait être en

train de regarder. Il les feuilleta sans avoir vraiment l'intention de les lire quand un titre attira son attention : « Des nénuphars vieux de deux mille ans s'épanouissent. »

« Au printemps dernier, on a découvert à Kamigawa, dans la préfecture de Chiba, trois graines de nénuphars dans un canot mis au jour dans un site archéologique de l'époque Yayoi. On estime que ces graines seraient vieilles de deux mille ans.

« Au mois d'avril, un savant docteur ès nénuphars en repiqua des plants en trois endroits : au laboratoire agronomique de Cuba, dans le lac du jardin de Chiba et chez un bouilleur de saké de Hataké (ville de cette même préfecture) qui semble avoir participé aux fouilles. Il déposa deux pousses dans une grande marmite pleine d'eau qu'il avait mise dans son jardin. Son nénuphar fut le premier à se développer.

« Alerté, le docteur ès nénuphars se précipita. « Épanouis ! Ils se sont épanouis ! » s'écriait-il, en caressant la belle fleur.

« Elle prit d'abord la forme d'une bouteille de saké, puis celle d'un bol à thé, puis enfin celle d'un cratère évasé. Finalement, elle atteignit son plein épanouissement en ressemblant à un plateau circulaire, puis les pétales tombèrent sur l'eau. »

Voilà ce qu'en racontait le journal. Il était dit aussi que la fleur avait vingt-quatre pétales.

En dessous de l'article, on voyait même une photographie du savant, portant lunettes et grisonnant, semblait-il, la main posée sur la tige du nénuphar près de s'épanouir. Shingo, relisant l'article, apprit que ce spécialiste avait soixante-neuf ans. Shingo regarda longuement la photographie du nénuphar, puis il se rendit avec le journal dans la chambre de Kikuko.

C'était la chambre du jeune ménage. Sur une petite table apportée en dot par Kikuko se trouvait le chapeau de son mari.

S'apprêtait-elle à écrire ? Un bloc de papier à lettres était posé près du chapeau. Une étoffe brochée retombait devant le tiroir. Le vieillard crut sentir un léger parfum dans l'air.

« Comment te sens-tu ? N'est-ce pas un peu léger de te lever autant ? » Shingo s'assit devant la table.

La jeune femme le regardait, les yeux grands ouverts. Il avait dû la surprendre au moment où elle se disposait à se relever. Confuse, sans doute, elle rougit un peu. Son front restait blême, mais ses sourcils paraissaient beaux.

« As-tu lu cet article sur des graines de nénuphars vieilles de vingt siècles qui ont redonné des fleurs ?

— Oui.

— Ah ! tu l'as lu... », murmura-t-il. Alors il attaqua : « Tu n'aurais pas eu besoin de t'infliger ces mauvais traitements, si tu nous avais parlé. Rentrer le jour même à la maison, crois-tu que ce soit sain ? »

Kikuko parut surprise.

« C'est le mois dernier que nous avons parlé d'enfant. Est-ce alors que tu as mis le masque de Jîdo ? À cete époque-là, tu te rendais déjà compte, n'est-ce pas ?

— À cette époque-là, fit-elle avec un geste de dénégation sur l'oreiller, je n'en savais rien. Mais si j'avais su, je n'aurais pu vous en parler, cela m'aurait gênée.

— Ah ? Shuichi m'a donné pour raison que tu étais trop propre ! »

Le vieillard remarqua des larmes qui perlaient dans les yeux de la jeune femme et ne put poursuivre.

« As-tu besoin de revoir le médecin ?

— Demain, peut-être. »

Le lendemain, quand le vieillard rentra de la ville, sa femme paraissait impatiente de le voir.

« Savez-vous que Kikuko vient de retourner dans sa famille ? Il paraît qu'elle est couchée. Vers deux heures, me semble-t-il, on a téléphoné de chez elle. Votre fille a répondu. « Kikuko, m'a-t-elle dit, est allée chez ses parents, elle ne va pas bien, elle se repose ; on nous supplie de la laisser tranquille ; on nous assure qu'elle reviendra dans quelques jours, une fois guérie. »

— Ah ! oui ?

— J'ai fait dire par Fusako que notre fils irait lui rendre visite. Fusako m'a dit que c'était la mère de Kikuko qui parlait. Kikuko serait donc allée dormir chez sa mère ?

— Non, ce n'est pas cela.

— Alors, qu'a-t-elle ? »

Shingo retira son veston, puis se redressa pour dénouer plus aisément sa cravate.

« C'est qu'elle vient de se faire avorter.

— Quoi ! » La vieille femme parut consternée. « Ah !... En cachette de nous... Cette gentille Kikuko... Ils sont terribles, ces jeunes gens d'aujourd'hui...

— Vous ne voyez rien. Maman, dit Fusako qui entra dans la salle à manger, le bébé dans les bras. Moi, j'étais au courant.

— Mais comment ? laissa échapper le vieillard.

— Je n'oserai pas le dire. Vous savez bien ce que les femmes laissent derrière elles en certains endroits... »

Fusako ne put continuer.

LE JARDIN DE LA CAPITALE

I

« Curieux homme que mon père ! dit Fusako tout en empilant brutalement les assiettes qui avaient servi pour le dîner. Je le trouve bien plus réservé avec sa propre fille qu'avec sa belle-fille ! N'est-ce pas, Mère ?

— Tais-toi ! fit Yasuko, sur un ton de blâme.

— C'est pourtant vrai ! S'il trouve les épinards trop cuits, qu'il me le dise ! Quoique je ne les aie pas fait cuire jusqu'à en faire de la pâte pour les petits oiseaux ! Ils ont gardé leur forme ! Mon père aurait dû s'adresser à la station thermale.

— La station thermale ? Qu'a-t-elle à voir ici ?

— On y prépare les œufs à la coque et les gâteaux de manju à la vapeur, n'est-ce pas ? Vous m'avez donné, je ne sais quand, des œufs cuits à la source radioactive : le blanc était pris, le jaune mou... Ne m'avez-vous pas dit que la pâtisserie Hechima est réputée pour cela ?

— La pâtisserie Hechimatei ?

— Ou bien Hyotei, comme il vous plaira. Si pauvre que je sois, je connais cela. De toute façon, il ne faut pas tant de savoir-faire pour cuire des épinards. »

Yasuko se mit à rire.

« Si mon père faisait bouillir ses épinards à la source radioactive en mesurant la température et le temps, je pense qu'il deviendrait aussi vigoureux que Popeye, même en l'absence de Kikuko, dit Fusako sans rire. Pour moi, je n'en peux plus, c'est trop triste. »

Elle se redressa, soutenant du genou le lourd plateau et reprit :

« N'aura-t-il donc aucun appétit en l'absence de son joli garçon de fils et de sa ravissante belle-fille ? »

Shingo releva la tête ; son regard rencontra celui de Yasuko.

« Tu causes, tu causes ! »

— Mais oui, je me suis retenue trop longtemps de parler et de pleurer.

— On ne peut pas empêcher les enfants de pleurer... »

Shingo gardait la bouche entrouverte.

« Il ne s'agit pas d'enfant, mais de moi, reprit Fusako, qui partit en trébuchant.

— ... car il est tout naturel que les bébés pleurent. »

On entendit un bruit de couverts jetés dans l'évier.

Yasuko fit un mouvement pour se lever. On entendit Fusako sangloter.

Satoko leva les yeux vers sa grand-mère et partit en trotinant pour la cuisine. Shingo trouva son regard déplaisant. Yasuko, se relevant, souleva des deux mains Kuniko, qui était placée près d'elle et la posa sur les genoux de Shingo.

« Voulez-vous la garder un instant, s'il vous plaît ? »

Elle se dirigea vers la cuisine.

Shingo prit l'enfant dans ses bras. Comme elle était très souple, il l'attira contre son ventre. Il lui tenait les pieds. Les creux des chevilles et les plantes dodues étaient contenus dans la paume du vieillard.

« Es-tu chatouilleuse ? »

Elle ne paraissait pas l'être.

Lorsque Fusako n'était encore qu'un bébé au sein, il la couchait toute nue quand il la changeait et lui chatouillait les côtes. L'enfant riait, son nez disparaissait entre ses joues ; elle agitait les mains. En vérité, le vieillard ne se rappelait plus très bien.

Shingo évitait, jadis, de parler du manque de beauté de son bébé. Si l'envie l'en démangeait, l'image de la femme séduisante qu'avait été la sœur de Yasuko lui revenait à l'esprit.

Il avait attendu vainement à plusieurs reprises que ce petit visage changeât en mieux, et cela jusqu'à ce que sa fille atteigne l'âge adulte, mais avec le temps, son espoir s'était émoussé.

Les traits de Satoko semblaient plus jolis que ceux de sa mère, et l'on pouvait encore espérer que la petite Kuniko deviendrait agréable.

« Serait-il possible que je cherche l'image de la sœur de Yasuko jusque dans mes petites-filles ? » se demanda le vieillard, et il en éprouva quelque honte.

Il s'étonna de s'abandonner à une songerie où le petit être victime de l'avortement, l'enfant perdu de Kikuko, devenait une réincarnation de la sœur de Yasuko – une belle femme à laquelle la vie ne serait jamais accordée en ce monde.

Lorsqu'il relâcha sa prise sur les pieds du bébé, la petite Kuniko descendit de ses genoux et partit vers la cuisine. Elle chancela, les bras tendus en avant.

« Attention ! » À peine avait-il crié que le bébé tomba.

Elle gisait sur le sol, étendue sur le côté, sans pleurer encore.

Satoko suspendue à la manche de Fusako, Yasuko tenant Kuniko dans ses bras, toutes quatre revinrent vers la salle à manger.

« C'est incroyable comme mon père est distrait, Maman, dit Fusako tout en essuyant la table. Au retour du bureau, quand il s'est changé pour se mettre en kimono, savez-vous qu'il a croisé le devant de son

kimono et de son jyuban de dessous dans le mauvais sens, et puis en nouant sa ceinture, il est resté tout interdit, l'air absent. A-t-on jamais vu d'homme pareil ? C'est bien la première fois que vous croisez votre kimono de la sorte ; vous n'êtes pas dans votre état normal.

— Non, c'est la seconde, répliqua Shingo. La dernière fois, Kikuko m'a dit que dans l'île de Ryûkyû, les gens croisent leurs kimonos dans un sens ou dans l'autre, indifféremment.

— Ha ! Ha ! Dans l'île de Ryûkyû ! Incroyable ! » Fusako changeait encore de visage... « Quand il s'agit de vous plaire, Kikuko fait travailler son imagination. Qu'elle sait bien vous parler ! Dans l'île de Ryûkyû ! Vraiment ! »

Maîtrisant son irritation croissante, Shingo lui dit :

« Le mot jyuban vient du portugais. Sait-on comment les Portugais croisent leurs vêtements ?

— C'est encore une idée de votre belle-fille ? »

Yasuko voulut intervenir en faveur de son mari :

« Ton père met souvent à l'envers son yukata d'été.

— Mettre à l'envers son yukata d'été, par distraction, par inadvertance, c'est une chose ; croiser son kimono du mauvais côté, c'en est une autre.

— Dis à Kuniko de s'habiller toute seule, elle ne saura pas dans quel sens le fermer.

— Il est encore trop tôt pour que mon père retombe en enfance. » Fusako n'avait pas l'air vaincue. « Voyons, Maman, c'est lamentable, mon père n'a pas besoin de croiser son kimono sur la gauche en signe de deuil, parce que sa belle-fille est allée passer un ou deux jours chez ses parents. Je suis bien rentrée chez vous depuis six mois ! »

Près de six mois avaient en effet passé depuis cette veille pluvieuse du Nouvel An...

Depuis, Aïhara ne leur avait donné aucune nouvelle. Shingo ne l'avait pas revu non plus.

« Cela fait déjà six mois, opina Yasuko. Pourtant, il n'y a pas de comparaison possible entre ton cas et celui de Kikuko.

— Par rapport à mon père, si !

— Mais toi, tu es sa fille, c'est ton père et nous souhaitons qu'il puisse dénouer tes difficultés, n'est-ce pas ? »

Fusako, le visage baissé ne répondait pas.

« Fusako, dis-nous tout ce que tu as sur le cœur, cette fois. Tu te sentiras délivrée. Par bonheur, Kikuko n'est pas là.

— Puisque c'est moi qui suis en tort, en principe, je n'ai rien à dire ; je prie seulement mon père de manger son repas sans se plaindre, même s'il n'est pas préparé de la main de Kikuko. » Et Fusako se mit à pleurer.

« N'est-ce pas ? Père dîne en silence, avec un air dégoûté. Moi, cela

m'attriste aussi.

— Fusako, je suis sûre que tu as beaucoup de choses à nous dire. Pourquoi, par exemple, es-tu allée jusqu'à la poste il y a deux ou trois jours ? Pour expédier une lettre à ton mari ? »

Fusako parut un instant gênée. Elle fit, de la tête, un signe de dénégation.

« Je ne vois pas quelle autre lettre tu pourrais envoyer. Je me suis bien doutée que c'était pour Aihara. »

Yasuko, contrairement à son habitude, parlait d'une voix stridente.

« Lui aurais-tu envoyé de l'argent, par exemple ? »

De ces paroles, Shingo déduisit que Yasuko glissait quelque argent de poche en cachette à Fusako.

« Où est Aihara ? » questionna le vieillard en se tournant vers sa fille ; il attendit un moment la réponse. « Il semble être absent de chez lui, reprit-il. Une fois par mois, j'envoie un employé du bureau chez les Aihara pour prendre des nouvelles. Plus exactement, je fais parvenir une petite somme à Mme Aihara pour qu'elle se fasse soigner, car si tu étais restée chez eux, ce serait à toi d'en prendre soin.

— Oh ! fit Yasuko, bouche bée. Vous envoyez un employé du bureau ?

— Rassure-toi. C'est un homme sérieux qui n'écoute pas les potins et qui n'en fera pas non plus. Si ton mari se trouvait chez lui, j'y serais allé moi-même pour lui parler de toi, mais à quoi bon rendre visite à une vieille femme qui a les jambes malades ?

— Mais que fait donc Aihara ?

— J'ai l'impression qu'il serait compromis dans un trafic clandestin, une affaire de drogue, paraît-il. Son rôle ne serait que celui d'un sous-ordre. C'est par son ivrognerie qu'il a été pris dans cet engrenage. »

Yasuko lui jeta un regard affolé ; elle paraissait plus effrayée de la dissimulation de son mari, qui leur avait caché jusqu'alors les méfaits d'Aihara, que de ces méfaits mêmes.

Shingo continua : « Cependant sa mère, qui a les jambes malades, ne semble pas habiter chez elle. D'autres personnes occupent la maison. La famille de Fusako n'existe donc plus.

— Mais alors, ses affaires ?

— Ma commode et la malle d'osier sont vides depuis longtemps, dit Fusako.

— Vraiment ? Alors tu es bien poire, ma fille, toi qui es revenue chez nous avec ton ballot dans une vieille étoffe. Aïe, aïe, aïe... », soupira Yasuko.

Shingo soupçonnait Fusako d'avoir communiqué avec son mari.

Sur qui retombait le blâme de n'avoir pu soutenir Aihara pour l'empêcher de se corrompre ? Sur Fusako ? Sur Shingo ? Sur Aihara lui-même ? Ou nul n'en était-il responsable ? Shingo s'interrogeait et

contemplant le jardin sur lequel l'ombre tombait.

II

Arrivant au bureau vers dix heures, le vieillard y trouva un mot de Tanizaki Eiko. « Je voudrais vous voir au sujet de la jeune épouse. Je reviendrai. »

La « jeune épouse » en question ne pouvait être que Kikuko. Shingo questionna la secrétaire qui avait remplacé Eiko.

« À quelle heure Tanizaki est-elle venue ? »

— Après moi ; c'était au moment où j'essuyais la table, donc il devait être huit heures un peu passées.

— M'a-t-elle attendu ?

— Ou-i-i, pendant quelque temps. » La façon lourde et traînante dont cette fille disait ou-i-i, déplaisait à Shingo. Cela devait être un accent provincial.

« A-t-elle vu Shuichi ? »

— Non. Je crois qu'elle est partie sans l'avoir vu.

— Bon. Huit heures un peu passées, murmura Shingo. Elle a dû venir chez nous avant d'aller à son magasin. Elle reviendra peut-être vers midi. »

Après avoir relu les petits caractères tracés de la main d'Eiko dans le coin d'un grand papier, Shingo regarda par la fenêtre le ciel très serein, très printanier, de mai.

Il l'avait contemplé par la vitre du train. Tous les passagers à la vue du ciel clair avaient ouvert les fenêtres.

Un oiseau qui volait au ras du courant scintillant de la rivière Rokugô s'illumina d'un reflet d'argent ; il lui sembla que ce n'était pas un détail fortuit, que cette course d'un autobus rouge passant sur le pont en direction du nord.

« Grand vent sur le ciel, grand vent sur le ciel... » Répétant, sans même s'en rendre compte, les mots qui figuraient sur sa calligraphie, le faux Ryôkan, Shingo porta ses regards vers les bois d'Ikegami.

« Oh ! s'exclama-t-il, et il faillit se pencher par la fenêtre, sur sa gauche, serait-il possible que ces pins ne soient pas dans les bois ? Ils sont en avant. »

Les pins qui se détachaient sur le bois lui parurent, ce matin-là, plus proches. Ou bien le brouillard du printemps, la pluie, avaient-ils pu l'empêcher d'évaluer jusqu'à présent leur éloignement ?

Le vieillard tenta de s'en assurer en les observant par la fenêtre. L'envie lui prit même d'aller vérifier sur place où poussaient les pins

qu'il regardait chaque matin.

« Chaque matin... » À vrai dire, il les avait aperçus tout récemment. Depuis de longues années, il passait sans faire attention, en se disant seulement que c'était le bois d'Ikegami.

Il avait soupçonné pour la première fois, ce jour-là, que ces pins s'élevaient hors du bois. C'est que l'air du matin était très pur.

Le vieillard avait fait une deuxième découverte grâce à ces arbres dont les cimes allaient s'embrasser en s'inclinant l'une vers l'autre.

La veille au soir, après le dîner, quand Shingo avait raconté qu'il faisait surveiller la maison de son gendre et qu'il subvenait un peu aux frais de la vieille mère de celui-ci, la colère de Fusako s'était soudain calmée.

Le vieillard, apitoyé, crut avoir découvert quelque chose en elle, mais sans que ce fût précis, comme dans le cas des pins d'Ikegami.

Quant à ces arbres, Shingo les avait regardés, deux ou trois jours auparavant, lorsque, pressant Shuichi de questions, il lui avait fait avouer l'avortement de Kikuko. Depuis, ces pins n'étaient pas seulement des arbres pour Shingo, car il ne les dissociait plus de l'avortement. Désormais, chaque fois qu'il les verrait, sur le chemin du bureau, il lui souviendrait de Kikuko. Ce matin-là, bien entendu, il n'en fut pas autrement.

Le jour où son fils était passé aux aveux, les deux pins brouillés par la pluie battante se fondaient dans le bois. Aujourd'hui, détachés, marqués par l'image de l'avortement, ils lui paraissaient souillés. Cela tenait peut-être à ce qu'il faisait trop beau.

« Même si le temps est beau, le temps de l'homme est mauvais. » En murmurant ces bêtises, Shingo se détourna du ciel encadré par la fenêtre du bureau. Il se mit au travail.

Il reçut, dans le courant de l'après-midi, le coup de téléphone d'Eiko. Celle-ci lui dit que, très occupée par la préparation de la collection d'été, elle ne pourrait venir ce jour-là.

« Très occupée, dis-tu ? C'est que tu es déjà compétente, alors.

— Mais oui. » La jeune fille resta silencieuse un moment.

« Tu me téléphones du magasin ?

— Oui, mais Kinuko n'est pas là, fit-elle, énonçant directement le nom de la maîtresse de Shuichi. J'attendais son départ.

— Hum.

— Allô, allô ! Je serai chez vous demain matin.

— Demain matin ? Vers huit heures, comme aujourd'hui ?

— Non. Demain matin, je vous attendrai.

— Tu es bien pressée.

— Oui, l'affaire peut ne pas paraître pressante mais, à mon sens, elle l'est. Je veux vous en parler d'urgence. Je suis extrêmement agitée.

— Tant que cela ? S'agit-il de Shuichi ?

— Je vous en parlerai quand je vous verrai. »

L'agitation d'Eiko lui inspirait quelque méfiance, mais son envie de lui parler, si forte qu'elle venait deux jours de suite, inquiéta Shingo.

À bout d'inquiétudes accumulées, Shingo téléphona vers trois heures chez les parents de Kikuko.

Pendant que la domestique répondait au téléphone et jusqu'à la venue de sa belle-fille, de la musique résonna dans l'appareil.

Depuis le départ de la jeune femme, Shingo n'en avait pas parlé avec Shuichi, qui semblait éviter le sujet. Le vieillard, pour ne pas aggraver l'affaire, se retenait de rendre visite à Kikuko. Telle qu'il la connaissait, elle n'avait pas avoué l'avortement à ses parents. Pourtant, rien n'était sûr.

De l'écouteur dans lequel vibrait la belle musique, Kikuko l'appela d'une voix pleine de nostalgie.

« Allô, Père ? Père, veuillez m'excuser de vous avoir fait attendre si longtemps.

— Ah ! » Shingo se sentait soulagé. « Comment te portes-tu ?

— Je me rétablis, Père. Excuserez-vous mon caprice ?

— Ce n'est rien. » Shingo ne put continuer.

« Père ! » Kikuko le rappelait d'une voix gaie : « Pourrais-je venir dès maintenant ?

— Dès maintenant ? Peux-tu sortir ?

— Oui, Père. Si je vous voyais tout de suite, je pourrais rentrer chez vous sans honte.

— Entendu, je t'attends au bureau. »

Dans l'écouteur, la musique continuait.

« Allô, allô ! » Shingo pressait la jeune femme de répondre : « C'est une belle musique.

— Oh ! J'ai oublié d'arrêter le disque. Ce sont Les Sylphides, un ballet orchestré d'après de la musique de Chopin. Je vous l'apporterai quand je rentrerai.

— Viens-tu tout de suite ?

— Oui, mais comme je n'aime pas aller à votre bureau, je réfléchis. »

Kikuko lui proposa l'ancien Parc impérial de Shinjuku comme lieu de rendez-vous. Stupéfait, Shingo se mit à rire, mais la jeune femme semblait tenir à son idée.

« Vous verrez. Père, vous serez rafraîchi par la verdure.

— J'y suis allé par hasard, une fois, pour une exposition canine.

— Eh bien, vous vous direz que je suis un chien ! » Kikuko rit, tandis que le disque continuait à jouer.

Comme il l'avait dit à Kikuko, Shingo, pour entrer dans le parc, passa sous le grand torii de bois d'Ichome Shinjuku.

Près de la conciergerie, le règlement était placardé avec les tarifs : trente yens l'heure pour la location de la poussette, vingt yens la journée pour une natte.

Un couple américain se promenait, le mari tenant une petite fille dans les bras, sa femme traînant un braque allemand.

Les gens qui entraient dans ce jardin n'étaient pas tous des couples américains, mais seuls les Américains se promenaient à loisir. Shingo les suivit involontairement.

Le bosquet à gauche du chemin qui semblait formé de mélèzes était en réalité constitué de cryptomérias de l'Himalaya. La dernière fois qu'il était venu, lors de la garden-party donnée par la Société protectrice des Animaux, il en avait admiré un groupe merveilleux, mais il ne parvenait plus à les situer.

Les arbres qui s'élevaient à sa droite portaient de petites plaques : *Konotegashiwa*, *Utsukushi Matsu* : Main d'Enfant, Beau Pin.

Tandis que Shingo cheminait à pas lents, croyant arriver le premier, Kikuko l'attendait ; elle tournait le dos au gingko, près de la berge, à l'arrivée du chemin venant du portail.

La jeune femme se retourna, le salua tout en se levant.

« Quelle avance ! un quart d'heure ! dit le vieillard qui regardait sa montre.

— Votre coup de téléphone m'a fait un tel plaisir que je suis sortie sur-le-champ. Quel bonheur ! fit-elle, en parlant très vite.

— Alors tu m'attendais ? Tu n'as pas froid dans ces vêtements légers ?

— Non. Je portais ce tricot quand j'étais étudiante. » Elle rougit. « Vous savez, il ne me reste aucun vêtement à la maison, et je n'ose emprunter un kimono de ma sœur. »

Kikuko étant la plus jeune de huit enfants tous mariés, la « sœur » en question devait être la femme d'un de ses frères.

C'était un tricot vert foncé, à manches courtes. Le vieillard eut l'impression de voir les bras nus de sa belle-fille pour la première fois.

Kikuko s'excusa, sur un ton cérémonieux, d'être retournée chez ses parents.

Embarrassé, Shingo lui dit seulement, d'une voix douce : « Peux-tu rentrer ?

— Oui, Père, dit-elle en inclinant la tête docilement. Je le voudrais. » Elle le regardait, tout en esquissant un mouvement à peine perceptible de ses belles épaules. Les yeux de Shingo n'avaient même

pas pu saisir ce geste, mais il fut surpris des tendres effluves qui émanaient de la jeune femme.

« Shuichi t'a-t-il rendu visite ?

— Oui, mais sans votre coup de téléphone, je ne... » Voulait-elle dire qu'elle ne serait pas rentrée facilement ?

Hésitant à continuer, Kikuko sortit de l'ombre du gingko. Les feuilles vertes, abondantes, semblaient trop pesantes, et pleuvaient sur la nuque de la mince silhouette, vue de dos.

L'étang était aménagé dans le style japonais ; un soldat blanc qui flirtait avec une prostituée posait le pied sur la lanterne d'un îlot. Il y avait aussi un jeune couple, sur un banc, au bord de l'eau.

Cheminaut à la suite de Kikuko et passant entre les arbres pour se diriger vers la droite de l'étang, Shingo s'écria, surpris : « Que d'espace !

— Alors, Père, vous vous sentirez rafraîchi ! » dit Kikuko toute fière.

Cependant, le vieillard, refusant d'aller plus avant vers la vaste pelouse, s'arrêta devant un néflier qui poussait au bord du chemin.

« Quel merveilleux néflier ! Rien ne le gêne, il peut étendre ses basses branches aussi loin qu'il veut. » La végétation libre et naturelle de cet arbuste l'avait ému. « Vois cette belle forme ! Oui, je me rappelle : le jour de cette exposition canine, j'ai remarqué une rangée de grands cryptomérias de l'Himalaya. Ils étalaient aussi très loin leurs basses branches. Cela formait un spectacle très agréable. Où sont-ils ?

— Du côté de Shinjuku.

— C'est vrai, je suis entré par là.

— Au téléphone, tout à l'heure, vous m'avez raconté que vous étiez déjà venu voir une exposition canine.

— Oui, mais les chiens étaient rares. Une garden-party qu'organisait la Société protectrice des Animaux pour réunir des fonds. Il y avait peu de Japonais, mais beaucoup d'étrangers, appartenant, j'imagine, aux familles de l'armée d'occupation ou des diplomates. C'était l'été. Les jeunes filles indiennes m'ont paru bien jolies, drapées dans la soie mince de leurs saris rouges et bleus. Il y avait des stands de marchandises américaines ou indiennes, une rareté à l'époque. »

Cette réunion devait remonter à deux ou trois ans, sans qu'il pût en préciser l'année. Tout en parlant, il s'éloignait insensiblement du néflier.

« Je pense au cerisier de notre jardin. Sais-tu que je veux déraciner les aralias qui poussent à la base. À ton retour, n'oublie pas de me le rappeler.

— Oui, Père.

— Je l'aime parce qu'on ne l'a jamais taillé.

— Avec toutes ses petites branches, il porte beaucoup de fleurs... Le mois dernier, pendant sa pleine floraison, nous écoutions ensemble la cloche du temple qui célébrait le septième centenaire de la capitale bouddhique.

— Comment, tu te rappelles ces choses-là ?

— Oh ! de ma vie je ne l'oublierai ! Pas plus que le chant du petit milan ! »

Kikuko marchait tout près de Shingo ; quittant le couvert d'un grand orme du Caucase, ils débouchèrent sur la vaste pelouse.

Le vieillard eut la sensation de respirer plus librement, à la vue de l'immense perspective verdoyante.

« Quelle libération ! Cela surpasse la plupart des paysages du Japon. Pouvait-on supposer qu'il existe un endroit pareil dans Tôkyô ! » Ce disant, il contemplait la verdure qui s'étendait au loin, en direction de Shinjuku.

« C'est un effet de perspective ; d'ici, le parc paraît plus profond encore.

— Comment cela ?

— Une question d'optique. Le bord de la pelouse et les chemins intérieurs dessinent tous des courbes douces. »

Kikuko racontait à son beau-père que jadis un professeur lui avait expliqué cela, lors d'une visite scolaire. Ce tapis vert planté d'arbres çà et là était, dit-elle, dans le style anglais.

On ne voyait guère sur la pelouse que de jeunes couples : les uns étendus, les autres assis ou se promenant lentement. En dépit de quelques groupes de cinq ou six étudiantes ou d'enfants, Shingo crut se trouver dans un paradis du rendez-vous, et sa présence lui parut déplacée.

L'ancien Parc impérial, libéré, offrait-il un tableau de la jeunesse libérée d'aujourd'hui ?

Shingo et Kikuko, serpentant sur la pelouse, croisaient des couples tout occupés d'eux-mêmes, et personne ne leur accordait un regard ; mais il les évitait le plus possible.

Et la jeune femme, à quoi pensait-elle en cheminant ? Un beau-père et sa jeune belle-fille qui se promènent, c'est banal, mais le vieillard se sentait mal à l'aise. Ce rendez-vous que Kikuko lui avait proposé par téléphone ne l'avait pas inquiété sur le moment, mais plus tard lui était apparu sous un jour étrange.

Au milieu de la pelouse, s'élevait un arbre, plus haut que les autres, et par lequel Shingo se sentit attiré ; il se dirigea vers lui.

À mesure qu'en levant la tête il approchait, la noblesse, le volume de cette verdure dressée le pénétraient profondément ; la nature lavait sa tristesse, sa mélancolie, ainsi que celles de Kikuko. « Vous vous sentirez rafraîchi, Père... » Pourquoi chercher plus loin ?

C'était un tulipier. De près, il distingua trois arbres qui formaient une seule silhouette. Il lut une notice : parce que la fleur de cet arbre ressemble à une tulipe, on l'appelle tulipier. Originaire d'Amérique du Nord, il se développe rapidement. Celui-là devait avoir environ cinquante ans.

« Il n'a que cinquante ans ! Il est plus jeune que moi ! » Surpris, le vieillard levait les yeux vers l'arbre.

Les branches aux larges feuilles s'étendaient autour d'eux comme pour les cacher en les enlaçant.

Shingo s'assit sur un banc, mais il ressentait une sorte de gêne et se releva tout de suite : Kikuko l'observait avec étonnement.

« Allons regarder ces fleurs ! » dit-il.

On voyait au loin, bien distinctement, des taches de fleurs blanches, comme un parterre étalé au ras des basses branches du tulipier.

En traversant la pelouse, Shingo fit remarquer : « C'est dans ce parc que fut célébré le triomphe du général vainqueur de la guerre russo-japonaise. J'avais moins de vingt ans à l'époque. J'étais à la campagne. »

De part et d'autre des fleurs s'alignaient des rangées d'arbres merveilleux ; au-dessous, Shingo s'installa sur un banc.

Kikuko qui se tenait debout devant lui s'assit à ses côtés, en disant :

« Demain matin, je rentrerai chez vous. Demandez à Mère de ne pas me gronder, s'il vous plaît.

— As-tu quelque chose à me dire avant de rentrer à la maison ?

— À vous. Père ? J'aurais beaucoup de choses à vous dire, mais... »

IV

Le lendemain matin, il attendit Kikuko, mais il dut sortir avant le retour de la jeune femme.

« Elle te prie de ne pas la gronder..., dit-il à Yasuko.

— Loin de moi cette pensée. C'est plutôt moi qui lui dois des excuses. » Yasuko semblait gaie.

Il lui parla seulement de son entretien au téléphone avec Kikuko.

« Comme vous êtes persuasif avec elle ! » Yasuko l'accompagna jusqu'à l'entrée : « Mais je ne vous blâme pas », conclut-elle.

Quelques minutes après l'arrivée de Shingo, Eiko vint lui rendre visite dans son bureau.

« Bonjour ! Tu es devenue ravissante ; les charmants bouquets ! dit le vieillard, très aimable.

— Une fois que je suis au magasin, je ne peux plus en sortir. Alors

je me suis promenée dans les rues. Les boutiques de fleuristes étaient très jolies. »

Cependant, l'air grave, Eiko s'approchait de la table de Shingo ; du doigt, elle traça quelques caractères : « Qu'on nous laisse seuls ! »

Le vieillard prit d'abord l'air absent, puis :

« Voulez-vous nous laisser un moment ? » dit-il à sa secrétaire.

Pendant que cette fille sortait, Eiko dénicha un vase et y disposa trois bouquets de roses.

Habillée d'une robe typique de demoiselle de magasin, elle paraissait un peu grossie.

« Excusez-moi, je vous prie, de vous avoir dérangé hier. » La froideur impersonnelle de son entrée en matière pouvait paraître étrange. « Je me suis rendue chez vous deux jours de suite, et je...

— Assieds-toi, s'il te plaît.

— Merci beaucoup. » Une fois sur sa chaise, elle baissa la tête.

« Aujourd'hui, je t'ai mise en retard.

— Cela ne fait rien. » Relevant la tête, Eiko regarda Shingo et parut ravalier un sanglot.

« Puis-je parler ? Je suis agitée par une juste colère !

— Quoi ?

— Il s'agit de la jeune femme chez vous... » Elle hésita, puis : « Je crois qu'elle vient d'avorter. »

Shingo ne répondit rien. Comment la jeune fille l'avait-elle appris ? Shuichi n'avait pourtant pu lui en parler ! Cependant Eiko travaillait dans le même magasin que la maîtresse de son fils. Shingo ressentit une inquiétude très pénible.

« L'avortement, cela peut s'admettre, mais... »

Eiko, de nouveau, marquait de l'hésitation.

« Qui t'a raconté cela ?

— M. Shuichi a pris chez Kinuko de quoi payer la clinique. »

Le cœur du vieillard se serra.

« Je trouve cette histoire intolérable. Tout son comportement est une insulte aux femmes ! Quel homme insensible ! Sa jeune femme souffre. C'est intolérable. Moi, je ne peux pas le supporter. Peut-être que Shuichi a donné de l'argent à Kinuko, et qu'en fin de compte, cet argent lui appartient, à lui ; mais nous, ses façons ne nous plaisent pas. Cet homme est d'une condition sociale plus élevée que la nôtre ; une somme pareille ne doit guère compter pour lui ! Peut-on admettre qu'on se conduise ainsi dans sa situation ? »

Eiko parvint à maîtriser le tremblement de ses minces épaules.

« Cette Kinuko ! Donner de l'argent à Shuichi ! Elle ne vaut pas mieux que lui. Vraiment, je ne la comprends pas. Je suis très fâchée. Tout cela me paraît affreux. Même au risque de perdre ma situation dans le magasin où travaille Kinuko, je tenais à vous avertir. À tout

prix ! Mais peut-être ai-je tort de vous parler de ces choses qui ne me regardent pas.

— Non, non ! Je te remercie.

— C'est que vous avez été très bon pour moi, et j'éprouve de la sympathie pour la jeune épouse que j'ai entrevue chez vous. »

Ses yeux s'humectèrent de larmes et brillèrent.

« Séparez-les ! »

Elle pensait certainement à Kinuko, mais le vieillard était tellement abattu qu'il se demanda si la jeune fille ne lui recommandait pas de séparer Kikuko de Shuichi.

Stupéfait de la paralysie, de la corruption spirituelle de son fils, Shingo avait l'impression de patauger dans la même mare de boue. Une sombre terreur montait en lui, terreur qui lui fit horreur.

Ayant dit ce qu'elle avait à dire, la jeune fille voulut partir.

« Reste un peu si tu veux, dit Shingo, sans mettre beaucoup de conviction à la retenir.

— Je reviendrais. Aujourd'hui, j'ai tellement honte que j'en pleurerais. »

Le vieillard était ému par la conscience, par la bonté de cette jeune fille. Il l'avait jugée peu sensible, et s'était étonné quand elle était entrée dans le magasin où travaillait la maîtresse de Shuichi, sur la recommandation de celle-ci. Shuichi et lui-même ne se montraient-ils pas bien plus insensibles en ce moment !

Il posait un regard distrait sur les roses d'une nuance profonde qu'avait laissées Eiko.

Shingo avait entendu son fils dire que Kikuko était trop propre pour avoir un enfant, étant donné la situation actuelle de son mari. Comme les exigences morales de la jeune femme étaient foulées aux pieds !

Elle devait être déjà rentrée dans la maison de Kamakura, sans se douter de rien. Le vieillard, à cette pensée, ne put s'empêcher de fermer les yeux.

APRÈS LA BLESSURE

I

Un dimanche matin, le vieillard entreprit de scier l'aralia qui poussait à la base du cerisier. Se rendant compte qu'il ne pourrait s'en débarrasser définitivement sans le déraciner, il murmura : « Je couperai les rejets quand ils repousseront. »

Il l'avait déjà rabattu, naguère, ce qui n'avait servi qu'à lui donner une vigueur nouvelle et à l'étendre davantage, mais cette fois encore, il ménagea sa peine : il n'aurait pas eu la force de l'arracher.

Les tiges de l'aralia, plutôt souples, offraient peu de résistance à la scie, mais elles étaient si nombreuses que la sueur commençait à perler sur le front du vieillard.

« Je vais vous prêter la main, dit Shuichi, qui s'était approché sans que son père l'eût remarqué.

— Non, merci », répondit Shingo d'un ton sec.

Shuichi resta près de lui.

« Ma femme est venue me chercher, pour me demander de vous aider.

— Ah ! oui ? mais j'ai presque fini. »

Assis sur le tas de branches coupées, Shingo tourna les yeux vers la maison : Kikuko, debout, s'adossait à la porte vitrée de la véranda, la taille ceinte d'un obi rouge vif.

« Voulez-vous tout enlever ? demanda Shuichi, prenant la scie sur les genoux de son père.

— Oui. »

Shingo regardait les gestes de son fils, des gestes d'homme jeune. Ayant tranché les dernières tiges en un tournemain, Shuichi se tourna vers son père.

« Ceux-là aussi ?

— Voyons, attends un instant », fit Shingo en se redressant.

Deux ou trois petits cerisiers paraissaient sortir des racines du plus grand ; des gourmands peut-être et non pas de vrais arbres. Au pied du gros tronc poussaient aussi des branchettes qui ressemblaient à des boutures et portaient des feuilles.

Shingo prit un peu de recul pour les examiner :

« Il vaudrait mieux, pour le coup d'œil, dit-il enfin, couper les

rejets.

— Comme vous voudrez. »

Mais Shuichi ne voulut pas s'y mettre tout de suite ; il trouvait sans doute ridicule l'importance que son père accordait à ces détails.

Kikuko descendit dans le jardin, venant vers eux.

« Père a peine à décider s'il faut les couper ou non, fit Shuichi d'un ton léger, en désignant de la scie les jeunes plants.

— Il vaut mieux les couper, répondit la jeune femme simplement.

— Cela fait un fouillis de branches, dit le vieillard, s'adressant à sa belle-fille.

— Celles-là ne sortent pas de terre.

— Comment les appelle-t-on, celles qui sortent de la racine ? » Le vieillard rit.

Shuichi sciait les gourmands en silence.

« En tout cas, je veux respecter toutes les branches du cerisier, dit Shingo. Je veux leur permettre de se développer aussi librement, aussi naturellement que possible. J'ai retiré l'aralia pour qu'elles ne soient pas gênées. Laisse donc cette petite branche au bas du tronc.

— Il y avait des fleurs sur des branchettes grandes comme des cure-dents ! dit Kikuko, regardant Shingo. C'était très joli.

— Des fleurs ? Vraiment ? Je ne m'en suis pas aperçu.

— Mais oui. Une touffe de deux, trois fleurs ; certaines des ramilles n'en portaient même qu'une.

— Vraiment ?

— Mais ces rameaux grandiront-ils ? Je serai vieille avant qu'ils deviennent beaux comme les basses branches des néfliers et des pêchers de l'ancien Jardin impérial de Shinjuku.

— Ne t'inquiète pas, les cerisiers poussent très vite », dit le vieillard en tournant les yeux vers sa belle-fille.

Shingo n'avait parlé ni à sa femme ni à son fils de sa promenade avec Kikuko, mais celle-ci l'avait peut-être confié dès son retour à son mari. « Confié »... un terme un peu fort. Elle en avait sans doute parlé comme d'un fait sans conséquence.

Shuichi pouvait éprouver de la peine à dire : « Il paraît que vous aviez rendez-vous avec Kikuko dans l'ancien Jardin impérial ? » et le vieillard aurait dû prendre l'initiative, mais aucun des deux n'y avait fait allusion. Il restait bien des points obscurs entre eux. Le fils, bien qu'averti par sa femme, préférait peut-être feindre l'ignorance.

Aucune gêne ne troublait le visage de Kikuko.

Shingo contemplait le tronc du cerisier. Il tenta d'imaginer la forme que prendrait l'arbre le jour où ces faibles rameaux, qui pouvaient passer encore pour des bourgeons pointant à l'improviste, croîtraient à l'égal de ces basses branches, dans l'ancien Jardin impérial de Shinjuku.

Quel spectacle admirable quand elles traîneront jusqu'à terre, couvertes de fleurs ! À vrai dire, on n'a jamais vu de cerisier prendre pareille tournure...

« Où faut-il mettre les tiges d'aralia que j'ai coupées ? demanda Shuichi.

— Mets-les de côté, dans un coin. »

Shuichi les ramassa, les traîna dans ses bras. Sa femme l'accompagnait, portant plusieurs branches, mais Shuichi voulait la ménager : « Ce n'est pas la peine, Kikuko. Il faut te soigner encore.

— Est-ce qu'elle travaille aussi dans le jardin ? » Yasuko retira ses lunettes. Elle s'occupait à raccourcir une ancienne moustiquaire pour les siestes du bébé. « Il est rare qu'ils passent leurs dimanches dans le jardin. Je crois sentir un rapprochement, depuis le retour de Kikuko. C'est étrange, n'est-ce pas ?

— Elle a l'air triste.

— Pas exactement, insistait Yasuko ; son sourire est toujours charmant, mais en ce moment, elle sourit avec des yeux heureux ; il y a longtemps que je ne l'ai vue comme cela. Qu'en pensez-vous ? Quand je vois cette expression joyeuse sur ce visage émacié, je...

— Hmmm.

— Ces jours-ci, Shuichi rentre très tôt du bureau ; il reste à la maison le dimanche. Après la pluie, le beau temps ! dit le proverbe. »

Shingo restait silencieux. Shuichi et Kikuko entrèrent ensemble en disant :

« Père, Satoko vient de briser votre branchette préférée, sur le cerisier. » Shuichi la tenait entre ses doigts. « Alors que nous la croyions occupée à s'amuser avec les tiges d'aralia, elle abîmait le cerisier.

— Tant pis, placée comme elle l'était, cette branche était prédestinée à être cassée par un enfant », dit Shingo.

II

Kikuko, rentrant de la maison de ses parents, avait offert à son beau-père un rasoir électrique de fabrication japonaise ; à Yasuko, une boucle d'obi ; à Fusako, des vêtements d'enfants pour les deux petites filles.

Un peu plus tard, Shingo questionna sa femme : « A-t-elle donné quelque chose à Shuichi ?

— Un parapluie pliant, et peut-être un peigne américain, dans un étui garni d'un miroir sur une des faces. Si je ne m'abuse, on ne

devrait jamais offrir de peigne ; il paraît que cela provoque des brouilles. Kikuko devait l'ignorer.

— Cela ne se dit peut-être pas en Amérique !

— Elle en avait pris un pour elle du même modèle mais un peu plus petit et d'une autre couleur. Fusako, quand elle l'a vu, lui a dit : « C'est ravissant ! » Alors Kikuko le lui a donné. Or Kikuko devait y tenir, puisqu'elle l'a choisi du même modèle que celui de son mari. Que Fusako s'en soit emparé, c'est injuste. Il ne s'agissait que d'un peigne, mais je trouve cela peu délicat. »

Yasuko semblait avoir honte de sa propre fille.

« Les habits qu'elle a rapportés pour les enfants sont en soie de bonne qualité ; les petites pourront très bien les mettre pour sortir. Fusako n'avait pas de cadeau, c'est vrai, mais, en somme, ceux des petites filles sont pour elle. Fusako, prenant le peigne, a dû gêner Kikuko. D'ailleurs, il n'y avait aucune raison de compter sur un cadeau de Kikuko – si l'on songe à la cause de son absence.

— En effet. »

Shingo partageait l'avis de Yasuko, mais il éprouvait en outre une mélancolie qu'elle ne devina pas. Sa belle-fille avait pu mettre ses parents dans l'embarras, pour ses achats de cadeaux. On disait que son fils avait fait payer l'avortement de sa femme par sa maîtresse ; on pouvait donc penser que l'une, comme l'autre, manquait de fonds. Kikuko avait sans doute importuné ses parents, parce qu'elle se croyait redevable à son mari des frais d'hôpital.

Shingo se reprocha de n'avoir pas donné d'argent de poche à Kikuko depuis longtemps. Il y avait bien songé, certes, mais au fur et à mesure que les relations conjugales du jeune ménage se détérioraient et qu'avec sa belle-fille son intimité croissait, il trouvait peu délicat de lui glisser un peu d'argent.

Mais pour Kikuko, l'abstention de son beau-père pouvait se mettre sur le même plan que l'avidité de sa belle-sœur. Cettes, la jeune femme n'aurait guère été en droit de harceler son beau-père pour en obtenir de l'argent, puisque c'étaient les débauches de son mari qui la mettaient dans la gêne, mais si le vieillard avait montré plus de gentillesse, il lui aurait épargné l'affront d'avorter aux frais de sa rivale.

« Ce me serait plutôt moins pénible si elle ne nous avait rien offert, dit Yasuko d'un air pensif. Le tout peut représenter une somme assez importante. À combien l'estimez-vous ? Qu'en pensez-vous ?

— Mettons... » Shingo tentait de résoudre ce problème par un calcul mental. « Un rasoir électrique... Qu'est-ce que cela coûte ? Je n'en ai pas la moindre idée, c'est la première fois que j'en vois.

— En effet. » Yasuko fit un signe d'acquiescement. « S'il s'agissait d'une loterie, tu aurais gagné le gros lot, sans conteste. C'est normal,

d'ailleurs, le cadeau venant de Kikuko. Cet objet-là, cela fait du bruit et cela tourne.

— La lame ne tourne pas.

— Bien sûr que si. Comment pourriez-vous vous raser ?

— J'ai beau la regarder, elle ne tourne jamais.

— Vraiment ? fit Yasuko, railleuse. C'est le gros lot, vous êtes ravi, comme un enfant qui vient de recevoir un jouet. Vous le faites ronronner tous les matins, et même au moment des repas. Vous vous passez souvent la main sur le menton d'un air satisfait. Kikuko se sent un peu gênée, bien qu'elle soit contente.

— Je te le prêterai », dit-il en riant ; Yasuko secoua la tête.

Le jour du retour de Kikuko, le vieillard était rentré du bureau avec Shuichi. Ce soir-là, dans la salle à manger, le rasoir électrique offert par la jeune femme obtint un franc succès. Il couvrait leur gêne et leur fournissait un dérivatif : la jeune femme était partie chez ses parents sans autorisation ; ses beaux-parents l'avaient laissée avorter. La première entrevue aurait pu être tendue.

Fusako fit essayer tout de suite leurs vêtements aux petites filles et, montrant un visage rayonnant, louait l'élégance des broderies autour du col et des manches. Shingo consultait le mode d'emploi pour utiliser le rasoir sur-le-champ. Tous les autres le regardaient fixement, curieux de savoir comment fonctionnait cette mécanique.

Avançant le menton, Shingo tenait le rasoir d'une main, le mode d'emploi de l'autre : « Il est écrit ici, dit-il, qu'on peut raser facilement les cheveux follets de la nuque des femmes. » Il regarda Kikuko. Le bord de la chevelure, entre les oreilles et le front, était très joli. Le vieillard eut l'impression de le découvrir pour la première fois : cette naissance des cheveux traçait une ligne délicate et marquait un contraste net entre la peau lisse et la coiffure bien ordonnée. La jeune femme avait le teint pâle, mais la joue rosée ; ses yeux brillaient.

« Quel beau jouet pour le père ! dit Yasuko.

— Ce n'est pas un jouet, c'est un outil de la civilisation moderne, un instrument de précision. Le numéro de l'appareil y est indiqué ; en outre, les responsables de tous les services : inspection, réglage, finition, ont apposé leur cachet. »

Shingo, de joyeuse humeur, essayait de se raser, tantôt dans le sens du poil, tantôt à contresens.

« Il paraît que cela n'abîme pas la peau, ne l'irrite pas et que ni le savon ni l'eau ne sont nécessaires, dit Kikuko.

— Oui, le rasoir ordinaire coupe souvent les rides des vieux. Cela pourrait te servir aussi. » Shingo fit le geste de le tendre à sa femme, qui recula, l'air effrayé : « Je n'ai pas de barbe », dit-elle.

Shingo regardait attentivement la lame du rasoir électrique ; il mit ses lunettes de presbyte pour mieux voir.

« C'est curieux ! Comment cela rase-t-il sans que l'on voie remuer la lame ? Le moteur tourne, en effet, mais la lame reste immobile !

— Montrez ! » Shuichi tendit la main, mais il passa tout de suite l'objet à sa mère.

« C'est vrai ; on dirait que la lame ne marche pas. C'est peut-être le même principe qu'un aspirateur ; cela doit avaler les poussières.

— On ne retrouve pas les poils coupés ! » dit Shingo ; Kikuko rit en baissant la tête.

« Quel soulagement pour Kikuko, si vous lui achetiez un aspirateur ou une machine à laver, en remerciement de son cadeau !

— Entendu, répondit Shingo.

— Ces outils de la civilisation font tout à fait défaut ici, et quant au réfrigérateur, vous nous promettez chaque année d'en acheter ; déjà, dans cette saison, nous en aurions besoin. Savez-vous qu'il existe maintenant un modèle de grille-pain très commode où le contact se rompt automatiquement quand le pain, bien grillé, sort d'un bond.

— Et voilà comment les vieilles dames envisagent l'électrification du foyer.

— En paroles, vous êtes très gentil pour Kikuko, mais vous ne lui apportez rien de positif. »

Shingo débrancha le rasoir électrique. La boîte contenait deux brosses, l'une ressemblant à un petit cure-dent, l'autre à un petit écouvillon. Le vieillard voulut les essayer toutes les deux ; il nettoya de petits trous au revers de la lame. Alors, baissant par hasard les yeux sur ses genoux, il les vit parsemés de petits poils blancs très courts. Tout blancs. Shingo s'épousseta discrètement.

III

Shingo commença par l'aspirateur. Quand il entendait résonner en même temps son rasoir électrique et l'appareil qu'utilisait Kikuko, le vieillard ressentait, sans pouvoir l'expliquer, une impression ridicule. Ce devait être le bruit du renouveau familial. Satoko trouvait l'aspirateur passionnant et suivait Kikuko partout.

Peut-être à cause de ce rasoir, Shingo rêva de barbe. Dans ce rêve, il ne jouait qu'un rôle de spectateur. Néanmoins, la distinction entre personnage et spectateur n'était pas tranchée, comme dans tous les rêves. Cela se passait en Amérique, pays où Shingo n'était jamais allé. Plus tard, il se dit que le peigne américain de Kikuko devait avoir suscité cette évocation des États-Unis.

Donc, dans ce rêve, Shingo distinguait en Amérique différents États,

certains où l'on trouvait beaucoup d'Anglais, d'autres où dominaient les Espagnols, de sorte que chacun se distinguait par un genre de barbe particulier. Au réveil, la variété des couleurs et des formes lui avait échappé, mais dans son sommeil, il savait bien rattacher les barbes aux États, c'est-à-dire aux races. Dans un lieu dont au réveil il avait oublié le nom – mais peu importait – un homme réunissait sur son menton toutes les particularités de tous les États. En outre, cet ensemble pileux loin d'offrir un pêle-mêle racial se divisait en plusieurs secteurs, le secteur français, l'indien, etc., où des touffes de chaque type se côtoyaient. Le gouvernement des États-Unis classa cette barbe Trésor national, si bien que le pauvre homme ne pouvait plus se tailler ni se nettoyer la barbe à son gré.

Ce fut tout. Le vieillard avait vu la barbe panachée, l'avait même ressentie comme sienne. Il avait participé, dans une certaine mesure, à la fierté, à la perplexité de cet individu.

Un rêve sans action. Shingo avait vu cet homme, sans plus. Ses barbes étaient longues, bien entendu. Peut-être le fait de s'être rasé soigneusement de près tous les matins avec son rasoir électrique avait-il engendré un rêve contrariant, un rêve de longues barbes. De toute façon, ces barbes déclarées Trésor national, cela lui avait paru très amusant. Il se réjouit à la pensée de raconter au matin ce rêve innocent. Il entendit tomber la pluie et se rendormit tout de suite. Pourtant, un songe érotique devait le réveiller bientôt.

Shingo pelotait des seins un peu pendants qui restaient mous. Ils ne se gonflaient pas, car la femme ne voulait pas répondre à ses caresses. Fi ! Sans intérêt ! En dépit de ces privautés, il ne put identifier la femme ou, plutôt, il n'avait aucune envie de l'identifier. On aurait dit que les seins étaient suspendus en l'air, indépendants d'un visage ou d'un corps. Puis, enfin, quand il se demanda quelle était cette femme, elle devint la sœur d'un ami de Shuichi. Mais Shingo n'éprouva dans ce rêve aucune réaction de sa conscience morale ni la moindre excitation. Le rapprochement avec cette jeune fille restait incertain, le visage flou. Les seins montraient qu'elle n'avait pas encore eu d'enfant, mais le vieillard ne la croyait pas vierge. Quand il découvrit les traces de son pucelage sur ses doigts, il s'étonna, sentit un peu de gêne mais, enfin, n'y vit pas grand mal.

« Tu diras que tu étais très sportive », murmura-t-il, et la surprise que lui inspira cette expression l'éveilla.

Shingo reconnut l'exclamation : « Fi ! Sans intérêt ! » C'étaient les dernières paroles de l'écrivain Mori Ogaï. Il avait du lire cela dans un journal. Mais ce serait pour éviter le fond du problème qu'il avait, dès son réveil, établi le rapprochement avec cette ultime citation. Il n'avait trouvé ni amour, ni plaisir, ni même érotisme vrai dans ce rêve érotique. Ce fut réellement « sans intérêt » ! Et un réveil insipide.

Peut-être n'avait-il pas fait l'amour à cette fille, peut-être avait-il seulement commencé car, s'il avait abouti, la sensation vivante du mal, au moins, lui serait restée.

Le vieillard tenta de se rappeler ses rêves érotiques de ses dernières années : dans presque tous les cas, ses partenaires avaient été des femmes « de rien », comme on dit, et la fille de cette nuit-là ne faisait pas exception à cette règle ! Avait-il craint le remords moral qui vient après l'adultère, même en songe ?

Il tenta de se rappeler la sœur de l'ami de Shuichi. Elle avait eu le sein rond et tendu, lui sembla-t-il. Avant d'épouser Kikuko, Shuichi avait vaguement demandé cette jeune fille en mariage ; ils s'étaient même vus.

« Oh ! » La foudre frappa Shingo. La jeune fille du rêve n'était-elle pas l'incarnation de Kikuko ? N'avait-elle pas emprunté une autre image, parce que le sentiment moral travaille même quand on dort ? N'avait-il pas échangé encore ce substitut pour une créature fade, d'une catégorie inférieure, pour tromper son remords et cacher sa dépravation ? S'il lui avait été permis de satisfaire librement son désir, s'il pouvait refaire sa vie à sa guise, ne souhaiterait-il pas épouser Kikuko vierge, Kikuko avant son mariage avec Shuichi ?

Le fond de son cœur, refoulé, déformé, se révélait bien lamentablement dans son rêve. Même en songe, cherchait-il à se le cacher, se mentait-il ?

S'il avait élu l'image de cette jeune fille avec laquelle son fils avait formé de vagues projets de mariage – image très imprécise d'ailleurs –, cela ne s'expliquait-il pas par la crainte extrême que la femme du rêve ne fût Kikuko ?

Lorsqu'il se l'était rappelée plus tard, sa compagne dans ce rêve avait été floue, mais non moins que l'intrigue, ses souvenirs avaient été confus, et ses mains n'avaient pas trouvé le moindre plaisir à caresser les seins. Tout cela pouvait-il venir d'une ruse intime, opérant avec vigueur dès le seuil du réveil, pour effacer le rêve ?

« Ce n'est qu'un songe. Décréter une barbe Trésor national... Quelle absurdité... Je ne crois pas à l'interprétation des songes. » Il s'essuya le visage avec ses paumes.

Après ce rêve plutôt insipide et dénué de chaleur, il s'était pourtant, au réveil, senti baigné de sueur.

La pluie dont il avait entendu le grésillement léger après son rêve de barbes s'alliait désormais au vent pour fouetter la maison. Les tatamis n'allaient-ils pas être trempés ? Mais bientôt le bruit de la pluie sembla présager l'apaisement, après ce moment d'orage.

Shingo se souvint d'un lavis de Watanabé Kazan, qu'il avait remarqué plusieurs jours auparavant, chez un ami. Il représentait un corbeau perché sur un arbre mort. Dessous, un poème :

À la lecture de cet haïku, le vieillard avait cru comprendre la signification de cette peinture et le sentiment qui avait animé l'artiste.

Ce lavis, songeait-il, représente un corbeau qui attend l'aube au faite d'un arbre mort, sous les attaques du vent et de la pluie. Ce vent de pluie était esquissé avec une encre claire. Shingo ne se rappelait pas bien la forme de l'arbre mort. Il n'y avait peut-être qu'un gros tronc brisé net ? Mais il lui souvenait parfaitement du corbeau.

L'oiseau se gonflait un peu, soit qu'il dormît, soit que la pluie le transperçât ; peut-être l'un et l'autre. Il avait un très grand bec, dont la partie supérieure paraissait encore plus épaisse, parce que le papier avait bu l'encre. Il gardait les yeux ouverts mais, peut-être mal réveillé, paraissait somnolent. Le regard dur contenait cependant de la colère. Il tenait beaucoup de place dans la feuille.

Shingo savait seulement que Kazan dans sa pauvreté s'était ouvert le ventre ; il lui sembla que ce « corbeau de l'aube dans la tempête » exprimait les sentiments du peintre à un certain moment.

Il se pouvait que son ami l'eût accroché dans le tokonoma pour l'assortir à la saison, mais Shingo se hasarda : « Quel air dur a ce corbeau ! Cela ne me plaît guère. » L'autre répondit : « Vraiment ? Moi, je l'ai souvent regardé pendant la guerre ; je me disais : « Et merde ! » C'est un vieux dur à cuire. D'autre part, l'atmosphère de cette œuvre est paisible. Mais, mon cher, s'il fallait s'ouvrir le ventre dans une situation comme celle de Kazan, combien de fois aurait-il fallu nous l'ouvrir ! Quelle époque ! Nous avons attendu l'aube, nous aussi... »

Shingo se dit que ce corbeau devrait bien, par cette nuit orageuse, être accroché dans le salon de son ami. Puis il se demanda comment son milan et son corbeau l'avaient passée, cette nuit.

IV

Shingo, incapable de s'endormir après son deuxième rêve, attendit l'aube, mais la ténacité, l'obstination du corbeau de Kazan lui manquaient. Le sentiment le gagnait, petit à petit, que cette absence de toute réaction intérieure, dans son rêve érotique – qu'il s'agît de Kikuko, qu'il s'agît de l'autre jeune fille –, avait une signification déplorable. Une sinistre fornication. Est-ce cela, ce qu'on appelle les

stupres de la vieillesse ?

Il avait cessé d'avoir affaire aux femmes pendant la guerre, et n'avait pas recommencé depuis. Il n'était pourtant pas si vieux... Question d'habitude, sans doute. Après avoir été trop écrasé, il ne s'était pas encore ressaisi. Sa pensée restait prisonnière d'un carcan d'idées reçues que les événements avaient imposées.

Souvent tenté d'interroger ses amis (y avait-il beaucoup de vieux dans son cas ?), Shingo craignait qu'on se moquât de sa pusillanimité ; il se tut.

Pourquoi serait-il mauvais d'aimer sa belle-fille en rêve ? Ou même dans la réalité ? Que craignait-il ? Que cherchait-il à fuir ?

Un petit poème de Buson lui revint à l'esprit :

*Je veux oublier l'amour sénile.
Il tombe des giboulées dehors.*

Les relations conjugales de Kikuko et de Shuichi s'étaient approfondies quand son fils avait pris une maîtresse. Après l'avortement de la jeune femme, ces rapports s'étaient empreints de calme, de chaleur. La nuit du typhon, Kikuko, plus que de coutume, avait fait l'enfant gâtée ; la nuit où son homme était rentré tout à fait ivre, elle lui avait pardonné, plus affectueusement que de coutume aussi. La douce Kikuko se montrait-elle pitoyable, ou stupide ? Agissait-elle consciemment, ou suivait-elle avec docilité, sans en rien savoir, la voie merveilleuse de la nature ?

Kikuko venait de protester contre la conduite de son mari, d'abord en refusant d'avoir l'enfant, puis en retournant dans sa famille ; elle avait exprimé, par ses actes, la profondeur de sa tristesse. Pourtant, après deux ou trois jours d'absence, elle s'était rapprochée de son mari comme pour quémander son pardon, comme pour éviter aussi de faire saigner sa propre blessure. Shingo se serait bien écrié comme dans son rêve : « Fi ! Peu intéressant ! » alors qu'il devrait en réalité se trouver rassuré.

Le vieillard en vint à penser qu'il vaudrait peut-être mieux laisser les événements suivre leur cours pendant quelque temps, en négligeant le problème de Kikuko.

Shuichi était son fils. Ces deux êtres formaient-ils un couple prédestiné, pour que Kikuko restât liée à son mari, même au prix de telles souffrances ? Shingo pouvait s'interroger sans fin.

Ne voulant pas éveiller Yasuko qui dormait auprès de lui, Shingo s'abstint d'allumer la lampe de chevet pour regarder l'heure, mais il eut l'impression qu'il faisait déjà clair dehors. La cloche du temple allait sonner. Shingo se rappela celle qui sonnait le soir dans l'ancien Jardin impérial de Shinjuku. Elle annonçait la fermeture des jardins.

« On dirait une cloche d'église, avait-il fait observer à Kikuko. Qu'en penses-tu ? » Il lui semblait aller à l'église, sous une allée d'arbres, dans un parc à l'européenne.

Le vieillard se leva, sans avoir assez dormi. Gêné par la perspective d'une rencontre avec Kikuko, il quitta la maison de bonne heure en compagnie de Shuichi. Brusquement, il l'interrogea :

« As-tu tué des hommes, à la guerre ? »

— J'sais pas. Ceux qui recevaient les balles de ma mitrailleuse mouraient probablement. Mais on pourrait dire que je n'étais qu'une machine derrière une machine, et que ce n'était pas moi qui tirais. »

Shingo fit la grimace et détourna les yeux.

La pluie se calma pendant la journée, mais se mit à tomber à verse le soir, et Tôkyô fut couvert d'un brouillard épais.

Shingo, quittant un restaurant où son entreprise venait d'offrir un banquet, se vit dans l'obligation de prendre un dernier taxi pour reconduire des geishas. Deux des femmes, déjà d'un certain âge, s'assirent à ses côtés ; les trois autres, plus jeunes, s'empilèrent sur leurs genoux. Shingo entoura de ses bras la taille de la jeune personne qui se trouvait devant lui et l'attira.

« Ça va ? »

— Merci. Excusez-moi. »

La geisha s'assit avec confiance sur ses genoux. Elle semblait plus jeune que Kikuko de quatre ou cinq ans. Le vieillard eut la vague intention de noter son nom dans son carnet, quand il serait dans le train, pour le bien conserver en mémoire, mais ce ne fut qu'une impulsion passagère ; il pressentit qu'il oublierait même de le noter.

SOUS LA PLUIE

I

Ce matin-là, Kikuko fut la première à regarder le journal. La pluie, tombant dans la boîte aux lettres de la porte, l'avait mouillé. La jeune femme le séchait au-dessus du gaz qui servait à cuire le riz tout en le lisant. Shingo, généralement tôt éveillé, se levait parfois pour prendre le journal au lit, mais aller le chercher entraînait plutôt dans les attributions de Kikuko.

D'ordinaire, elle le regardait après avoir accompagné Shingo et Shuichi jusqu'à la porte.

« Père ! Père ! » Kikuko, derrière la cloison, appelait le vieillard à voix basse.

« Qu'y a-t-il ? »

— Si vous êtes déjà réveillé, je voudrais...

— Que t'est-il arrivé ? »

Le vieillard avait en effet pensé, d'après le ton de Kikuko, qu'il lui était arrivé quelque mal ; il se leva tout de suite. Elle se tenait dans le couloir, le journal à la main.

« Qu'as-tu ? »

— Il s'agit d'Aihara. Dans le journal. On parle de lui.

— Il est arrêté ? La police ?

— Non. »

Reculant d'un pas, Kikuko lui tendit le quotidien.

« Tiens ! Il est encore mouillé. »

Shingo tendit la main, sans éprouver grande envie de saisir le journal mou, qui s'affaissait. Kikuko en soutenait les feuilles avec la paume.

« Je ne vois rien. Que lui est-il arrivé ? »

— Un suicide. Avec une femme.

— Suicidé ? Mort ?

— On dit qu'il en réchappera peut-être.

— Attends un peu. » Shingo lâcha le journal et s'éloigna.

« Fusako dort chez nous, en ce moment ? »

— Oui. »

Sa fille qui, la veille au soir, s'était couchée dans cette maison avec ses deux enfants n'avait sûrement pu se suicider avec son mari.

D'ailleurs, cela n'aurait pas eu le temps de paraître déjà dans le journal du matin.

Shingo regardait les rafales de pluie par la fenêtre du cabinet de toilette et s'efforçait au calme. Sur les longues feuilles des fléoles, au pied de la colline, des perles d'eau roulaient goutte à goutte.

« Quelle averse ! On ne se croirait pas à la mousson », dit-il à Kikuko.

Le vieillard s'assit dans la salle à manger et prit le journal, mais avant qu'il se mît à lire ses lunettes glissèrent. Il eut un tic d'agacement, les retira et se frotta, d'un geste irrité, la bosse du nez jusqu'au coin des yeux. Il éprouvait une sensation de moiteur désagréable. Tandis qu'il lisait l'entrefilet, ses lunettes glissèrent de nouveau.

Cette tentative de suicide s'était passée à Rendaiji, station thermale de la péninsule d'Izu. La femme était morte. Ce devait être une serveuse de bar de vingt-cinq, vingt-six ans, mais on n'avait pu découvrir son identité. Lui semblait drogué. Il aurait peut-être la vie sauve. Le fait qu'il n'eut pas laissé de lettre faisait soupçonner une simulation.

Shingo fut tenté de saisir, de jeter ces lunettes glissantes. Ce double suicide l'irritait ; les lunettes l'irritaient ; le vieillard ne démêlait plus les causes de son irritation. Se frictionnant le visage avec la paume de la main, d'un geste violent, il passa dans le cabinet de toilette.

D'après le journal, la fiche d'hôtel d'Aihara portait une adresse à Yokohama ; le nom de sa femme ne figurait nulle part. La maison de Shingo n'était pas en cause.

L'adresse de Yokohama pouvait être une fausse adresse ; Aihara n'avait peut-être plus de résidence fixe, et Fusako n'était peut-être plus son épouse.

Shingo se lava la figure et se brossa les dents, se raccrochant à des problèmes pratiques : « Ma fille est-elle encore la femme d'Aihara ? » se demandait-il ; ses perplexités, ses tracas s'expliquaient-ils par un excès d'indécision ?

« Voilà comment le temps arrange les choses », marmonna-t-il.

Pendant que le vieillard ajournait ses décisions, le temps avait fait son œuvre. Avant que son gendre n'en arrivât là, Shingo n'aurait-il pu trouver le moyen de l'aider ? Fusako l'avait-elle conduit à la catastrophe ? Peut-être cet homme avait-il rendu Fusako malheureuse ?... Personne ne savait rien. Si certaines natures poussent les autres à la catastrophe, d'autres se laissent pousser au malheur.

Revenant à la salle à manger, Shingo but son thé bouillant.

« Kikuko, dit-il, voilà cinq ou six jours, Aihara nous a envoyé par la poste une notification de divorce, tu te rappelles ?

— Oui, Père, vous étiez en colère.

— En colère, certes ! Et ma fille aussi ! Il y a des limites aux insultes, disait-elle. Pourtant, avant le suicide d'Aihara, n'y avait-il pas eu quelque arrangement entre eux ? En ce qui le concerne, c'est un suicide prémédité, pas de la simulation. La femme s'est laissé entraîner dans ce voyage. »

Kikuko fronçait ses jolis sourcils et se taisait. Elle portait un vêtement de soie à rayures.

« Va réveiller Shuichi », dit Shingo.

Il la vit de dos, tandis qu'elle se levait pour obéir. Cela tenait-il à son kimono ? Elle lui parut grandie.

« Aihara ? Il a fait cela ? demanda Shuichi, en prenant le journal.

— La notification du divorce de ma sœur est-elle déposée ?

— Non. Pas encore.

— Pas encore ! s'exclama Shuichi, qui releva la tête. Pourquoi donc ? Mais aujourd'hui, cela vaut encore la peine ; il faut la porter sans tarder. Si Aihara n'en réchappe pas, c'est un cadavre qui demandera le divorce !

— Mais que faire pour l'état civil des deux enfants ? Aihara n'a rien dit à leur propos, et ils sont trop petits, pour choisir. » Le papier officiel que sa fille avait signé demeurerait dans sa serviette, et faisait le va-et-vient entre la maison et le bureau.

Shingo, qui envoyait de temps à autre un peu d'argent à la vieille Mme Aihara, pensait faire déposer ce document par le même messenger et, tandis qu'il y pensait, les jours s'écoulaient.

« Puisque les enfants sont à la maison, tant pis ! lança Shuichi.

— Viendra-t-on du commissariat ?

— Pour quoi faire ?

— Parce que nous sommes les répondants d'Aihara, par exemple.

— Ils ne viendront pas. Il a dû nous envoyer l'avis de divorce pour éviter cela. »

La cloison s'ouvrit violemment, et Fusako parut, en pyjama.

À peine eut-elle parcouru l'article que, sans prendre la peine de bien le lire, elle déchira bruyamment le journal et le jeta. Elle avait mis trop de force à le déchirer mais, quand elle le jeta, le papier ne s'envola pas ; il retombait et elle le repoussait en s'écartant ; on aurait dit qu'elle s'affaissait.

« Kikuko, ferme cette cloison ! » dit Shingo.

Par l'ouverture, on voyait les formes endormies des deux enfants. Leur mère lacéra de nouveau le journal avec des mains tremblantes. Shuichi et Kikuko ne disaient mot.

« Fusako, n'aurais-tu pas envie d'aller chercher Aihara ?

— Non ! »

Fusako, accoudée sur le tatami, se retourna d'un coup et dévisagea son père avec des yeux fous.

« Enfin, Père ! Pour qui me prenez-vous ? C'est une lâcheté de me laisser traiter ainsi ; cela ne vous met pas en colère ! Allez-y vous-même, donnez-vous en spectacle ! Exhibez votre honte ! Qui donc m'a donnée à cet homme terrible ? »

Kikuko se rendit dans la cuisine.

Ces paroles étaient venues à l'esprit de Shingo, qui les avait laissées échapper, sans arrière-pensée. Si maintenant Fusako partait retrouver son mari, ces deux êtres séparés seraient unis à nouveau ; ce couple prendrait un second départ. Chez les hommes, ce n'est pas impossible, se disait-il, dans sa rêverie.

II

Qu'Aihara fût mort ou vivant, le journal n'en disait rien. Qu'on eût enregistré le divorce à la mairie signifiait seulement qu'il n'était pas mort pour l'état civil.

S'il était mort, pouvait-on l'enterrer sans avoir de renseignements précis sur lui ? Impossible ! Cet homme avait une mère, cette vieille femme aux jambes malades. Si elle n'avait pas vu ce journal, quelqu'un d'autre avait dû le lire. Shingo s'imagina que son gendre n'était peut-être pas mort.

Pourtant, après avoir recueilli les deux enfants, suffirait-il de rêver ? Shuichi raisonnait froidement, mais Shingo conservait des scrupules. En fait, les deux petites lui venaient à charge ; Shuichi ne semblait pas prévoir que, tôt ou tard, ce fardeau retomberait sur lui.

Soucis d'éducation mis à part, le bonheur de Fusako et de ses filles paraissait désormais bien compromis. Mais Shingo pourrait-il toujours en être responsable ?

Déjà, quand il avait reçu l'avis de divorce, le vieillard avait envisagé l'existence d'une maîtresse d'Aihara. Cette femme était morte, sans conteste. Sa vie, sa mort, qu'avaient-elles été ?

« Puisse-t-elle renaître sous une autre enveloppe ! » fit Shingo, parlant à voix haute ; il en fut surpris.

« Quelle existence dérisoire ! »

Si le ménage de sa fille avait été pacifique, l'autre femme ne se serait pas tuée ; fallait-il envisager que Shingo soit peut-être, involontairement, son meurtrier ? À cette pensée, un sentiment religieux s'éveilla dans son cœur endeuillé.

Une image surgit devant lui, mais ce ne fut pas celle de l'inconnue : celle du bébé de Kikuko. Certes, il ne pouvait se forger une représentation de cet enfant avorté, mais il imaginait un être

merveilleux.

L'enfant qui n'avait pas vu le jour, Shingo n'en était-il pas aussi, indirectement, le meurtrier ?

Les jours se succédaient, étouffants, moites, irritants, comme ces lunettes qui glissaient. Le vieillard ressentait une lourdeur menaçante dans le côté droit de la poitrine.

Pendant la belle période de la mousson, soudain, la lumière du soleil brilla.

« Les gens chez qui s'épanouissaient des tournesols l'été dernier ont planté cette année des... comment dit-on?... ces fleurs qui ressemblent aux chrysanthèmes d'Europe... des fleurs blanches... »

Coïncidence ? Quatre ou cinq maisons mitoyennes cultivaient les mêmes plantes ; c'était curieux. L'été précédent, des tournesols..., songeait le vieillard en enfilant son pantalon.

Kikuko, debout devant Shingo, lui présentait son veston.

« Le typhon de l'été dernier a peut-être brisé les tournesols ?

— Peut-être. Dis-moi, Kikuko, ne te mettrais-tu pas à grandir, ces temps-ci ?

— Mais oui, j'ai grandi depuis mon arrivée dans cette maison. D'abord, un petit peu, mais ces derniers temps, beaucoup. Shuichi s'en est étonné.

— À quelle occasion ? »

Kikuko rougit brusquement, et se plaça derrière lui pour qu'il mette son veston.

« Il me semblait bien ; ce n'est pas ce kimono qui t'allonge. Après plusieurs années de mariage, tu grandis encore... C'est très bien.

— Je dois être un peu retardée.

— Que dis-tu là ? Tu es tout à fait charmante. »

Shingo trouvait en effet sa belle-fille fraîche et charmante. Elle avait tant grandi que son mari, la prenant dans ses bras, s'en était aperçu.

La vie brisée de l'enfant devait se prolonger dans le corps de la mère, songeait Shingo, quand il sortit.

À croupetons sur le bord du chemin, Satoko regardait les enfants de la voisine jouer au papa et à la maman. Des feuilles vertes d'aralia, des coquilles d'ormeaux servaient de plats ; ils hachaient menu de l'herbe et formaient de petits tas, avec beaucoup de méthode. Le vieillard, admiratif, s'arrêta.

Des pétales de dahlias et de marguerites, hachés aussi, se mêlaient aux herbes, pour la couleur. Les enfants avaient étendu sur le sol une natte où se profilait l'ombre des marguerites.

« Ah ! c'est cela ! Des marguerites ! » se dit Shingo, la mémoire du mot lui revenant.

Devant trois ou quatre maisons, remplaçant les tournesols de l'été

précédent, des marguerites fleurissaient.

Satoko, trop petite, paraissait ne pas avoir été admise dans le cercle du jeu.

Shingo se remit en route.

« Grand-père ! » Elle courait, l'appelait ; Shingo la prit par la main ; l'enfant l'accompagna jusqu'à la rue, puis elle retourna vers la cuisine en courant, et son ombre bondissante exprimait pour lui le goût de l'été.

Au bureau, la secrétaire, tendant un bras blanc, essuyait les vitres.

« Avez-vous vu le journal, ce matin ? lui demanda Shingo, d'un ton léger.

— Ou-i, fit-elle lentement.

— On dit toujours : le journal ; on ne sait jamais duquel il s'agit. Lequel prenez-vous ?

— Vous parlez du journal ?

— Je ne me rappelle plus où j'ai lu un article sur des sociologues de l'université de Harvard, à Boston, qui ont interrogé mille secrétaires du secteur privé. À la question : Qu'est-ce qui vous fait le plus plaisir ? elles ont toutes, paraît-il, répondu la même chose : qu'on leur fasse des compliments devant des tiers. Femmes d'Orient, femmes d'Occident, toutes les mêmes ! Qu'en pensez-vous ?

— Je me demande si cela ne les gêne pas ?

— Le plaisir et la gêne... Ces deux sentiments ne s'excluent pas, bien au contraire. Lorsqu'un homme vous courtise, par exemple ! »

La jeune fille se baissa, sans répondre. Shingo pensa qu'on ne voit plus beaucoup de femmes comme celle-là, de nos jours.

« Mlle Tanizaki était de cette espèce. J'aurais dû lui faire des compliments en public.

— Il y a un instant, elle était là, Mlle Tanizaki. Vers huit heures et demie, dit la secrétaire d'un air emprunté.

— Ah ! bon ! Alors ?

— Elle doit revenir vers midi, paraît-il. » Shingo fut frappé par un pressentiment. À l'heure dite, il s'abstint de sortir et l'attendit. La visiteuse ouvrit la porte, s'arrêta, retenant son souffle comme si elle pleurait, et, à ce moment-là, vit Shingo.

« Tu ne m'apportes pas de fleurs, aujourd'hui ? » dit-il en dissimulant son inquiétude. La jeune fille, comme pour lui reprocher sa légèreté, s'approcha d'un air grave.

« Faut-il encore mettre tout le monde à la porte ? » dit-il, bien que la secrétaire fût sortie pour déjeuner, et qu'ils fussent seuls.

Lorsqu'il eut appris que la maîtresse de son fils était enceinte, Shingo resta frappé de stupeur.

« Je lui ai dit qu'elle ne devait pas garder l'enfant, dit la jeune fille, dont les lèvres tremblaient un peu. Hier, à la sortie du magasin, j'ai

arrêté Kinuko, pour le lui dire.

— Hum.

— C'est pourtant vrai, n'est-ce pas ? Cela dépasse les bornes ! »

Shingo ne savait que répondre, et son visage s'assombrit.

Il réfléchissait au cas de Kikuko. La femme et la maîtresse de son fils s'étaient trouvées enceintes à peu près à la même époque. On sait bien que ces choses-là peuvent arriver, mais chez son fils... Shingo ne l'aurait jamais imaginé. Et Kikuko s'était fait avorter !

III

« Mon fils est-il là ? Va voir, s'il te plaît. Si tu le trouves, dis-lui de venir deux minutes.

— Bien. »

Eiko sortit un petit miroir de son sac, et continua d'une voix hésitante : « Cela me gêne ; j'ai une drôle de tête. Et puis Kinuko comprendra que je suis venue vous avertir.

— Ah ?

— Bien sûr ; peut-être que dans l'avenir, je serai obligée de quitter le magasin.

— Non ! »

Shingo le demanda par le téléphone intérieur ; d'autres personnes travaillaient dans le bureau de Shuichi, devant lesquelles il ne voulait parler. Mais Shuichi n'était pas là.

Le vieillard invita la jeune fille à déjeuner dans un restaurant européen des environs. Quand ils sortirent du bureau, Eiko, qui était petite, se rapprocha pour mieux voir l'expression de Shingo.

« Quand je travaillais pour vous, un soir, vous m'aviez emmenée danser. Vous en souvenez-vous ?

— Oui, tu portais un ruban blanc dans les cheveux.

— Non, fit la jeune fille en secouant la tête. Le ruban blanc, c'était le lendemain du typhon. Pour la première fois, ce jour-là, vous m'aviez parlé de Kikuko, j'étais affreusement gênée. Je ne l'ai pas oublié.

— C'est possible. »

Shingo se rappelait qu'Eiko, vers cette époque-là sans doute, qualifiait la voix rauque de Kinuko d'érotique.

« Cela se passait en septembre dernier. Depuis, les affaires de Shuichi vous ont causé beaucoup de soucis. »

Shingo sortit sans prendre de chapeau. Les rayons du soleil sur la tête lui parurent chauds.

« Je ne vous suis utile en rien.

— C'est moi qui n'ai pas su t'utiliser. Quelle famille honteuse !

— Moi, je vous porte beaucoup d'estime. Depuis que j'ai quitté le bureau, je le regrette de plus en plus », fit Eiko d'un ton bizarre. Elle se mit à bégayer pendant quelque temps. « Je lui ai soutenu qu'elle ne devait pas avoir cet enfant. Elle m'a regardée d'un air dédaigneux : « Cela ne te regarde pas. Je te défie bien d'y comprendre quelque chose. Ne t'en mêle pas, cela ne sert à rien ! » Elle a fini par me dire que ce n'était qu'une histoire de ventre.

— Ouais...

— Savez-vous ce qu'elle m'a dit encore : « De la part de qui viens-tu me raconter ces balivernes ? Tu veux me séparer de Shuichi. S'il me quitte, je n'y pourrai rien, mais, l'enfant, c'est moi, moi seule, qui vais le mettre au monde. Personne n'a rien à y voir. Quant à savoir si cette naissance est une bonne ou une mauvaise chose, demande-le à l'enfant que je porte, si tu peux. » Elle m'a traitée de petite fille et s'est moquée de moi. Pourtant, c'est elle qui me demandait de ne pas me moquer d'elle ! À la réflexion, voudrait-elle garder l'enfant parce qu'elle n'a pu en avoir avec son mari qui est mort à la guerre ? »

Shingo ne répondit que d'un signe de tête, sans s'arrêter.

« L'a-t-elle dit parce qu'elle était exaspérée ? Peut-être se fera-t-elle avorter ?

— Cela fait combien de temps ?

— Quatre mois. Je ne m'en étais pas aperçue, mais les gens du magasin l'avaient bien remarqué. Le directeur lui-même savait la chose. On raconte qu'il lui a conseillé de ne pas le garder. C'est une femme très compétente, on la regretterait. »

Eiko leva la main jusqu'à sa joue.

« Pour moi, cela reste incompréhensible. Je vous ai mis au courant pour que vous puissiez en parler à Shuichi.

— Oui...

— Vous devriez rencontrer Kinuko le plus tôt possible. » Shingo le pensait aussi, mais ce fut la jeune fille qui le dit.

« Et cette femme qui vint au bureau, voilà quelque temps ? Vivent-elles toujours ensemble ?

— Mme Ikeda ?

— Oui. Quelle est la plus âgée ?

— Kinuko doit être sa cadette de deux ou trois ans, je pense. »

Après le repas, Eiko suivit Shingo jusqu'à la porte du bureau. Elle souriait comme si elle allait pleurer.

« Excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Merci. Tu retournes au magasin maintenant ?

— Oui. Ces temps-ci, Kinuko vient généralement de bonne heure, et reste ensuite jusqu'à six heures et demie.

— Il m'est impossible d'aller au magasin. »

Eiko semblait l'exhorter à rencontrer Kinuko le jour même ; il se sentait fort déprimé, mais s'il rentrait à Kamakura, sans avoir rien fait, il n'oserait plus regarder sa belle-fille en face.

Pendant ta liaison de Shuichi, Kikuko avait été malheureuse de se trouver enceinte, peut-être à cause de son « goût de l'absolu ». Son avortement s'expliquait sans doute ainsi. Mais elle ne soupçonnait même pas la grossesse de l'autre femme.

Après que le vieillard eut découvert les faits, sa belle-fille était partie pour deux ou trois jours chez ses parents. À son retour, Shingo avait trouvé plus de chaleur dans les rapports du mari et de la femme. Shuichi rentrait tous les soirs très tôt, et prenait grand soin de Kikuko. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Si l'on voulait interpréter les faits avec bienveillance, on pouvait à la rigueur admettre que Shuichi, souffrant de l'état de sa maîtresse, s'éloignait d'elle, et qu'émandait le pardon de Kikuko.

Néanmoins, Shingo décelait dans tout cela une odeur de corruption, d'immoralité qui lui tournait le cœur. Même la vie de ce fœtus, qui lui semblait si monstrueuse, d'où venait-elle donc ? « S'il naissait, ce serait mon petit-fils ! » se dit le vieillard, parlant tout seul.

LA NUÉE DE MOUSTIQUES

I

Shingo remonta la rue principale de Hongô, du côté qui longeait le terrain de l'université.

Il avait abandonné le taxi vers les magasins, comptant naturellement tourner de là dans la ruelle qu'habitait Kinuko, mais ce ne fut pas sans dessein qu'il traversa les lignes de tramways pour se retrouver de l'autre côté de la rue, car il avait à vaincre une grande répugnance avant de se décider à pénétrer chez la maîtresse de son fils. Pourrait-il, dès leur première rencontre, lui demander de ne pas mettre au monde cet enfant qui déjà vivait en elle ?

« Encore un meurtre, se disait-il. Cela ne pourrait-il se produire sans salir les mains d'un vieillard ! Mais il n'existe aucune solution qui ne soit cruelle, je pense. »

C'était à son fils qu'il incombait de régler ce problème ; le père n'aurait pas dû intervenir. Pourtant le vieillard allait rencontrer Kinuko, sans en avoir soufflé mot à Shuichi, ce qui prouvait probablement qu'il avait perdu confiance en lui.

Shingo s'interrogea, s'étonnant aussi : depuis quand ce gouffre se creusait-il entre eux deux ? Serait-il possible que sa démarche d'aujourd'hui fût motivée, moins par le désir de régler cette difficulté au lieu et place de Shuichi, que par la coléreuse pitié qui l'agitait quand il songeait à ce qu'avait subi Kikuko ?

La lumière ardente du soleil couchant restait aux cimes des arbres, dans le jardin de l'université. Le trottoir était à l'ombre. Sur les pelouses, des étudiants en manches de chemise s'entretenaient avec des étudiantes ; c'était bien une scène d'éclaircie pendant la mousson.

Shingo se toucha la joue. Les effets du saké se dissipaient.

Étant donné l'heure à laquelle cette femme quittait son travail, il avait convié l'un de ses amis, appartenant à une autre affaire, à dîner dans un restaurant à l'européenne mais, ne l'ayant pas vu depuis longtemps, il avait oublié quel buveur c'était. Tous deux avaient pris rapidement un petit quelque chose en bas avant le dîner ; ensuite, après le repas, ils étaient retournés s'asseoir un moment au bar.

« Comment, tu pars déjà ? » s'était étonné l'ami. Pensant que pour leurs retrouvailles, ils auraient beaucoup à se dire, son convive avait

réservé une table dans un établissement du quartier des geishas, à Tsukiji.

Shingo quitta le restaurant en expliquant qu'il avait une visite à faire, qu'il en avait peut-être pour une heure. L'ami marqua sur une carte de visite l'adresse et le numéro de téléphone du lieu du rendez-vous. Shingo n'eut pas un instant l'intention de s'y rendre.

Il longeait le mur de l'université, guettant sur l'autre trottoir l'entrée de la ruelle ; il comptait sur de vagues souvenirs, et sa mémoire ne le trahit point.

Dans l'entrée sombre, orientée vers le nord, on apercevait un vilain coffre à chaussures. Dessus, une quelconque plante en pot, d'origine européenne, d'où pendait un petit parapluie.

Une femme en tablier sortit de la cuisine. Une exclamation lui échappa ; son visage se durcit. Elle enleva son tablier, révélant une jupe bleu marine ; elle avait les pieds nus.

« Madame Ikeda, n'est-ce pas ? Vous nous avez une fois honorés d'une visite dans nos bureaux.

— En effet. Cela pouvait paraître cavalier de ma part, mais Eiko m'avait traînée. »

Le tablier roulé dans la main, elle le regardait d'un air inquisiteur. Des taches de rousseur lui montaient jusqu'aux paupières, d'autant plus visibles que le visage n'était pas poudré. Un nez fin, des yeux étroits et tristes, une peau blanche formaient une physionomie délicate. Sa blouse neuve devait avoir été confectionnée par son amie.

« J'espérais rencontrer Mme Kinuko, dit-il, comme s'il quémandait une faveur.

— Ah ! oui ? Elle ne saurait tarder. Entrez, je vous prie. »

De la cuisine flottait une odeur de poisson bouilli.

Le vieillard estimait préférable peut-être de revenir lorsque Kinuko, de retour, aurait fini de dîner. Toutefois, obéissant aux instances de cette Mme Ikeda, il entra.

Dans le tokonoma d'un salon de grandeur moyenne, s'empilaient des revues de mode, dont beaucoup d'étrangères ; à côté, deux poupées françaises aux fanfreluches multicolores, insolites devant les murs délabrés. Le long de la machine à coudre pendait un morceau de soierie, dont le dessin clair et fleuri faisait ressortir encore la saleté des tatamis.

À la gauche de cette machine, un petit bureau portait des piles de livres scolaires et la photographie d'un petit garçon.

Entre la machine et le bureau se trouvait une coiffeuse et, bien en évidence en face de l'armoire, un haut miroir en pied. Kinuko s'en servait-elle pour son travail de confection, ou bien pour les essayages des clientes privées ? Tout près attendait une longue planche à repasser.

De la cuisine, la femme apportait un jus d'orange. Elle remarqua le regard de Shingo posé sur la photographie.

« C'est mon fils, dit-elle, tout de go.

— Va-t-il en classe ?

— Il n'habite pas ici. Je l'ai laissé dans la maison de mon mari. Les livres... Je n'ai pas, comme Kinuko, d'emploi régulier, alors je donne des répétitions. Je vais ainsi dans six ou sept maisons.

— Je vois. Il me semblait aussi qu'il y en a trop pour un seul enfant.

— Ce sont des écoliers de classes et d'âges différents, mais aujourd'hui les études primaires sont tout autres qu'avant-guerre. Je ne suis pas très bon professeur ; mais quand je fais travailler les enfants, j'ai l'impression d'être avec mon fils. »

Le vieillard approuva d'un signe de tête. Il ne trouvait rien à dire à cette veuve de guerre. Kinuko travaillait aussi.

« Comment avez-vous pu trouver le chemin ? demanda-t-elle. Shuichi vous l'avait-il indiqué ?

— Non. J'étais déjà venu jusqu'à la porte, mais je n'avais pas eu le courage d'entrer. C'était à l'automne dernier.

— Ah ! vraiment ? L'année dernière ? » Elle leva la tête vers lui, puis la baissa de nouveau, gardant le silence. Enfin, la voix dure, elle jeta :

« Shuichi ne vient pas, ces temps-ci. »

Shingo pensa qu'il valait peut-être mieux lui communiquer la raison de sa visite.

« Il paraît que Kinuko serait enceinte ? »

La femme haussa légèrement les épaules et se tourna vers l'image de son fils.

« Savez-vous si Mme Kinuko désire le garder ? »

Elle contemplait toujours la photographie.

« C'est à elle qu'il faut le demander.

— Bien sûr. Mais je crains que ce ne soit un aussi grand malheur pour la mère que pour l'enfant.

— D'après les conceptions courantes, on peut estimer que c'est un malheur.

— Mais vous-même, je croyais que vous lui aviez conseillé de rompre avec Shuichi ?

— Oui, c'était mon avis, dit-elle, mais elle est beaucoup plus forte que moi. Je n'ai pas de conseils à lui donner. Nous sommes très différentes de caractère, mais ça marche très bien entre nous. Depuis que nous avons fait connaissance au club des veuves, elle me soutient énormément. Nous avons toutes deux quitté la famille de nos maris, sans retourner chez nos parents. Nous sommes libres, pour ainsi dire. Nous avons décidé de penser par nous-mêmes. Nous avons même

rentré les photographies de nos maris. Bien sûr, j'ai gardé celle de mon fils.

« D'autre part, Kinuko lit des quantités de revues américaines : elle dit qu'en s'aidant d'un dictionnaire, elle se débrouille en français. Après tout, il s'agit de couture, il ne faut pas tant de mots. Son ambition serait d'avoir une boutique à elle. Et puis nous disons que, si l'occasion s'en présentait, nous serions prêtes à nous remarier. Alors, je ne comprends pas qu'elle ait gardé Shuichi dans sa vie pendant tout ce temps. »

La porte d'entrée s'ouvrit. Mme Ikeda se leva précipitamment et fila vers l'entrée.

« Bonsoir. Le père de M. Ogata est là ! dit-elle d'une voix assez forte pour que Shingo l'entendît.

— Me faudra-t-il le voir ? » répondit une voix rauque.

II

Kinuko se rendit d'abord dans la cuisine ; elle dut boire, car on entendit couler le robinet.

« Reste aussi », dit-elle en entrant dans la pièce et en se tournant vers son amie. Elle portait un ensemble de couleur gaie. Peut-être qu'à cause de sa grande taille, sa grosseur ne se voit pas, se dit Shingo. Il avait peine à croire que cette voix enrouée pût sortir d'aussi petites lèvres.

Tous les miroirs étant accrochés dans le salon, elle avait dû se refaire une beauté grâce à la glace de son poudrier.

La première impression du vieillard ne fut pas trop défavorable. Le visage rond, aux joues un peu creuses, n'évoquait pas cette forte volonté que, d'après les paroles de Mme Ikeda, il s'attendait à y trouver. Elle avait les mains potelées.

Shingo se présenta : « Ogata. »

Kinuko ne répondit pas.

Mme Ikeda vint s'asseoir devant le petit bureau, le visage tourné vers le vieillard.

« Tu nous as fait attendre », dit-elle.

Kinuko gardait toujours le silence. Son visage fait pour la gaieté ne pouvait peut-être exprimer ni l'hostilité ni la gêne. Elle semblait plutôt au bord des larmes. Shingo se rappela que, dans cette même maison, son fils, souîl, faisait chanter Mme Ikeda et pleurer sa maîtresse.

Kinuko, rentrée vite par les rues qu'empoissait la mousson, était rouge ; sa respiration soulevait son ample poitrine.

« Ma visite doit vous paraître étrange, dit Shingo, qui n'osait aborder le sujet de front, mais vous devinez, je pense, ce qui m'amène. »

Kinuko ne répondait toujours pas.

« Il s'agit de Shuichi, bien sûr.

— S'il s'agit de Shuichi, je n'ai rien à vous dire. » Puis soudain, mordante : « Exigeriez-vous de moi des excuses ?

— Nullement, ce serait à moi de m'excuser.

— Nous avons rompu. Je ne vous causerai plus d'ennuis. » Elle tourna la tête vers Mme Ikeda. « Tout a été dit, n'est-ce pas ? »

Shingo cherchait ses mots, et finit par les trouver.

« Il restera la question de l'enfant à régler. »

Le visage de Kinuko pâlit ; elle sembla rassembler toutes ses forces pour les mettre dans ses paroles : « Je ne vois pas à quoi vous faites allusion. » Sa voix, baissant d'un ton, devint plus rauque encore. « Dois-je répondre à ce genre de question ? Quand une femme désire un enfant, comment pourrait-on, de l'extérieur, l'en empêcher ? Je défie les hommes de nous comprendre, nous autres femmes. » Elle avait parlé vite, et déjà sa voix paraissait pleine de larmes.

« De l'extérieur, dites-vous ? Mais je suis, moi, le père de Shuichi ; votre enfant doit avoir un père aussi, j'imagine.

— Il n'en a pas. Une veuve de guerre a décidé de mettre au monde un bâtard, voilà tout... Je n'ai rien à vous demander, sinon de me laisser avoir mon enfant en paix. De grâce, fermez les yeux là-dessus. L'enfant est en moi, il est à moi.

— Oui, dans un certain sens, mais s'il vous arrive de vous remarier, vous en aurez d'autres... Alors, maintenant... d'une manière anormale...

— Anormal, un enfant ?

— Voyons !

— Rien ne garantit que je me remarierai, que j'aurai d'autres enfants. Vous prophétisez comme un dieu ! La dernière fois, je n'en ai pas eu.

— Il n'y aurait pas de relation normale de père à fils. C'est primordial. L'enfant souffrira de votre attitude, et vous en souffrirez également.

— Combien d'hommes sont morts à la guerre en laissant derrière eux des enfants et des mères qui en souffrent... Supposez donc qu'il soit parti dans le Sud, qu'il y ait fait quelque métis, et qu'une femme l'élève !

— Il s'agit de l'enfant de Shuichi.

— Je ne vois aucune différence, tant que je ne vous dérange pas. Je ne viendrai jamais rien vous demander, je le jure. Shuichi et moi, nous avons rompu.

— Cela ne se passera pas comme vous le dites. L'enfant vivra longtemps et le lien avec son père, même si vous le croyez tranché, peut se renouer.

— Je vous dis que l'enfant n'est pas de Shuichi.

— Vous devez bien savoir, vous aussi, que la femme de Shuichi n'a pas eu son enfant.

— C'est elle qui en aura tant qu'il lui plaira. Si d'aventure elle n'en avait plus, eh bien, tant pis pour elle. Croyez-vous qu'une femme qui a la vie facile puisse comprendre ce que j'éprouve, moi ?

— Vous non plus, vous ne savez pas ce qu'éprouve Kikuko. »

Le vieillard avait, involontairement, lâché ce nom.

« Est-ce Shuichi qui vous envoie ? reprit-elle, comme si elle procédait à un interrogatoire. Il m'a déclaré que je ne devais pas garder l'enfant ; il m'a frappée, il m'a piétinée, donné des coups de pied, traînée jusqu'en bas de l'escalier, pour me conduire de force chez un médecin. Violence ou comédie, Shuichi, je crois, a rempli toutes ses obligations envers son épouse. »

Shingo montrait un visage amer.

« Nous avons eu droit à un beau spectacle, n'est-ce pas ? fit-elle, en s'adressant à Mme Ikeda, qui hocha la tête.

— Kinuko récolte déjà des chutes d'étoffe pour confectionner des vêtements ou des couches.

— Après cette séance, je suis allée voir un médecin, car après tous ces coups de pied, j'ai craint pour le bébé. J'ai déclaré à Shuichi, poursuivit Kinuko, que cet enfant n'était pas de lui. « Je vous affirme que l'enfant n'est pas de vous », ai-je dit. Là-dessus, nous avons rompu ; jamais il n'est revenu.

— L'enfant est d'un autre ?

— Croyez-le, j'en serais ravie. »

Kinuko releva la tête ; elle avait déjà pleuré, mais de nouvelles larmes coulaient sur ses joues.

Maintenant même, à bout d'argument et de ressources, Shingo la trouvait belle. À la bien détailler, ses traits n'étaient pas parfaits, mais il s'en dégagait une impression générale de beauté. Malgré son apparente douceur, elle n'était pas femme à laisser Shingo s'interposer.

III

Tête basse, Shingo quitta la maison de Kinuko. Celle-ci venait d'accepter un chèque.

« Si tu quittes Shuichi pour de bon, tu ferais peut-être mieux de le prendre, avait dit Mme Ikeda, très directe, et l'autre avait incliné ta tête.

— En somme, vous m'achetez... Voilà donc jusqu'où je suis tombée ! Voulez-vous un reçu ? »

En montant dans le taxi, Shingo se demandait s'il valait mieux respecter la rupture, ou tenter de réconcilier les amants, pour obtenir que la femme se fasse avorter.

L'attitude de Shuichi semblait avoir exaspéré Kinuko, et la visite d'aujourd'hui n'avait rien arrangé. Puis, chez une femme, ce touchant désir d'avoir un enfant est très fort.

Un rapprochement présenterait des dangers, mais si l'on n'agissait pas, l'enfant allait naître.

En admettant que ce fût celui d'un autre, comme le prétendait Kinuko, tout serait pour le mieux, mais Shuichi lui-même ne pouvait être sûr de rien. Si Kinuko l'affirmait par orgueil, si Shingo consentait à la croire, tout serait réglé, le monde serait en ordre, et l'on n'aurait point de complications à craindre. « Pourtant, se dit le vieillard, quand l'enfant sera né, quand il existera vraiment... et moi un jour je serai mort, et il y aura quelque part un petit-fils que je n'aurai jamais vu... Qu'est-ce que tout cela signifie ? »

Les Ogata s'étaient empressés de faire enregistrer la notification de divorce au moment de la tentative de suicide d'Aihara. Shingo, de fait, se chargeait de sa fille et de ses deux petites-filles.

Si Shuichi se séparait de sa maîtresse, il resterait un troisième enfant, on ne saurait où... Dans ces deux cas, les solutions qu'il proposait ne résolvaient rien, c'étaient seulement des replâtrages.

« Et moi, songea-t-il, je n'ai pu contribuer au bonheur de personne. »

Cela mis à part, son entretien avec Kinuko lui laissait un arrière-goût pénible ; il se le rappela sans aucune satisfaction.

Il avait pensé rentrer directement en prenant un train à la gare centrale, mais, retrouvant la carte de son ami dans sa poche, il héla un taxi pour se rendre à Tsukiji.

Shingo souhaitait demander conseil à cet homme mais le retrouva, plutôt ivre, en compagnie de deux geishas ; il n'y avait rien à en tirer.

Le vieillard se souvint de la jeune personne qu'il avait prise sur ses genoux, après un banquet, en taxi. Ce jour-là, quand elle arriva, l'ami se répandit en propos dénués d'intérêt : qu'il ne fallait pas sous-estimer Shingo, qu'il avait l'œil, etc. Pour Shingo, qui avait tout à fait oublié le visage de cette geisha, cela représentait une prouesse de s'être rappelé son nom. En fait, elle était élégante et jolie.

Shingo l'emmena dans une petite pièce à part, mais n'y fit rien de particulier. Bientôt, il sentit que la jeune personne appuyait

doucelement le visage contre sa poitrine. Il crut qu'elle allait se livrer à quelque provocation, mais elle semblait assoupie. « Tu dors ? » demanda-t-il, abaissant vers elle ses regards, mais elle était trop près, il ne voyait pas son visage.

Shingo sourit. Quel profond réconfort de tenir dans ses bras une jeune fille qui dormait paisiblement. Elle n'avait pas encore vingt ans ; elle devait avoir quatre ou cinq ans de moins que Kikuko.

Peut-être entraînait-il dans son sentiment quelque pitié pour le triste sort de la prostituée. Quoi qu'il en fût, il se sentait baigner dans un doux repos, celui que l'on éprouve à dormir près d'une jeune fille. « Le bonheur, se dit-il, n'est peut-être que dans l'instant qui fuit. »

Il songea vaguement qu'en amour on trouve aussi des riches et des pauvres, de la chance et de la malchance. Il s'éclipsa discrètement pour attraper le dernier train.

Yasuko et Kikuko l'attendaient. Il était une heure passée.

« Et Shuichi ? demanda-t-il, en évitant de regarder sa belle-fille en face.

— Déjà couché.

— Ah ! Et Fusako ?

— Elle aussi. » Kikuko pliait son costume. « Le beau temps a tenu toute la journée, mais on dirait que le ciel se couvre de nouveau.

— Je n'avais pas remarqué. »

En se levant, la jeune femme laissa échapper le complet. Elle remit les pantalons dans leurs plis. Shingo remarqua ses cheveux, plus courts ; elle avait dû aller dans un institut de beauté.

À son côté, Yasuko respirait lourdement, aussi dormit-il mal, Bientôt, il se mit à rêver.

Jeune officier de l'armée de terre, il portait l'uniforme, sabre au côté, trois pistolets au ceinturon. Le sabre devait être l'héritage de famille que Shuichi lui avait confié pour la campagne. Shingo suivait un sentier de montagne. Un bûcheron l'accompagnait.

« Les routes sont dangereuses la nuit, disait cet homme. Je n'y vais pas souvent. Vous feriez bien de tenir votre droite, c'est plus sûr ! »

Shingo se porta sur sa droite, mais, inquiet, alluma sa lampe de poche. Des diamants scintillaient tout autour de l'ampoule, ce qui rendait la lampe exceptionnellement brillante. La lumière révéla une masse sombre dans l'obscurité : deux ou trois grands troncs serrés les uns contre les autres. Mais en y regardant de plus près, c'était une nuée de moustiques qui prenait cette forme. « Que faire ? se demandait-il. Se tailler un chemin. » Il dégaina son sabre et frappa du tranchant et de la pointe dans l'obstacle.

Se retournant, il vit fuir éperdument le bûcheron. De l'uniforme de Shingo jaillit du feu. L'étrange, c'est qu'il y avait deux Shingo, l'un guettant l'autre sur la tunique duquel les flammes gagnaient. Elles

léchèrent le bas de la manche, la couture de l'épaule, puis l'ourlet et disparurent, sans brûler vraiment. Elles émettaient de petits craquements, de petites lueurs fugaces, comme des braises chaudes.

Enfin, Shingo se retrouva chez lui, sans doute dans la maison de son enfance, à Shinshû. La sœur si belle de Yasuko était là. Shingo, épuisé, ne ressentait néanmoins aucune démangeaison à la suite de ses piqûres.

Après sa fuite précipitée, le bûcheron devait trouver aussi le chemin de la maison d'autrefois. À peine y parvint-il qu'il s'évanouit. On extirpait de son corps un plein baquet de moustiques, Shingo ne savait par quel procédé, mais au moment du réveil, il voyait les insectes s'accumuler dans un seau.

Un moustique serait-il entré sous la moustiquaire ? Il voulut tendre l'oreille, mais il se sentait la tête boueuse et lourde. Il pleuvait.

L'ŒUF DU SERPENT

I

Peut-être parce que, l'automne approchant, la fatigue accumulée pendant l'été pesait sur lui, Shingo s'endormait quelquefois en rentrant du bureau.

Aux heures de pointe, des trains portaient tous les quarts d'heure sur la ligne de Yokosuka. Les compartiments de seconde classe ne connaissaient pas grande affluence.

Dans son esprit, tandis qu'il sommeillait, apparaissait une rangée d'acacias. Peu de jours auparavant, il avait passé sous ces arbres, s'étonnant qu'ils puissent fleurir dans les rues de Tôkyô. Il suivait alors la rue qui mène du pied de la colline de Kudan au fossé du Palais impérial. C'était par une vilaine journée d'août ; il bruinait.

Un seul de ces arbres avait perdu ses fleurs, qui gisaient sur l'asphalte. Il s'était demandé pourquoi, en regardant par la fenêtre arrière du taxi. Il conservait l'image des fleurs délicates, d'un jaune pâle tirant sur le vert ; de petites fleurs. Même en dehors de cet arbre unique qui se dépouillait, la rangée d'acacias fleuris se serait gravée dans sa mémoire.

C'est qu'il rentrait d'une visite dans un hôpital où il était allé voir un de ses amis, atteint d'un cancer du foie – plus précisément, un ancien camarade de faculté, mais avec lequel il n'avait pas entretenu de rapports très réguliers.

Cet homme paraissait très affaibli. Seule une infirmière lui tenait compagnie. Shingo ne savait même pas si sa femme vivait encore.

« Vois-tu quelquefois Miyamoto ? demanda le malade. Si tu n'as pas l'occasion de le rencontrer, voudrais-tu, s'il te plaît, lui téléphoner pour lui en parler ?

— De quoi faut-il lui parler ?

— Voyons, tu te rappelles ! Ce dont il s'agissait à la réunion d'anciens élèves. Au Nouvel An. »

Shingo se rappelait. Le cyanure. Son ami devait se savoir atteint d'un cancer.

Lors des réunions de sexagénaires, la conversation tourne facilement autour des infirmités, des sénilités et de la peur des maux incurables. Sachant qu'on utilisait du cyanure dans l'usine de

Miyamoto, l'un des commensaux avait dit que s'il devait un jour avoir un cancer inopérable, il souhaiterait qu'on lui donnât une dose de poison. Prolonger les souffrances d'une affreuse maladie, c'est lamentable. S'il se savait condamné, du moins voudrait-il choisir son heure.

Shingo, bien embarrassé, avait répondu : « C'étaient des propos d'ivrognes, des paroles en l'air.

— Je ne m'en servirai pas. Non, je ne m'en servirai pas. Je veux seulement m'assurer cette liberté dont nous parlions. Je me crois capable de supporter la souffrance, à condition d'avoir une porte de sortie. Tu me comprends, n'est-ce pas ? Voilà tout ce qui me reste : mon ultime liberté, ma seule révolte. Mais je te promets de ne pas m'en servir. » Une lueur parut dans les yeux du malade. L'infirmière, qui tricotait un ouvrage de laine blanc, gardait le silence.

La requête ne pouvait vraiment pas se transmettre ; Shingo laissa faire en suspens, mais il estimait affreuse la pensée que ce mourant pouvait compter sur lui.

À quelque distance de l'hôpital, le vieillard trouva un soulagement dans la vue de ces acacias fleuris. Et maintenant, en s'assoupissant dans le train, il les voyait reparaître devant ses yeux clos. Ne pouvait-il chasser ce malade de son esprit ?

Il s'endormit ; quand il se réveilla, le train s'était arrêté, mais pas dans une gare.

Un rapide, qui se dirigeait vers Tôkyô, venait de passer à grand fracas sur l'autre voie. Cela, sans doute, l'avait tiré du sommeil.

Le train de Shingo roulait un peu, s'arrêtait, roulait un peu, puis s'arrêtait encore.

Un groupe d'enfants descendait en courant le long d'un étroit chemin, vers la voie ferrée. Plusieurs voyageurs, penchés aux fenêtres, regardaient vers la locomotive. Devant les fenêtres, à gauche, s'élevait le mur de béton d'une usine, qu'un fossé rempli d'une eau sale, croupie, séparait du train. La puanteur envahissait le wagon.

À droite, se trouvait le chemin sur lequel couraient les enfants. Au bord, un chien, immobile, enfonçait le nez dans l'herbe verte. Deux ou trois petites cabanes se dressaient au passage à niveau, réparées avec de vieilles planches clouées. Par une fenêtre qui n'était guère qu'un trou carré, une fille sans doute demeurée faisait faiblement, langoureusement, des signes engageants, en direction du train.

« Il semble que le train précédent ait été accidenté en gare de Tsurumi, dit un employé. Il ne peut repartir. Nous nous excusons de ce retard. »

En face du vieillard, un étranger secouait un jeune Japonais qui dormait auprès de lui, et lui réclamait en anglais la traduction de cette annonce.

Le jeune garçon reposait la joue sur l'épaule de son voisin, entourant le gros bras de ses mains. En se réveillant, il ne changea pas de position, mais leva sur l'étranger un regard provocant. Ses yeux étaient un peu irrités, roses, cernés de noir. Les cheveux rouges qui avaient repoussé depuis la teinture, les racines noires, dispensaient un effet général d'un marron douteux. Les pointes seules avaient cette rougeur étrange. Shingo soupçonna ce garçon d'être un prostitué mâle spécialisé dans la clientèle américaine.

Le jeune garçon retourna la grosse paume qui reposait sur le genou de l'étranger, y posa la sienne et la pressa doucement, avec des mines de femme comblée.

Les pattes de son compagnon, sous les manches courtes, évoquaient des pattes d'ours brun velu. Le jeune homme, sans être très petit, semblait un enfant auprès de ce géant, au gros ventre, au col épais. Celui-ci devait trouver trop fatigant de tourner la tête, et paraissait insoucieux du garçon serré contre lui. Son air farouche, sa robustesse enluminée, faisaient ressortir encore la pâleur terreuse du jeune visage las.

Il est difficile d'évaluer l'âge des étrangers. La grosse tête chauve, le cou ridé, les tavelures aux bras donnaient à penser à Shingo que celui-là ne devait pas être beaucoup plus jeune que lui. Qu'un individu pareil fût venu d'un pays lointain pour s'approprier ce garçon ! Ce dernier portait une chemise brune dont le bouton de col défait laissait voir un thorax osseux.

« Il sera bientôt mort », se dit le vieillard en détournant les yeux.

Le fossé fétide était fourré de sauges vertes. Le train n'avancait toujours pas.

II

Shingo trouvait les moustiquaires étouffantes et lourdes ; il n'en utilisait plus. Sa femme se plaignait presque chaque soir de cette privation ; elle apportait de l'ostentation dans sa chasse aux moustiques.

« Kikuko et Shuichi s'en servent encore.

— Va donc dormir avec eux ! dit-il, levant les yeux vers le plafond désormais libéré du filet.

— C'est un peu difficile, mais je crois vraiment que demain soir je m'installerai chez Fusako.

— Pourquoi pas ? Tu dormirais avec une de tes petites-filles dans les bras.

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi Satoko reste toujours dans les jupes de sa mère, maintenant qu'il y a le bébé ? Ne la trouvez-vous pas un petit peu bizarre ? Il lui arrive parfois d'avoir d'étranges regards. »

Shingo ne répondit rien.

« Je me demande si l'absence de père peut agir ainsi sur une enfant ?

— Il serait peut-être utile que tu te rendes moins lointaine.

— Je pourrais vous en dire autant. Personnellement, je préfère la toute petite.

— Et pas un mot d'Aihara pour nous faire savoir s'il est en vie !

— Vous avez envoyé la notification de divorce. Cela ne pose plus de problème.

— Alors, c'est fini ? Nous n'avons rien à dire ?

— Je vous comprends. Serait-il vivant, que nous n'aurions aucun moyen de savoir où le trouver. Il faut nous résigner : ce mariage est un échec. Mais cela devrait-il se passer ainsi ? Vous faites deux enfants, puis vous vous séparez ? Voilà qui ne donne guère confiance dans cette institution.

— Même quand un mariage doit se briser, dit-il, les séquelles pourraient en être un peu moins désagréables. Fusako n'est pas sans reproche. Lui, c'est un raté ; je ne sais quelles souffrances il a endurées, mais je ne pense pas qu'elle se soit montrée très compréhensive.

— Quand un homme s'abandonne au désespoir, la femme ne peut pas grand-chose pour lui. D'abord, il ne se laisse pas approcher. Si votre fille avait continué de subir, sans révolte, d'être ainsi délaissée, peut-être n'aurait-elle pu éviter le suicide avec les enfants. Un homme trouve toujours une femme pour mourir avec lui. Quant à Shuichi, continua Yasuko, cela va bien, en ce moment, mais qui peut savoir quand il recommencera ? Les derniers événements n'ont rien valu à Kikuko.

— Tu veux parler du bébé... » Dans l'esprit de Shingo, ce mot évoquait deux choses différentes : le fait que sa belle-fille eût refusé d'avoir son enfant, et celui que l'autre femme fût bien décidée à garder le sien. Mais de cela, Yasuko ne savait rien.

« En fin de compte, je ferais peut-être bien d'aller dormir sous la moustiquaire de Shuichi. Sait-on ce qu'ils peuvent encore comploter ? J'ai peur.

— Que veux-tu dire ? »

Yasuko, qui était couchée sur le dos, se tourna vers lui, voulut lui prendre la main peut-être, mais il ne tendit pas la sienne. Alors elle toucha doucement le bord de l'oreiller, puis murmura, comme pour dévoiler un secret : « Il ne serait pas impossible qu'elle soit encore enceinte. »

Shingo en resta coi.

« Moi, cela me paraît un peu tôt, mais Fusako m'a fait part de ses soupçons. » Il ne retrouvait pas en Yasuko la femme qui jadis lui avait avoué ses grossesses.

« Fusako t'a raconté cela ?

— C'est prématuré, fit Yasuko. Mais on dit qu'après, il en vient tout de suite un autre.

— Kikuko ou Shuichi lui en auraient-ils parlé ?

— Non. Il s'agit des recherches de Fusako. »

« Recherches » lui parut étrange. Sa fille, qui avait quitté son propre mari, semblait manifester beaucoup de curiosité déplacée lorsqu'il s'agissait de la femme de son frère.

« Vous devriez lui parler vous-même, reprit Yasuko. La convaincre de le garder, cette fois. »

Shingo sentit sa gorge se serrer. Cette nouvelle lui rendait plus oppressante encore l'autre grossesse.

Après tout, que deux femmes soient enceintes du même homme en même temps, ce n'est peut-être pas tellement exceptionnel. Mais quand il s'agit de son propre fils, cela s'accompagne d'une crainte étrange. N'était-ce pas une malédiction ? N'était-ce pas une image de l'enfer ?

On aurait peut-être pu considérer tous ces événements comme des manifestations physiologiques bien naturelles, mais Shingo n'était pas près d'atteindre à tant de liberté d'esprit.

Ce serait pour Kikuko la deuxième fois. Au moment de son avortement, l'autre femme était enceinte. Avant que la seconde accouche, la première se retrouvait dans le même état, mais ignorante de la grossesse de sa rivale, laquelle devait déjà se faire remarquer, et sentir bouger l'enfant en elle.

« Si elle sait que nous sommes avertis, elle ne pourra pas agir tout à fait à sa guise, cette fois.

— Je le suppose, dit faiblement Shingo. C'est toi qui devrais lui parler.

— Un petit enfant qui vous viendrait de Kikuko vous serait précieux. »

Shingo ne put trouver le sommeil. Des imaginations cruelles le hantaient ; il se demandait avec irritation si quelque violence ne pourrait détourner Kinuko d'avoir cet enfant.

Elle prétendait que Shuichi n'en était pas le père. Si le vieillard faisait mener une enquête sur la vie privée de cette femme, découvrirait-il rien qui lui apportât quelque consolation ?

Dehors, dans le jardin, s'élevait un bourdonnement bruyant. Il était deux heures passées. Il ne reconnaissait pas le bruit de ses insectes familiers. Ce son brouillé, imprécis, évoquait pour lui le sommeil dans

la terre humide et sombre.

Il avait très souvent rêvé, ces derniers temps et, vers l'aube, il lui vint un nouveau songe, très long.

Il ne savait pas quelle route il avait prise mais, au réveil, il voyait encore deux œufs blancs. Sur une lande sablonneuse – le sable s'étendait à perte de vue –, deux œufs gisaient côte à côte : l'un volumineux, un œuf d'autruche ; l'autre petit, un œuf de serpent. La coquille du petit se brisait ; un mignon serpent balançait la tête. Shingo le trouvait vraiment charmant.

Sans aucun doute, Kikuko et Kinuko le préoccupaient. Voilà l'origine de ce rêve, mais il ignorait lequel était l'enfant de l'autruche, lequel celui du serpent.

« Les serpents sont-ils ovipares ou vivipares ? » se demanda-t-il soudain.

III

Le lendemain, dimanche, Shingo, se sentant vidé de ses forces, resta au lit jusqu'à neuf heures.

Au matin, l'œuf de l'autruche, comme le petit serpent qui sortait la tête de sa coquille lui paraissaient inquiétants. Il se brossa les dents tristement et se rendit dans la salle à manger.

Kikuko préparait des paquets de vieux journaux qu'elle se disposait sans doute à vendre. Il entra dans ses attributions de ranger, pour sa belle-mère, les journaux du matin et ceux du soir dans l'ordre chronologique.

Elle alla chercher le thé.

« Père, avez-vous vu les articles sur les nénuphars ? dit-elle en posant deux journaux devant lui sur la table. Il y en a deux. Je vous les ai gardés.

— Il me semble bien avoir lu quelque chose là-dessus », mais il prit les journaux quand même.

Deux nouveaux entrefilets sur les graines de nénuphars vieilles de deux millénaires avaient paru. L'un racontait comment le docteur ès nénuphars avait séparé les plants pour en repiquer dans le lac de Sanshirô sur les dépendances de l'université de Tôkyô, dont il était diplômé. L'autre parlait de l'Amérique. Un savant de l'université de Tôhoku avait trouvé des graines de nénuphars, apparemment fossilisées, dans une strate argileuse en Mandchourie, et l'avait expédiée aux États-Unis. Une fois retirée la couche extérieure pétrifiée, au Jardin botanique de Washington, les graines furent

placées entre deux couches de coton hydrophile humide, sous une plaque de verre. L'année précédente, de petites pousses délicates avaient germé ; cette année, repiquées dans le lac, elles avaient donné deux boutons qui s'étaient épanouis, devenant des fleurs roses. Les spécialistes du Jardin botanique estimaient que les graines pouvaient avoir entre mille et cinquante mille ans.

« C'est bien ce que j'avais cru lire la première fois. De mille à cinquante mille ans – voilà qui laisse une marge confortable. »

Il s'amusa de la déclaration d'un érudit japonais : qu'à en juger d'après la nature de la couche géologique, les graines seraient vieilles de quelques dizaines de milliers d'années ; mais qu'en revanche la datation par le carbone ne leur donnait guère que mille ans.

Cet article était un compte rendu par les correspondants à Washington.

« Avez-vous terminé ? » demanda Kikuko, ramassant les journaux. Elle lui demandait sans doute la permission de les vendre.

Shingo fit un signe d'acquiescement. « Mille ans ou cinquante mille... Les graines de lotus ont la vie dure. En comparaison d'une existence humaine, c'est presque l'éternité. » Il leva les yeux vers Kikuko. « Qu'il serait bon de pouvoir demeurer en terre pendant un millénaire ou deux sans mourir.

— En terre ? répéta Kikuko, d'une voix blanche.

— Pas dans la tombe. Et sans mourir. Le repos, simplement. Si l'on pouvait se reposer dans la terre, et se réveiller cinquante millénaires après, et trouver tous ses problèmes, tous ceux de la société résolus ! Le monde serait peut-être un paradis !

— Kikuko, c'est l'heure du repas de Père ! Voulez-vous vous en occuper ? » cria Fusako de la cuisine où elle devait nourrir les enfants.

Kikuko revint bientôt en apportant le petit déjeuner.

« Vous serez seul. Nous avons tous fini.

— Et Shuichi ?

— Il est parti pêcher dans l'étang.

— Yasuko ?

— Au jardin.

— Je pense que je ne prendrai pas d'œuf, ce matin ! » dit-il, et il lui tendit le ravier contenant un œuf cru, qui lui rappelait désagréablement l'œuf de serpent.

Fusako vint apporter une sole grillée, la posa sur la table et sans mot dire retourna près de ses enfants.

Regardant Kikuko droit dans les yeux, Shingo lui demanda d'une voix étouffée, tout en prenant le bol de riz qu'elle lui offrait : « Est-ce que tu attends un bébé ?

— Non, répondit-elle tout de suite, et elle ne parut surprise qu'à retardement. Mais non. Il n'en est pas question. » La jeune femme

secoua la tête.

« Alors, ce n'était pas vrai ?

— Non. » Elle le regarda d'un air interrogateur et rougit.

« J'espère que, la prochaine fois, tu le traiteras mieux. Quelle discussion nous avons eue, Shuichi et moi, au sujet du dernier ! Je lui ai demandé s'il pouvait garantir que tu en aurais un autre, et il m'a répondu que oui, tout simplement ! Voilà bien la preuve que tu ne crains pas le ciel, ai-je rétorqué. Qui peut se porter garant d'être en vie le lendemain ! Bien sûr, ce bébé sera le tien et celui de Shuichi, mais ce sera notre petit-fils aussi. Un enfant de toi devrait être un bel enfant.

— Je suis désolée », dit Kikuko, baissant la tête, et Shingo fut persuadé qu'elle disait vrai.

Alors, qu'avait donc imaginé Fusako ? Sa fille poussait ses « enquêtes » un peu trop loin. Pouvait-elle avoir connaissance d'une situation dont la première intéressée ne saurait rien ? Impossible !

Shingo jeta un regard autour de lui, craignant que sa fille ne les eût entendus. Elle devait être dehors avec les enfants.

« Shuichi n'est jamais allé pêcher dans cet étang ?

— Non. Un de ses amis lui en aura parlé », dit Kikuko.

Le vieillard pensa que son fils avait enfin dû quitter sa maîtresse, car il lui consacrait parfois ses dimanches.

« Cela te plairait-il d'y aller aussi ?

— Oh ! oui ! »

Shingo sortit dans le jardin. Yasuko levait la tête vers le cerisier.

« Qu'y a-t-il donc ?

— Rien, mais il a perdu presque toutes ses feuilles. Je me demande s'il n'aurait pas de parasites ? Les cigales chantent encore, et voilà que cet arbre est presque dénudé. » Elle parlait encore que des feuilles jaunes tombèrent une à une, tout droit dans l'air calme, sans se retourner.

« Il paraît que notre fils est parti pêcher. J'emmène Kikuko ; nous allons voir cela.

— À l'étang ? » Yasuko jeta un regard autour d'elle.

« Je lui en ai parlé, mais elle me dit que ce n'est pas vrai. Fusako m'a tout l'air de s'être fourvoyée, avec ses intuitions.

— Vous l'avez interrogée ? » Yasuko paraissait un peu sotte. « Quel dommage !

— Pourquoi Fusako met-elle tant de vigueur dans ses intuitions ?

— Pourquoi ?

— C'est moi qui te le demande. »

Dans la maison, il trouva Kikuko qui l'attendait avec un tricot blanc et des socquettes. Elle s'était mis un peu de rouge à joue, et semblait très animée.

Un jour, soudain, des fleurs se reflétèrent dans les vitres du train : des lis rouges tout au long du fossé, si proches qu'ils paraissaient trembler quand le train passait.

Shingo contemplait aussi ceux qui poussaient sur la berge plantée de cerisiers de la Totsuka. Ils venaient de s'ouvrir, d'un beau vermeil.

C'était par une de ces matinées où les fleurs évoquent le silence des champs d'automne. Les nouveaux épis des graminées commençaient à se silhouetter.

En se déchaussant, Shingo posa le pied droit sur le genou gauche et se massa la plante.

« Il vous est arrivé quelque chose ? demanda Shuichi.

— Ils sont tellement lourds ! Parfois, quand je monte les escaliers de la gare, ils me paraissent si lourds ! Je ne sais trop, mais je suis affaibli cette année. Ma force vitale semble s'échapper.

— Kikuko s'inquiète. Elle vous trouve l'air fatigué.

— Ah ? C'est parce que je lui ai dit que je voudrais reposer en terre pendant cinquante mille ans. »

Shuichi lui jeta un regard interrogateur.

« C'est à propos des graines de nénuphars. Te rappelles-tu ? De très vieilles graines qui avaient germé, qui avaient même donné des fleurs.

— Oh ! » Son fils prit une cigarette. « Vous lui avez demandé si elle attendait un bébé. Vous l'avez beaucoup gênée.

— Alors, en attend-elle ou pas ?

— Je crois que c'est trop tôt.

— Et qu'en est-il de celui de Kinuko ? »

Bien que mis au pied du mur, Shuichi prenait l'offensive. « Il paraît que vous êtes allé la voir pour lui offrir une indemnité de rupture ! C'était vraiment superflu.

— Quand l'as-tu appris ?

— Cela m'est revenu d'un autre côté. Vous savez que nous avons rompu.

— L'enfant est-il de toi ?

— Kinuko, la première, affirme que non.

— Bien qu'elle l'affirme, ta conscience, que te dit-elle ? fit Shingo d'une voix vibrante. Que vas-tu répondre à cela ?

— Dans ce domaine, la conscience ne fournit pas tellement d'indications.

— Comment ?

— Et si j'étais malheureux, moi ? Croyez-vous que cela pourrait ébranler une femme qui veut à tout prix un enfant ?

— Je pense qu'elle souffre plus que toi. Kikuko aussi.

— Maintenant que nous avons rompu, je vois qu'elle n'en a jamais fait qu'à sa tête.

— Et cela te suffit ? Tu ne tiens vraiment pas à savoir si tu es le père de son enfant ? Alors que ta conscience t'a déjà renseigné ! »

Shuichi ne répondit pas. Ses grands yeux, des yeux presque trop beaux pour un homme, cillaient.

Un faire-part bordé de noir attendait sur le bureau de Shingo. Le cancéreux venait de mourir, un peu plus rapidement que le cours naturel de la maladie ne l'aurait laissé prévoir. Quelqu'un lui avait-il apporté du poison ? Peut-être Shingo n'était-il pas le seul auquel il eût présenté sa requête ? À moins qu'il n'eût découvert un autre mode de suicide...

Le vieillard ouvrit une lettre de Tanizaki Eiko. Elle travaillait désormais dans un autre magasin. Kinuko venait de quitter la boutique – après Eiko, disait encore la lettre – pour se retirer à Numazu. Elle comptait y ouvrir un petit magasin, avait-elle expliqué à la jeune fille, parce qu'elle aurait trop de difficultés à Tôkyô. Bien qu'Eiko n'en eût rien dit, Kinuko s'était probablement cachée à Numazu pour y attendre la naissance du bébé. Serait-ce vrai, ce que prétendait Shuichi, qu'elle n'en faisait qu'à sa tête, sans tenir aucun compte des sentiments de quiconque, de Shuichi ou du vieillard lui-même ?

Il resta longtemps assis, absent, les yeux perdus dans la claire lumière de la fenêtre.

Et cette Mme Ikeda, que devenait-elle, maintenant qu'elle se trouvait seule ?

Shingo pensa qu'il aimerait la voir, elle ou Eiko, pour obtenir des renseignements sur Kinuko.

Dans le courant de l'après-midi, le vieillard alla présenter ses condoléances. Il apprit que la femme de son ami était morte depuis sept ans. Le défunt devait avoir vécu chez son fils ; il y avait cinq enfants dans la maison. Il ne semblait pas que le fils ressemblât à son père, pas plus que les petits-enfants.

Shingo subodorait un suicide, mais ce sont des questions qu'on ne pose pas. De merveilleux chrysanthèmes attiraient les regards, parmi les autres fleurs qui garnissaient le cercueil.

Shingo reçut un coup de téléphone imprévu de Kikuko, pendant que, revenu au bureau, il s'occupait du courrier avec sa secrétaire. Shingo craignit quelque incident malencontreux.

« Où es-tu ? À Tôkyô ? »

— Oui. En visite chez mes parents. » Sa voix paraissait rieuse. « Ma mère m'a dit qu'elle avait à me parler. Je suis venue, mais en vérité, ce n'était rien du tout. Elle se sentait un peu seule, elle voulait me voir.

— Ah ?

— Ah ? » Une grande douceur le pénétra, envahit son cœur, et l'agréable voix qui lui parlait au téléphone n'en était pas la seule cause.

« Rentrez-vous bientôt ? demanda Kikuko.

— Oui. Est-ce que tout le monde va bien chez tes parents ?

— Très bien, merci. Je pensais que ce serait gentil de rentrer avec vous. Alors je vous ai téléphoné.

— Prends ton temps, puisque tu es là. Je vais prévenir ton mari.

— Non, je rentre maintenant.

— Si tu venais au bureau ?

— Cela ne vous dérangerait pas ? Je pensais vous attendre à la gare.

— Mais non, viens ici. Veux-tu que je te passe Shuichi ? Nous pourrions sortir pour dîner tous les trois.

— La standardiste me dit qu'il n'est pas à son bureau.

— Ah ?

— Est-ce que je peux venir déjà ? Je suis prête. »

Shingo sentit la chaleur lui monter jusqu'aux paupières et la ville, par la fenêtre, lui parut plus claire.

LES POISSONS D'AUTOMNE

I

Par un matin d'octobre, Shingo, nouant sa cravate, sentit soudain ses mains hésiter.

« Tiens ! » Il s'arrêta. Une expression tourmentée parut sur son visage. « Comment s'y prend-on ? »

Il défit le nœud, tenta un nouvel essai, mais ne réussit pas mieux.

Il releva les deux bouts à la hauteur de son visage et les contempla d'un air étonné.

« Qu'avez-vous ? » Derrière le vieillard, mais un peu de côté, Kikuko tenait son veston. Tournant autour de lui, la jeune femme lui fit face.

« Je ne peux pas nouer ma cravate. J'ai oublié. C'est très curieux. »

D'un geste lent et maladroit, il enroula l'un des bouts autour d'un doigt, et tenta de la tirer à travers la boucle, n'obtenant pour tout résultat qu'un bouchon bizarre. « Bizarre », ce mot convenait très bien à cette action manquée ; mais la peur et le désespoir assombrirent son regard.

Cette expression parut alarmer Kikuko. « Père ! » s'écria-t-elle.

« Mais que faire ? » Shingo restait planté là, drainé de toutes les forces qui lui auraient permis de ranimer ses souvenirs.

Impatentée mais compatissante, Kikuko s'approcha, le veston sur le bras.

« Comment s'y prend-on ? » Les doigts de Kikuko hésitaient sur la cravate. Devant les vieilles pupilles de Shingo, ils apparaissaient flous.

« Mais justement, je ne me rappelle plus !

— Vous la nouez vous-même tous les jours !

— En effet. »

Pourquoi fallait-il qu'il oubliât ce matin-là cette succession de mouvements répétés quotidiennement, depuis quarante ans de bureau ? Ses mains devraient exécuter les gestes avec un automatisme parfait. On doit nouer sa cravate sans même y penser.

Le vieillard eut soudain la sensation d'une déchéance, d'une perte de soi-même ; il en fut angoissé.

« Je vous vois faire tous les matins », dit Kikuko d'un ton grave, en tordant la cravate, puis elle la remit à plat.

Il s'abandonnait consciemment à ses soins. L'ébauche d'un sentiment curieux naissait en lui : celui d'un petit enfant qui se fait gâter quand il est malheureux. L'odeur des cheveux de Kikuko montait jusqu'à lui.

« Je n'y arrive pas. » Kikuko rougissait.

« Tu n'as jamais noué celle de Shuichi ?

— Non.

— Tu l'as seulement dénouée quand il est rentré soûl. »

Elle eut un léger recul, le buste rigide, pour examiner le nœud de cravate. « Mère saurait peut-être, dit-elle enfin, en relâchant son souffle. Mère ! appela-t-elle. Pourriez-vous venir ici, je vous prie ? Père dit qu'il ne parvient pas à nouer sa cravate.

— Mais pourquoi donc ? » Yasuko vint, l'air moqueur. « Pourquoi ne pourrait-il pas la nouer lui-même ?

— Il dit qu'il ne sait plus.

— Soudain, j'ai tout oublié. C'est très étrange.

— Très étrange, en vérité. »

Kikuko s'écarta. Yasuko prit sa place.

« Moi-même, j'ai peut-être oublié. Je vais essayer. » Elle redressa doucement la mâchoire du vieillard avec la main qui tenait la cravate. Il ferma les yeux. Yasuko semblait parvenir à former une sorte de nœud.

Peut-être à cause d'une légère pression à la base du crâne, la tête de Shingo tournait, un nuage de neige dorée brillait devant ses paupières closes. Une vapeur de neige après l'avalanche, qui reçoit l'or de la lumière du soir. Il crut entendre un grondement.

Alarmé, le vieillard ouvrit les yeux. Serait-ce une hémorragie cérébrale ?

Kikuko retenait son souffle ; ses yeux ne quittaient pas les mains de sa belle-mère.

C'était l'image d'une avalanche qu'il avait vue jadis dans la maison à la montagne où il avait vécu, petit garçon.

« Est-ce que ça peut aller comme cela ?

— Oui. »

Yasuko, après avoir noué la cravate, tenta de l'attacher. Ses doigts effleurèrent ceux de son mari quand il leva les mains pour vérifier.

Il lui souvint qu'au sortir de l'université, lorsqu'il avait, pour la première fois, abandonné son uniforme d'étudiant à col dur, la sœur si belle de Yasuko lui avait noué sa cravate. Shingo se tourna vers l'armoire à glace, en évitant les regards des deux femmes.

« Cela devrait aller. La vieillesse m'a possédé, cette fois. C'est effrayant de s'apercevoir soudain qu'on ne sait plus nouer sa cravate. »

Sa femme avait su nouer cette cravate. Lui avait-elle rendu ce service aux premiers temps de leur mariage ? Il n'en gardait aucun

souvenir. Aurait-elle noué celle de son séduisant beau-frère quand elle l'avait servi lors de son veuvage ?

Enfilant ses sandales, Kikuko, très inquiète, suivit son beau-père jusqu'à la porte du jardin.

« Quels sont vos projets pour ce soir ?

— Rien de prévu. Je rentre de bonne heure.

— De très bonne heure, alors ? »

Tout en admirant le mont Fuji dans les lointains bleus de l'automne, quand le train passa par Ôfuno, Shingo tâta son nœud de cravate. Il s'aperçut qu'il était à l'envers. Yasuko, se tenant devant lui, avait fait passer l'extrémité gauche par-dessus.

Il dénoua, puis renoua sans aucune difficulté cette cravate fatidique. La pensée qu'il avait pu, quelques instants plus tôt, oublier la manière de procéder, lui parut à peine croyable.

II

Maintenant, Shingo et Shuichi prenaient le même train pour rentrer.

Les trains de la ligne de Yokosuka portaient généralement toutes les demi-heures, mais aux périodes d'affluence, la cadence s'accélérait, ils portaient toutes les quinze minutes. Parfois, les wagons des heures d'affluence étaient moins encombrés que ceux des heures creuses.

À Tôkyô, une jeune fille s'était assise en face d'eux.

« Voulez-vous me la garder, s'il vous plaît ? dit-elle à Shuichi, en posant un sac à main de daim rouge sur le siège.

— Les deux places ? »

Elle murmura une réponse peu distincte. Toutefois, quand elle se détourna pour sortir, on ne lisait aucune gêne sur le visage lourdement poudré. Les épaules étroites de son manteau remontaient d'une façon très plaisante, et le vêtement tombait bien. La silhouette était d'une élégance très féminine.

Shingo ressentit quelque étonnement. Comment son fils avait-il pu deviner que la jeune fille voulait réserver les deux places ? Quelle présence d'esprit ! Pourquoi s'était-il douté qu'elle attendait quelqu'un ? Son fils avait compris en premier, mais, maintenant, le vieillard admettait que la voyageuse était ressortie pour aller à la recherche d'un compagnon.

D'autre part, assise dans le coin de la fenêtre, vis-à-vis de Shingo, elle ne s'était pas adressée à lui. Dans son mouvement pour se lever, elle s'était trouvée face à face avec Shuichi, certes, mais pour une

femme, son fils semblait peut-être le plus abordable des deux.

Shingo détailla le profil, penché sur le journal du soir.

La jeune personne remonta dans le train. Cramponnée aux montants de la portière ouverte, elle fouillait le quai du regard. Apparemment, la personne qui lui avait donné rendez-vous lui faisait faux bond. Elle revint à sa place, et son manteau clair flottait lentement, rythmiquement, de l'épaule à l'ourlet. Un gros bouton le fermait au col. Les poches étaient placées bas, bien en avant. Elle avançait en oscillant, la main dans une poche. La coupe de son vêtement, bien que peu banale, lui seyait fort bien.

S'installant cette fois en face de Shuichi, la jeune femme regarda par trois fois vers la porte. Il semblait qu'elle eût choisi cette place parce que c'était celle qui lui offrait la meilleure vue.

Son sac à main restait sur l'autre siège, devant Shingo – un cylindre aplati, avec un grand fermoir.

Ses boucles d'oreilles en diamant, certainement fausses, brillaient pourtant d'un éclat agréable. Le nez large se détachait bien sur le visage ferme, régulier ; la bouche, petite, était jolie. Les sourcils épais, courts, et très noirs, tendaient à remonter vers les tempes ; la courbe des longues paupières, gracieuse aussi, s'estompait avant d'avoir atteint le coin des yeux. La mâchoire paraissait vigoureuse. Ces divers traits concouraient à former un visage assez beau dans son genre. Les yeux marquaient une certaine fatigue ; le vieillard évaluait difficilement l'âge de cette femme.

Il y eut du bruit vers la porte. Les regards de Shingo, en même temps que ceux de la jeune femme, s'y tournèrent. Cinq ou six hommes, joyeux comme au retour d'une excursion, montèrent en portant sur l'épaule de grandes branches d'érables. Le rouge profond des feuilles évoquait les froids pays de neige. Shingo ne tarda pas à savoir, par leur conversation sans-gêne, qu'ils avaient été loin dans les montagnes d'Echigo.

« À Shinshû, dit Shingo à son fils, les érables doivent être dans leur splendeur. »

Il songeait moins, cependant, aux érables sauvages des montagnes qu'à l'érable en pot, avec ses feuilles vermeilles, devant l'autel familial, lors de la mort de la sœur de Yasuko. Shuichi n'était évidemment pas encore né.

Shingo fixait les yeux sur les feuilles rouges qui, débordant par-dessus les sièges, apportaient la saison dans le wagon.

Il revint au moment présent. Le père de la jeune fille lui faisait face. C'était donc son père qu'elle attendait ! Shingo trouva quelque réconfort dans cette pensée.

Le père montrait le même nez large, ressemblant au point que c'en était presque comique. Le tracé des racines de cheveux semblait

identique. Il portait des lunettes à monture noire.

Indifférents l'un à l'autre, le père et la fille n'échangèrent ni une parole ni un regard. Le père dormait avant qu'ils eussent quitté la banlieue de Tôkyô. La fille ferma les yeux aussi, et même leurs cils présentaient une extrême similitude. Shuichi ne ressemblait pas tant à Shingo.

Tout en souhaitant un échange de remarques, entre ces deux voyageurs, Shingo ressentit quelque envie devant cette admirable placidité. Quelle famille paisible, sans doute !

Aussi fut-il très surpris lorsqu'à Yokohama la jeune femme descendit seule. En réalité, loin d'être père et fille, ils devaient être parfaitement étrangers l'un à l'autre. Shingo se sentit floué.

L'homme entrouvrit les yeux au départ de Yokohama, puis se rendormit dans son débraillé. Car soudain, la jeune femme partie, cet homme entre deux âges paraissait débraillé.

III

Shingo poussa Shuichi du coude. « Alors, ils n'étaient pas père et fille », lui souffla-t-il.

Shuichi ne manifesta pas l'intérêt qu'aurait souhaité son père.

« Tu as vu, pourtant. »

Shuichi hocha la tête pour la forme.

« C'est très curieux. »

Shuichi ne semblait pas le trouver curieux du tout.

« Ils se ressemblaient beaucoup.

— Peut-être, en effet. »

L'homme dormait, et les bruits du train couvraient la voix de Shingo, mais néanmoins il ne paraissait pas indiqué de discuter à haute voix de la personne qui se trouvait devant eux.

Shingo détourna la tête, se jugeant en faute d'avoir mis tant d'insistance dans ses regards ; alors une certaine tristesse le gagna. D'abord, ç'avait été une tristesse pour cet homme, puis elle s'était étendue à lui-même. Le train parcourait le long trajet entre Hodogaya et Totsuka. Le ciel d'automne s'obscurcit.

L'homme était moins âgé que Shingo, mais néanmoins plus près de soixante ans que de cinquante. Et cette jeune femme aurait-elle l'âge de sa belle-fille, peut-être ? Rien en elle ne rappelait la pureté des yeux de Kikuko.

« Se pouvait-il, songea Shingo, qu'elle ne fût pas la fille de cet homme ? Son étonnement allait croissant.

Il existe de par le monde quelques personnes qui se ressemblent tellement qu'on ne peut les prendre que pour parents et enfants ; il ne doit pas pourtant y en avoir beaucoup ; dans le monde entier, il ne doit se trouver qu'un homme que l'on puisse assortir à cette fille, qu'une fille que l'on puisse assortir à cet homme. Un seul pour chacun d'eux. Dans le monde entier, peut-être n'existe-t-il qu'une paire de ce genre. Ils vivaient en étrangers, sans que rien n'indiquât le moindre lien entre eux. Peut-être chacun ignorait-il l'existence de l'autre ?

Voilà que par hasard, ils se trouvaient dans le même train, réunis pour la première fois et destinés, sans doute, à ne jamais plus se rencontrer. Trente minutes, dans la durée d'une longue vie. Puis ils s'étaient quittés, sans avoir échangé deux mots. Assis côte à côte, ils ne s'étaient pas regardés. Auraient-ils pu remarquer leur ressemblance ? Ils s'étaient séparés, après avoir été les participants d'un miracle dont ils restaient inconscients.

Le seul que l'étrangeté de la coïncidence eût frappé n'était qu'un étranger.

« Lui, le témoin fortuit, avait-il participé aussi au miracle ? » se demanda-t-il.

Qu'est-ce donc qui crée un homme et une femme se ressemblant comme père et fille, et les installe côte à côte, pendant une demi-heure, et les montre à Shingo ?

Elle s'était assise là, genou contre genou, près d'un homme qui paraissait ne pouvoir être que son père, et seulement parce que celui qu'elle avait attendu n'était pas venu.

« En va-t-il ainsi de la vie ? » put seulement murmurer Shingo.

Quand le train ralentit en gare de Totsuka, le dormeur partit, un peu à la débandade. Son chapeau tomba du filet à bagages, aux pieds de Shingo, qui le lui ramassa.

« Merci ! » Il l'avait mis sans prendre la peine de l'épousseter.

« Il y a des choses extraordinaires, dit Shingo, libéré de sa contrainte. Ils ne se connaissaient pas.

— Ils se ressemblaient, mais pas dans leur mise.

— Dans leur mise ?

— La femme était tirée à quatre épingles, mais l'homme faisait plouc.

— Mais c'est souvent comme cela, les filles sont élégantes, et les pères portent des guenilles.

— Leurs vêtements n'étaient pas du tout du même style. »

Le vieillard hocha la tête. « La fille est descendue à Yokohama. À peine était-elle partie que cet homme m'a paru soudain défait.

— En effet, mais c'était une ruine dès le départ.

— Cela s'est produit si vite. C'était frappant. Cela m'a ému, bien qu'il m'ait paru plus jeune que moi.

— Sans aucun doute. » Shuichi conclut sur une boutade. « Un vieux paraît toujours à son avantage avec une jolie fille auprès de lui. N'en est-il pas ainsi pour vous, Père ? »

— Vous, les jeunes, vous nous regardez avec envie. » Le vieillard aussi détournait la conversation.

« Pas du tout. Un beau couple, ça ne colle pas toujours, mais l'on prend pitié d'un type moche quand la fille est belle. Laissons donc les beautés aux vieillards. »

Cependant, l'étrangeté de ce couple fortuit hantait toujours Shingo.

« Peut-être sont-ils vraiment père et fille. Maintenant, cette idée m'est venue. Voilà peut-être une fille qu'il avait faite et laissée derrière lui. Ils n'ont jamais fait connaissance, ils ne savent pas quel lien les unit. »

Shuichi détourna la tête. Shingo fut un peu alarmé par la remarque qu'il venait de lancer ; elle pouvait passer pour une allusion. Il n'y avait plus qu'à continuer : « Dans vingt ans, la même chose pourrait t'arriver. »

— Voilà ce que vous cherchiez à me dire ? Eh bien, moi, je ne suis pas de ces fatalistes sentimentaux. Les obus me sifflaient aux oreilles, mais aucun ne m'a touché. J'ai peut-être laissé derrière moi, dans les îles du Sud ou en Chine, un enfant ou deux. Rencontrer son bâtard et le quitter sans le reconnaître, ce n'est rien quand on a entendu les obus vous siffler aux oreilles. Là, votre vie n'est pas en danger. Et puis, rien ne prouve que Kinuko mettra une fille au monde ! Et puis si elle dit qu'elle n'est pas de moi, je n'en demande pas davantage.

— En temps de guerre, en temps de paix, c'est différent.

— Peut-être qu'une nouvelle guerre nous guette ! Et peut-être que la dernière nous obsède ! Elle est toujours en nous, comme un spectre, dit Shuichi, haineux. Cette femme était un peu étrange, elle vous a plu, alors vous vous êtes lancé dans vos histoires bizarres. Les hommes sont toujours attirés par les femmes qui sont un peu différentes des autres.

— Est-ce bien normal ? Parce qu'une femme est un peu différente des autres, tu l'engrosses et tu lui laisses l'enfant à élever ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai voulu. C'est elle. »

Shingo ne trouva plus rien à dire.

« Cette femme qui est descendue à Yokohama, c'est une femme libre. »

— Libre ?

— Elle n'est pas mariée, elle serait venue si vous lui aviez fait signe. Elle prend peut-être de grands airs, mais elle n'a pas de quoi vivre convenablement, et elle est fatiguée de subsister au jour le jour. »

Les remarques de Shuichi étonnèrent le vieillard. « Tu es

extraordinaire..., dit-il, mais quelle perversité !

— Kikuko même n'est pas si différente, cracha Shuichi sur un ton de défi. Elle n'est ni soldat ni prisonnier, elle est vraiment libre.

— La liberté de ta femme ? Que signifie-t-elle ? Lui as-tu parlé comme cela ?

— Dites-le-lui vous-même.

— Tu voudrais donc que je la renvoie ? » Shingo maîtrisait sa voix au prix d'un grand effort.

« Pas du tout. » Shuichi se dominait soigneusement aussi. « Nous disions que la fille qui est descendue à Yokohama est libre... Parce que cette personne avait l'âge de Kikuko, vous avez pensé qu'ils étaient père et fille. »

Shingo fut tellement surpris qu'il en resta pantois. « C'est que s'ils n'étaient pas père et fille, ils se ressemblaient tant que cela tenait du miracle.

— Il n'y avait pas de quoi en être ému.

— Pour moi, si. » Mais maintenant que son fils lui avait fait remarquer qu'il songeait à Kikuko, il sentit sa gorge se serrer.

Les hommes aux branches d'érables descendirent à Ôfuna.

« Si nous allions à Shinshû voir les érables ? dit Shingo, en regardant les branches remonter le quai. Avec Yasuko et Kikuko, bien sûr.

— Oui, personnellement, je ne porte pas grand intérêt aux feuilles d'érables, mais...

— J'aimerais bien revoir les montagnes du pays natal. Yasuko m'a dit qu'elle rêvait de la maison qui tombait en ruine.

— Elle est en assez mauvais état.

— Nous devrions la réparer pendant qu'il en est encore temps. Sans quoi, elle sera pourrie.

— La charpente est solide, et la maison ne tombe pas précisément en ruine. S'il fallait entreprendre des réparations... Mais à quoi bon ?

— Nous voudrions peut-être une maison pour nous retirer. Et peut-être te faudra-t-il encore quitter la ville ?

— Je resterai à Kamakura pour garder la maison. Kikuko peut aller voir la vieille demeure, elle ne la connaît pas.

— Comment va-t-elle ces jours-ci ?

— Eh bien, elle paraît s'ennuyer un peu, maintenant que ma liaison est rompue. »

Shingo eut un sourire amer.

Une fois de plus, ce fut dimanche et, une fois de plus, Shuichi paraissait parti vers l'étang pour pêcher.

En mettant bout à bout une rangée de coussins qui s'aéraient dans l'entrée, Shingo s'étendit dans le chaud soleil d'automne, la tête posée sur le bras. Teru, la chienne, prenait aussi le soleil, sur une marche de pierre, plus bas.

Dans la pièce du petit déjeuner, Yasuko relisait une pile de journaux qu'elle avait pris sur ses genoux et dont le plus vieux devait avoir huit jours. Lorsqu'elle tombait sur un passage intéressant, elle le commentait à Shingo, mais cela devenait si fréquent qu'il finissait par ne répondre que pour la forme.

« J'aimerais bien que tu perdes cette manie de lire les journaux le dimanche », dit-il en se retournant paresseusement.

Dans le tokonoma du salon, Kikuko s'occupait à disposer des coloquintes rouges.

« Les as-tu cueillies dans la colline ?

— Oui, car elles paraissaient très jolies.

— Il en reste peut-être ?

— Quelques-unes seulement. Cinq ou six. »

Trois coloquintes pendaient de la tige que sa belle-fille tenait à la main.

Chaque matin, pendant sa toilette, Shingo pouvait admirer ces coloquintes rouges dans la montagne, au-dessus des hautes graminées. Maintenant, dans la maison, leur teinte était encore plus éclatante.

La jeune femme apparaissait aussi dans le champ visuel du vieil homme. Chez elle, la courbe qui descend de la mâchoire à la gorge était d'une indicible fraîcheur. Il avait fallu plusieurs générations pour en arriver là, songea Shingo, que cette pensée attristait un peu. La coiffure dégageait la gorge et le cou, et le visage paraissait amaigri.

Naturellement, le vieillard était conscient depuis longtemps de la beauté de cette courbe et du long cou mince, mais – cela tenait-il à la distance, à l'angle sous lequel il la regardait ? – elle ressortait plus que d'habitude. Peut-être l'éclat de l'arrière-saison y contribuait-il.

Cette ligne de la mâchoire à la gorge soulignait encore un charme juvénile, mais elle commençait d'envelopper un léger embonpoint ; sa délicatesse virginale ne tarderait pas à s'effacer.

« Plus qu'un, le dernier, interpellait Yasuko. Voilà qui est très intéressant.

— Ah !

— Il s'agit des États-Unis. D'un endroit qui s'appelle Buffalo, État de New York. Buffalo. Un homme dont l'oreille gauche fut arrachée dans un accident d'automobile va chez le médecin. Celui-ci se précipite sur les lieux de l'accident ; il y retrouve l'oreille toute sanglante. Il la recolle. Elle tient parfaitement depuis.

— Il paraît que l'on peut remettre aussi un doigt, à condition de s'y prendre assez tôt.

— Ah ? » Elle continua sa lecture pendant un moment, puis elle parut frappée par quelque pensée. « J'imagine que c'est peut-être vrai pour les maris et les femmes. Si l'on n'attend pas trop, on peut les remettre et cela se recolle. Mais s'il y a longtemps...

— Que veux-tu dire ? fit Shingo, distraitement.

— Vous ne croyez pas qu'il en aille de même pour Fusako ?

— Aihara s'est éclipsé, dit Shingo d'un ton léger. Et nous ne savons pas s'il est encore de ce monde.

— Nous pourrions bien arriver à le savoir, si nous voulions nous en donner la peine. Mais que va-t-il advenir ?

— Grand-mère a toujours des regrets. N'y pense plus ! Voilà longtemps que nous avons déposé la notification du divorce.

— Depuis l'enfance, j'excelle au renoncement ; mais je les ai toujours sous les yeux, elle et les deux enfants, et je me demande ce qu'il faut faire. »

Shingo ne répondit pas.

« Fusako n'est pas la plus belle fille du monde. En admettant qu'elle se remarie, ce serait un peu lourd pour Kikuko qui se trouverait avec deux enfants sur les bras.

— En ce cas, il faudrait bien que Shuichi et Kikuko s'en aillent vivre ailleurs. Ce serait à la grand-mère d'élever les enfants.

— Ce n'est pas que je veuille être paresseuse, mais enfin, quel âge me donnez-vous ?

— Fais ce que dois, advienne que pourra. Où est Fusako ?

— Elles sont allées voir le grand Bouddha. Les enfants sont très étranges. Il s'en est fallu de peu que Satoko se fasse écraser, une fois, en rentrant, et pourtant elle adore ce grand Bouddha. Elle demande toujours à y retourner.

— Je doute fort que ce soit le Bouddha qui l'attire.

— On le dirait bien, pourtant.

— Allons, allons !

— Ne croyez-vous pas que Fusako pourrait s'installer en province ? Elle hériterait de la maison de campagne.

— Nous n'avons pas besoin d'héritière », répondit sèchement Shingo.

Yasuko reprit sa lecture en silence.

* Cette histoire d'oreille que vient de raconter Mère me rappelle quelque chose. » Cette fois, c'était Kikuko. « Vous souvient-il de m'avoir dit, une fois, que vous aimeriez laisser votre tête à l'hôpital pour la faire nettoyer et réparer ?

— Nous regardions les soleils, au bas de la rue. Il me semble que le besoin s'en fait encore plus sentir maintenant qu'il m'arrive de ne plus

savoir nouer ma cravate. Avant peu, je lirai le journal à l'envers, sans m'en apercevoir.

— J'y pense souvent, et je me demande ce qui se passerait après que vous l'eussiez abandonnée. »

Shingo la regarda. « Eh bien, chaque soir, c'est un peu comme si l'on confiait sa tête à l'hôpital du sommeil ! Cela tient peut-être à mon grand âge, mais je rêve tout le temps. « Quand je souffre, mes rêves prolongent la réalité. » Je crois me rappeler avoir lu cette citation quelque part. Non pas que mes rêves à moi s'assortissent à la réalité ! »

La jeune femme examinait sous tous les angles l'arrangement de coloquintes qu'elle venait de terminer.

Shingo les regardait aussi. « Kikuko ! Installez-vous ailleurs ! » fit-il.

Elle se retourna brusquement et s'approcha de lui. « Cela m'effraie, dit-elle à voix trop basse pour que Yasuko l'entendit. Shuichi m'effraie.

— As-tu l'intention de le quitter ?

— En ce cas, je pourrais m'occuper de vous autant qu'il me plairait, dit-elle avec gravité.

— Quel malheur pour toi !

— Il n'y a pas de malheur à faire ce que l'on aime ! »

Le vieillard éprouva quelque alarme. Cette réflexion ne ressemblait-elle pas à l'expression d'une juvénile ardeur ?

Il pressentit qu'il y avait, là, un danger. « Tu mets beaucoup de zèle à t'occuper de moi, mais il ne faudrait pas confondre, je ne suis pas Shuichi. Je crains que cela ne serve qu'à l'éloigner davantage.

— Il y a des choses chez lui que je ne comprends pas. » Le visage blanc lui parut suppliant. « Certains jours, j'ai peur tout à coup et je ne sais que faire.

— Je comprends. Il a changé depuis qu'il est parti pour la guerre. Il semble se conduire parfois à dessein de telle façon que je ne puisse deviner ce qui se passe en lui. Mais enfin, si tu t'accroches, comme pour l'oreille toute sanglante, cela finira peut-être par s'arranger. »

Kikuko restait immobile.

« T'a-t-il parlé de ta liberté ?

— Non, répondit-elle en le regardant d'un air interrogateur. Ma liberté ?

— Je lui ai moi-même demandé ce qu'il entendait par là. Après y avoir bien réfléchi, on pourrait comprendre à peu près ceci : tu devrais te dégager de moi. Je devrais te libérer davantage.

— Je... c'est de vous-même que vous parlez ?

— Oui. Shuichi m'a chargé de te dire que tu es libre. »

Alors, il se fit un grand bruit dans le ciel. Pour Shingo, ce fut vraiment comme s'il entendait un bruit du ciel. Il leva la tête. Cinq ou

six pigeons traversèrent le jardin en diagonale, volant bas.

Kikuko les entendit aussi. Elle s'avança jusqu'au fond de la véranda.

« Alors je suis libre ? » dit-elle avec des larmes dans la voix, en regardant s'envoler les pigeons.

Teru quitta sa pierre pour foncer à travers le jardin, à la poursuite de ce bruit d'ailes.

V

Les sept membres de la maisonnée se retrouvèrent à la table du dîner. Fusako et ses enfants faisaient sans doute bien partie de la maison maintenant.

« Il ne restait que trois truites à la poissonnerie, dit Kikuko. Il y en a une pour Satoko. » Elle en servit une à Shingo, une à Shuichi, une à la petite fille.

« Les truites ne sont pas pour les enfants, dit Fusako en étendant la main. Laisse-la pour grand-mère.

— Non, fit Satoko, qui se cramponnait à l'assiette.

— Quelles belles truites ! fit observer Yasuko d'un ton calme. Les dernières de l'année, j'imagine. J'en prendrai quelques bouchées sur celle de grand-père, ici ; je ne veux pas de la tienne. Kikuko pourrait se servir un peu sur celle de Shuichi. »

Voilà qu'ils formaient trois groupes. Peut-être devraient-ils avoir trois maisons ?

Satoko ne piquait ses baguettes que dans la truite, laissant le riz.

« Est-elle bonne ? demanda Fusako, les sourcils froncés. Mais quel gâchis tu fais ! » Elle recueillit la laitance pour la donner à Kuniko, la toute petite. Satoko ne protesta pas.

« De la laitance, marmonnait Yasuko, qui arracha le bout d'un des sacs de laitance, dans l'assiette de son mari.

— Jadis, dans le vieux pays, la sœur de Yasuko m'avait poussé à écrire des haïku. Pour les truites, il y a toutes sortes d'expressions qui servent : la truite d'automne, la truite qui descend, la truite rouillée, par exemple. »

Shingo jeta un regard sur sa femme et poursuivit : « La truite qui descend et la truite rouillée sont celles qui ont pondu. Épuisées, complètement à bout, ayant perdu leur beauté, elles se laissent porter vers la mer.

— C'est tout comme moi, répondit sur-le-champ Fusako. Bien que je n'aie jamais eu de beauté à perdre, même quand j'étais une truite

vigoureuse. »

Shingo fit la sourde oreille. « Une truite en automne, s'abandonnant au fil de l'eau. – Truite nageant dans les hauts-fonds, sans savoir que la mort l'attend. Ce genre de vers. Ils pourraient s'appliquer à moi.

— À moi, dit Yasuko. Meurent-elles, quand elles redescendent à la mer après avoir pondu ?

— Je crois qu'on le disait. Mais, bien entendu, parfois, quelques truites passaient l'hiver dans un creux. On les appelait celles qui restent.

— C'est plutôt mon genre, cela !

— Moi, je ne pense pas pouvoir rester, dit Fusako.

— Mais tu as pris du poids, depuis ton retour, dit Yasuko, regardant sa fille, et tu as meilleure mine.

— Je n'ai pas envie de prendre du poids.

— Rentrer à la maison, c'est se cacher dans les eaux profondes, fit Shuichi.

— Je ne compte pas rester très longtemps. J'aimerais mieux descendre à la mer. Satoko, s'écria Fusako d'une voix aiguë. Tu n'as plus que des arêtes. Laisse-les !

— Vos histoires de truites m'ont gâché le goût du poisson », dit Yasuko, sur le visage de laquelle apparaissait une expression railleuse.

Fusako baissa les yeux. Sa bouche était déformée par des mouvements nerveux. Puis, prenant un ton cérémonieux, elle parvint à parler :

« Père, vous ne m'ouvrirez pas un petit magasin ? Une boutique de produits de beauté, une papeterie... n'importe où ! Même une baraque dans la rue ; un endroit où l'on boit.

— Tu te crois capable de tenir ce genre de commerce ? demanda Shuichi, d'un air surpris.

— Certes. Les clients ne viennent pas boire votre visage. Ils viennent pour le saké. Tu dis cela parce que tu as une jolie femme ?

— Ce n'est pas du tout ce que je pensais.

— Bien sûr qu'elle en est capable, intervint Kikuko, à la surprise générale, car toutes les femmes peuvent vendre du saké, et si elle veut tenter sa chance, je pourrais l'aider, si elle le permet.

— Oh ! là ! là ! Quelle idée ! » dit Shuichi, l'air étonné. Un ange passa.

Seule, Kikuko avait rougi. Elle était pourpre jusqu'aux oreilles.

« Et alors, dimanche prochain ? Je pensais que ce serait une bonne idée si nous allions à la campagne, pour voir les érables », dit Shingo.

Les yeux de Yasuko brillèrent. « Les érables ? Je veux bien !

— Et Kikuko ? car nous ne lui avons pas encore montré le pays natal.

— Volontiers », dit Kikuko.

Shuichi et Fusako, contrariés, gardaient le silence.

« Qui gardera la maison ? dit enfin Fusako.

— Moi », dit Shuichi.

Fusako marqua de l'opposition.

« Non, moi, mais j'aimerais bien avoir une réponse avant votre départ.

— Je te ferai connaître ma décision », dit Shingo. Il songeait à Kinuko, dont on disait qu'elle avait ouvert une petite boutique de couturière à Numazu, tandis qu'elle portait encore l'enfant.

Dès la fin du repas, Shuichi quitta la table.

Shingo se leva, se frictionna une crampe dans la nuque. Il porta un regard absent vers le salon, alluma les lampes.

« Kikuko ! Tes coloquintes commencent à pendre ! dit-il d'une voix forte. Elles doivent être trop lourdes. »

Mais le bruit de vaisselle dut empêcher la jeune femme d'entendre.